1684·
·1914
BIBLIOTHEQVE
SAINT-SVLPICE MONTREAL

LIBRAIRIE DE

# Hameçons et Cartouches

J. B. S. HUARD

# Hameçons et Cartouches

*Récits de chasse et de pêche*

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

MONTRÉAL
EDITIONS BEAUCHEMIN
1957

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

SK
17
H82A3
1957

E

Droits réservés, Canada 1957
par Librairie Beauchemin Limitée, Montréal

Copyright 1957

*... A mon père qui n'a jamais chassé ni pêché de sa vie, mais dont la compréhension me facilita plus d'une excursion de chasse ou de pêche au temps de ma jeunesse.*

# PRÉFACE

« *Chaque fois que je suis allé parmi les bêtes, j'en suis revenu moins bête que je n'étais.* » *Cet aphorisme, dû à un sage de l'antiquité et que l'*Imitation *a repris à rebours (chaque fois que je suis allé parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme), M. Huard y adhéra sans doute tout jeune.*

*Aimer les bêtes et les faire aimer: il semble que ce fut là, dès lors, sa préoccupation principale. Et comment les faire aimer sinon en décrivant les émotions qu'on a éprouvées lorsque l'on visait de sa carabine orignaux et chevreuils, lorsque l'on taquinait de sa ligne truites et brochets, achigans et saumons, lorsque l'on attirait dans ses collets lièvres, écureuils et renards?*

*Il se trouve que, en racontant ces prouesses, M. Huard a dû, avec les bêtes qu'il attrapait, décrire le paysage où elles se complaisent. Ce décor, c'est l'Estrie (il dit :* les Cantons de l'Est), *avec ses montagnes multiformes, ses lacs si divers d'étendue et de richesse, ses forêts aux essences multicolores.*

*En même temps qu'une leçon de zoologie,* Hameçons et Cartouches *devient ainsi un enseignement de géographie. Comme cette géographie est celle même de sa petite patrie, M. Huard se trouve avoir chanté un hymne au pays de ses amours.*

*Chanter sur ce ton des chansons si captivantes, c'est le meilleur moyen de faire aimer un livre et son auteur.*

Emile CHARTIER, P.D.

186138

# AUTOMNE

## MATIN D'OUVERTURE

> Et ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire, s'ils répondaient qu'ils ne recherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi, ils laisseraient leurs adversaires sans repartie. Mais ils ne répondent pas cela parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes, ils ne savent pas que ce n'est que la chasse, et non pas la prise qu'ils recherchent.
>
> Pascal.

Hier, c'était jour d'ouverture, un grand jour entre tous! Il était permis à la foule des sportsmen de s'élancer à l'assaut de nos bois et de nos grèves, où les attendaient tous ces intéressants gibiers à plumes: canards, perdrix, faisans!

Comme plusieurs, j'en ai profité. Dès sept heures du matin, trop tard à mon gré, j'étais sur la route d'Ascot en quête d'un petit bois à perdrix, pour quelques heures de chasse.

J'ai bien trouvé le plus charmant des petits bois, mais de perdrix ou de faisans, point. Tout était trempé de pluie, ce samedi matin. Les verges d'or, les asters et les grandes fougères nous aspergeaient jusqu'à la ceinture; les bouleaux nous servaient une douche quand nous avions le malheur de les ébranler, même très légèrement. Après un certain temps,

186438

force me fut de m'en tenir aux sentiers nettoyés et aux lisières des pâturages, pour éviter ces milliers de gouttelettes qui venaient crever partout sur mon pantalon.

J'étais passé par là, il y a deux ans, au cours d'une excursion de chasse au chevreuil ; j'avais trouvé l'endroit magnifique. J'y avais surtout levé plusieurs perdrix sous les cenelliers. J'ai bien retrouvé les cenelles, en quantité, rouges et tendres; mais encore une fois point de perdrix; mais seulement des geais, des pics dorés, des sittelles, des pinsons niverolles, bien dodus, d'avoir mangé toutes les graines des champs et des bois. Quant aux corneilles, elles se tenaient si loin que j'avais peine à entendre leurs cris d'alarme.

Cependant, le ruisseau était toujours là: ses cascades chantaient au fond de l'étroit ravin. Les pluies récentes les avaient gonflées jusqu'à me faire croire à de véritables chutes. Les arbres aussi grimpent encore de chaque côté du ravin, avec leurs troncs longs et effilés; on dirait qu'ils espèrent un jour jeter un coup d'œil sur ce qui se passe tout en haut.

Ce spectacle si joli m'a fait presque oublier le gibier, qui est resté caché. Mais j'y retournerai ! J'espère bien trouver, cette fois, des perdrix mangeant les cenelles rouges qui donnent à leur chair une finesse sans pareille.

## VISA LE NOIR... TUA LE BLANC

Autrefois, premier moyen de subsistance, naguère privilège des rois, aujourd'hui roi des sports, la chasse tient dans le coeur de l'homme la place laissée par l'instinct primitif de lutte pour la vie au goût de l'adresse et du risque.

F. Merveilleux du Vigneau.

« Vite, les gars, nous sommes quinze minutes en retard ! » C'est Roch Letarte qui vient de donner le signal du départ. A la clarté du fanal, on s'empare des sacs contenant cartouches, provisions, imperméables et l'on se dirige rapidement vers la grève qui nous apparaît toute grise à six heures du matin. Nous marchons dans l'eau jusqu'aux chaloupes qui sont ancrées dans les joncs.

Déjà les moteurs ronronnent, pendant que, du lointain, nous arrivent des « boum-boum » étouffés. L'ouverture est arrivée et on la célèbre partout par des salves d'artillerie qui vont se répercutant dans la brume du matin.

La chaloupe où j'ai pris place s'avance maintenant dans les avenues tantôt larges, tantôt étroites qui s'ouvrent entre les bancs de roseaux. J'ai peine à distinguer l'eau sur laquelle nous glissons.

Puis tout à coup, voilà que j'aperçois, qui nagent devant moi, des canards... « Tire donc ! » que me souffle mon compagnon. Je ne touche même pas à mon fusil car je viens de me rendre compte que ce sont les appelants qui sont devant moi. Mon copain pouffe de rire en pensant que j'aurais pu tirer ses canards de bois.

Et voilà la cache dissimulée dans les banc de joncs. Des oiseaux qui tenaient compagnie à nos appelants, s'envolent pendant que le devant de la verchère s'enfonce dans la porte à bascule. Je baisse la tête et nous pénétrons dans la cache.

Je charge mon fusil 12 de trois cartouches pendant que mon camarade me fait signe de me baisser. Je n'ai rien vu, mais lui obéis; lui se redresse presqu'aussitôt et bang!, un canard vient de tomber à l'eau.

A peine ai-je le temps de jeter un coup d'œil en avant de la cache que Roch me fait signe de me baisser de nouveau. Je le surveille et me lève en même temps que lui, pour apercevoir trois superbes canards en plein vol, à quelques verges de la cache. Je tire au jugé en même temps que mon copain. Un oiseau tombe à l'eau qui essaie de se sauver vers les joncs. Roch lui envoie une grêle de plombs qui ont vite fait de l'immobiliser.

« Viens te placer en arrière », me lance mon hôte, pendant qu'il glisse des cartouches dans son

arme. Nous changeons de place puis j'entends: « A ta droite ! » Je me redresse pour voir arriver un grand oiseau tout au bout du plan. Il ne touche pas encore l'eau quand je lui expédie une charge de plombs qui le font choir tête première dans le Saint-Laurent.

« Faut aller les chercher avant qu'ils ne disparaissent », me dit mon compagnon en ouvrant la porte de la cache. Tirée par le moteur, la chaloupe sort rapidement du banc de joncs et s'engage dans l'avenue d'eau claire où se balancent les appelants. Roch sait exactement où se trouvent les canards que nous avons tirés et nous allons de l'un à l'autre, moteur grand ouvert car il faut faire vite et rentrer dans la cache au plus tôt.

Nous ramassons ainsi les trois oiseaux, trois beaux canards noirs, et vite dans la cache. Roch venait à peine de replacer la barrière qu'il se baisse encore en faisant entendre un petit coin-coin plaintif. « Tiens-toi prêt ! » qu'il me glisse tout bas.

Je ne sais pas ce qui s'en vient mais mon copain se redresse et pan!... un canard se met à tourner dans l'air, droit devant nous, comme pris dans un tourbillon. Avant que je puisse faire quoi que ce soit, un autre est tombé à l'eau. Il n'est que blessé... Bang! que fait le browning de mon camarade en

crachant du plomb tout autour de cette sarcelle qui s'agite encore.

Tout cela se fait si vite pour le novice que je suis que je n'ai guère le temps d'examiner les alentours. J'ai à peine relevé la tête que je reçois l'ordre de m'accroupir dans la chaloupe. Mon copain voit du gibier partout, où je n'aperçois que de l'eau, le ciel bas et les grands bancs de joncs. Avec lui les oiseaux n'ont vraiment pas de chance.

Mais il n'y a pas qu'ici qu'on les bombarde. Les bruits de la canonnade nous arrivent de partout: de la rive nord tout près de Sainte-Anne-de-la-Pérade, du fond de la Baie Gentilly, à gauche, à droite, en arrière, tellement qu'on dirait que l'orage est proche et que, tout à l'heure, j'aurai peine à reconnaître les bruits du tonnerre à travers les boum-boum qui passent au-dessus des joncs.

Mon ami Armand Fontaine, qui occupe avec le camarade Michel Baril une cache à notre gauche, fait valoir son automatique de temps à autre. Un trio de sarcelles, qui sont passées hors de portée de nos fusils, leur arrivent dessus et nous voyons deux oiseaux qui font le plongeon de la mort.

Une troisième cache, qui dissimule deux jeunes chasseurs de Warwick, André Desrochers et Emile Prince, est également le théâtre de fusillades enthousiastes. Ces jeunes, tout comme moi, en sont

à leur première expérience dans ce genre de chasse et ce n'est pas la bonne volonté qui manque.

Permettez que je vous décrive un peu comment on s'y prend pour chasser le canard sauvage, au beau pays de Saint-Pierre-les-Becquets. La cache d'abord, bâtie sur deux solides pièces de bois, je devrais dire deux billots d'environ vingt pieds chacun et qui font fonction de flotteurs. Ces billots sont maintenus ensemble, à cinq pieds de distance environ, par des traverses de bois.

Des bâtons sont fixés tout autour qui soutiennent un treillis métallique destiné à recevoir des branches de cèdre vert qui formeront rideau et dissimuleront complètement les chasseurs accroupis. Les côtés de la cache ont quatre pieds de hauteur et sont dépassés par les joncs à marée basse.

Quand les canards se font attendre, les chasseurs se tiennent debout pour les voir venir du plus loin possible et se dissimuler à temps. Dans la majorité des cas, les oiseaux arrivent avec le vent et se dirigent vers les appelants dès qu'ils les aperçoivent du haut des airs.

Ces appelants ou leurres (*decoys*) sont placés bien en vue en groupe de quatre ou plus et disposés de façon à laisser de grands espaces libres où les canards puissent se jeter, tout en restant à portée de fusil. Nous en avons qui sont faits de cèdre,

d'autres de papier mâché et quelques-uns de caoutchouc. Roch me dit préférer les canards de bois à tout autre surtout pour la chasse au fleuve où les vagues et les courants s'unissent pour renverser les appelants ancrés au large.

Les canards tournent presque toujours pour amerrir face au vent. Ils semblent parfois s'immobiliser dans l'air au-dessus des appelants pendant que leurs ailes à demi-fermées font fonction de parachutes. Ils présentent à ce moment des cibles parfaites. Souvent, cependant, ils ne font que passer sans s'arrêter et alors le tireur doit se rappeler qu'un canard qui vole ça ne se traîne pas les pieds. J'en ai ainsi manqué plusieurs avant de corriger mon tir.

Les sarcelles, pour leur part, ont un vol très erratique, virant tantôt à gauche, tantôt à droite avec un ensemble parfait, rasant les joncs ou remontant brusquement sans le moindre avertissement.

Mon camarade connaît tous leurs trucs et j'admire la précision de son tir. Dans l'après-midi, je filme des oiseaux en plein vol au-dessus de la cache jusqu'à ce que Roch les fasse plonger de son tir meurtrier. Quand j'essaie à mon tour de tirer un oiseau pendant que mon ami manœuvre la caméra, ce n'est plus la même chose. J'ai beau tirer sur le canard qu'il tient dans sa lentille, l'oiseau continue comme si rien n'était.

Quelques minutes après, cependant, c'est un trio de sarcelles qu'il tient dans son viseur. Je suis plus heureux cette fois-ci; un oiseau a été photographié avant, pendant et après sa rencontre avec les plombs de mon Remington.

Pour nous reposer, nous visitons de temps à autre nos amis des autres caches. Nous comparons nos tableaux et constatons que nous sommes vraiment en avance sur eux. Ces derniers ont cependant une plus grande variété d'oiseaux et Roch les identifie; les jeunes Desrochers et Prince ont descendu une cane (*Anas platyrynchos Mallard*) et un « bluebill » (*Aythys affinis*) pendant que nos camarades Fontaine et Baril ont un « Caille » (*Bucephala albeola*) à part, bien entendu, de nombreuses sarcelles à ailes bleues et à ailes vertes et des canards noirs (*Anas rubripes*).

La passée du soir en ce samedi d'ouverture fut à peu près nulle. Le lendemain matin, cependant, alors que j'occupais une cache avec mon copain Armand Fontaine, nous eûmes encore beaucoup d'action. Plus familiarisés avec ce genre de tir, nous eûmes le plaisir de réussir tous deux un doublé de sarcelles.

C'est vous dire que j'ai vraiment goûté cette partie de chasse au cours de laquelle j'ai à moi seul tiré plusieurs douzaines de cartouches. Cela

peut vous surprendre, mais sachez que canards et sarcelles sont très difficiles à tuer et qu'il faut parfois de quatre à cinq cartouches pour finir les blessés, tombés à l'eau.

Malgré que nous n'ayons pas ménagé les cartouches, nous avons perdu au moins une demi-douzaines d'oiseaux qui sont allés mourir dans les joncs et que nous n'avons jamais pu retrouver.

Comme l'affirme l'ami Letarte, il n'y a pas de chasse comme la chasse au canard pour celui qui aime à tirer. La limite est de huit oiseaux par jour par chasseur et tous sont tirés au vol; alors ce n'est pas le temps de ménager les cartouches.

Et pour couronner une telle chasse, il n'y a rien de mieux que du canard au vin. Celui que nous avons mangé en ce dimanche de septembre et qui était dû aux talents culinaires de notre hôte, a tellement réjoui mes papilles gustatives que j'en recommande la recette à toutes les fines gueules qui me lisent présentement.

## AU ROYAUME DES OIES SAUVAGES

Un grand vent du « Nordet » balayait le quai, quand nous arrivâmes à Montmagny, le vendredi soir, 14 octobre, vers sept heures. Il nous pénétra jusqu'à la moelle, dès que nous mîmes pied à terre pour examiner les lieux et nous enquérir de l'heure de la traversée vers l'Ile-aux-Grues.

La marée haute nous rassura tout de suite; car nous avions craint un moment d'avoir à attendre jusqu'à la nuit pour nous y rendre. Un flâneur nous l'apprit: le point lumineux, que nous distinguions en face de nous dans l'obscurité, était le bateau de « Titou » Vézina qui devait nous prendre à bord.

Nous l'attendîmes une bonne demi-heure, tantôt à l'intérieur de l'auto, tantôt sur le quai, en observant les pêcheurs de loche. A genoux ou accroupis le long du quai, ils se protégeaient, du mieux qu'ils pouvaient, contre ce « Nordet » qui venait en droite ligne du large, qui leur bleuissait les mains et les obligeait souvent à lâcher leurs lignes pour chercher refuge derrière un hangar obscur.

Enfin le bateau arriva. Quand on l'eut solidement attaché, M. Hervé Vézina (*Titou*), en habit civil,

sortit de la cabine. Je le pris d'abord pour un passager, mais, quand il eut déclaré à un petit gars: « Tu peux rouler ta ligne, la pêche est finie pour ce soir, le bateau reste ici », je compris que le capitaine de la Jeannette (c'était le nom du petit navire ) nous réservait une déception.

A ceux qui se pressaient pour monter à bord, il cria. « Vous pouvez aller vous coucher, je ne partirai pas avant six heures demain matin. »

« Mais, c'est moi qui vous ai appelé, ce matin,, de Trois-Rivières », lui dit un jeune homme habillé en chasseur et accompagné d'une dame qui semblait grelotter sous sa grande canadienne (*parka*).

— Quand même tu m'aurais appelé de New-York, ce n'est pas ça qui peut arrêter le vent. On partira à six heures demain matin; vous pouvez aller vous coucher!

Il reconnut MM. Armand Fontaine et Charles Stenson dans le groupe et vint leur serrer la main. « Etes-vous venus à la chasse ? », leur demanda-t-il. A leur réponse affirmative, il répliqua: « Y a pas un chrétien d'homme pour me faire traverser ce soir. Venez à six heures demain matin ! »

A six heures moins dix minutes, ce samedi matin, nous descendîmes au quai. Le nordet avait diminué d'intensité, mais il soufflait toujours. « Les oies vont

voler », me dit mon compagnon Lorenzo Joncas, qui n'en était pas lui non plus à sa première chasse à l'Ile-aux-Grues. « Tu avais demandé du mauvais temps, tu vas en avoir. » A part notre couple d'hier, plusieurs chasseurs d'oies, reconnaissables à leurs longues bottes et à leurs habits tachés de boue grise, circulaient çà et là.

« C'est de la boue des caches que tu vois sur leurs pantalons et sur leurs casquettes. Impossible de la décoller, une fois que ça a pénétré dans le tissu. Tu peux t'attendre à y goûter tout à l'heure. »

L'ami Charles Stenson me préparait ainsi lentement aux petits désagréments de la chasse aux oies sauvages. Je m'attendais bien à voir de la boue, mais pas celle dans laquelle j'ai enfoncé sur les grandes battures, en face de l'Ile-aux-Canots.

A six heures « tapant », le capitaine Hervé Vézina apparut. Tout le monde voulait lui parler. Il se rendit droit à sa Jeannette et tous montèrent derrière lui, sur le pont du petit bateau. En un clin d'œil, les bagages furent en place dans la cale.

On s'engouffra dans la cabine, où des sièges couraient le long des murs. Une fois installé, chacun se mit à examiner son voisin; il y avait des gens de Sainte-Anne-de-Bellevue, de Montréal, de Sherbrooke, d'Asbestos, de Victoriaville, de Montmagny et de l'Ile-aux-Grues. Les oies blanches leur fai-

saient maintenant oublier tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux. Dès que nous fûmes au large, au moindre « voilier » de canards sauvages ou de cormorans qui rasaient les vagues, tous se précipitaient pour le regarder.

De grosses vagues faisaient tanguer la « Jeannette » qui montait à leur assaut avec une allure décidée, pour glisser ensuite vers la prochaine. Nous aurions désiré des courroies avec des anneaux, comme il y en avait autrefois dans les tramways de Montréal; mais force nous fut de nous agripper aux poignées des portes ou aux supports du plafond.

Un jeune garçon, qui n'avait pas le pied marin et qui devint tout vert, s'élança précipitamment vers la porte qui donnait sur le pont pour prendre le frais et soulager son estomac bouleversé. Ce fut le seul incident de la traversée. Nous accostâmes au quai sans encombre. Les derniers à débarquer, nous tenions l'œil sur nos bagages; car rien ne devait nous manquer pour ce séjour au royaume des oies sauvages!

Sylvio Gagné, l'un des meilleurs guides de l'Ile-aux-Grues, s'informait d'un M. Fontaine. Nous grimpâmes les échelons; un type de taille moyenne, chaussé des longues bottes caractéristiques des chasseurs d'oies, nous accueillit comme des cousins venus de loin. On entassa fusils et bagages dans une camionnette rouge remplie déjà de foin, de

chaudières et de pelles, toutes choses indispensables à la chasse, comme j'allais bientôt m'en rendre compte.

Dès que nous fûmes en haut de la côte, j'aperçus de l'eau de l'autre côté de l'île, d'autres îles et les montagnes de la rive nord, tout en face de nous, qu'on aurait dites couvertes de velours. Parmi elles, dépassait le fameux Cap Tourmente, le rendez-vous des 95,000 oies blanches dont avaient parlé les journaux.

Nous n'avions pas encore traversé l'île que je distinguai dans le ciel de grands triangles d'oiseaux qui s'en allaient vers le Sud. Ce sont des oies, de me dire Armand Fontaine qui avait pris place avec moi dans la boîte du camion.

Elles volaient très haut cependant et je les laissai pour regarder la grève où se voyaient, ici et là, de grandes taches blanches. « Il y a des oies tout près des maisons », dis-je un peu étonné. C'étaient bien de petites bandes d'oies que je voyais, mais des oiseaux domestiques ceux-là, qu'il ne fallait pas confondre avec les sauvages, comme l'avaient déjà fait des chasseurs novices, au grand désespoir des insulaires, vous le pensez bien.

Regarde plus loin, que me dit l'ami Armand et je distinguai bientôt une grande lisière toute blanche qui ondulait au large comme un grand ruban légère-

ment agité par la brise. Ce ruban inégal mesurait bien un quart de mille de longueur.

Il se brisa tout à coup et bientôt m'apparut comme un immense nuage qui s'élevait au dessus des vagues. On aurait dit d'énormes flocons de neige soulevés par le vent. C'étaient les grandes oies blanches qui nous saluaient. Combien y en avait-il? Je ne saurais dire mais ce spectacle inoubliable allait se renouveler plusieurs fois au cours des trois jours que nous passâmes dans l'île.

A l'auberge des Dunes, nous attendait Gaby Vézina. L'œil vif et rieur sous le béret bleu; mince et délicat, il ressemblait à un « gars de la ville ». Quand on nous l'eut présenté comme le propriétaire et le grand chef de l'organisation, nous lui serrâmes cordialement la main.

Il nous conduisit à nos quartiers généraux, un petit chalet à volets roses de style canadien, qui a, nous a-t-il assuré, plus de 130 ans d'existence. Planté sur le bord de l'eau, il nous permettait de voir la grande dune; la marée baissante y découvrait déjà de grandes herbes brunes et des joncs dont les racines font les délices des oies sauvages.

« Soyez prêts dans une demi-heure, nous dit-il; Vous chasserez sur la dune ce matin ». Ce fut une course vers les bagages; il fallait se prémunir contre l'eau, la boue et le vent, au moyen de grandes bottes,

de chauds lainages, de pantalons imperméables. Les cartouches que j'emportai pour cette première sortie étaient chargées de plombs No 4.

A huit heures, nous sautions tous sur la dune, juste en face de l'auberge; le guide Sylvio Gagné, Charles Stenson, Lorenzo Joncas, Armand Fontaine, Gaby Vézina et moi-même. Pour la première fois, je foulai la fameuse boue des battures. A plusieurs reprises, je faillis perdre mes bottes, tant la glaise détrempée les aspirait.

Nous nous arrêtâmes, Armand Fontaine et moi-même, devant une boîte enfouie dans la vase et remplie d'eau sale. Nos deux compagnons suivirent le guide Gagné vers une autre cache, située de l'autre côté, en ligne avec la nôtre. Incapable de déposer quoi que ce soit à terre, à cause de cette boue grise, j'éprouvai pendant un moment, un léger dégoût. Je me gardai bien d'en parler surtout que, maintenant, Gaby, que j'avais pris tantôt pour un citadin, plongeait sa grande chaudière dans la cache et en vidait le contenu.

A mesure que l'eau baissait, je distinguai d'abord un siège, puis un trou pour les pieds, le tout toujours couvert de boue. La cache une fois vide, on la tapissa de foin sec, puis je fus invité à y prendre place. Surmontant ma répugnance, j'y descendis avec des précautions inutiles; car tout ce que je touchais était froid et gluant. Bientôt je fus tout

couvert de la boue des grandes battures. Comme il m'arriva de renverser ma boîte à cartouches dans le fond de la cache, je dus patauger pour les en retirer, avec les mains toutes gluantes de glaise détrempée. Ça commençait bien.

Pour oublier la boue, je regardai Gaby. Il installait ses « appelants », de grandes feuilles de papier blanc dont les rebords étaient fichés dans la glaise et qui devaient faire croire à des oies en train de manger. Il nous laissa seuls et partit en chaloupe, se fiant que l'ami Fontaine pouvait se tirer d'affaire pour cette première journée.

Tout cela était bien vrai, mais les oies ne le comprirent pas ainsi. Elles allèrent plutôt à la cache de nos amis se faire plomber de la belle façon. Nous en vîmes tomber plusieurs, qui étaient d'abord passées non loin de nous. A la marée montante, une centaine d'entre elles s'élevèrent lentement pour se diriger vers eux. Elles volaient très bas, en jacassant comme une troupe de commères enrhumées, leurs grandes ailes blanches aux bouts noirs battant lentement l'air.

Arrivées au-dessus de la cache, elles semblèrent s'immobiliser. Les chasseurs les attendaient et, malgré leurs vigoureux coups d'ailes pour reprendre de l'altitude, deux grands oiseaux s'abattirent, pendant que le reste de la bande se dispersait en criant des « wawas » offensés.

Contents pour les camarades, nous aurions bien voulu avoir notre part du gâteau; mais seuls de rapides canards noirs s'offrirent à nos fusils avides quand la marée monta à l'assaut de la dune. L'ami Fontaine en arrêta un tout net d'un coup de son Winchester; quand il l'eut ramassé, il m'avertit que nous n'en aurions pas pour longtemps. En effet, l'eau s'infiltrait partout dans l'herbe; quand notre hôte Gaby Vézina revint avec sa chaloupe, nous dûmes y patauger pour le rejoindre.

Nos compagnons arrivèrent à leur tour. Ils avaient abattu, en cette première séance, six oies qui pendaient aux épaules du guide. Ils se fichaient bien de la boue qui s'attachait à leurs bottes comme autant de ventouses, de l'eau qui montait, du vent qui poussait de grandes vagues jusque dans notre embarcation; la chasse avait été bonne, rien ne pouvait gâter leur plaisir!

Aucunement découragés, nous comptions sur la chasse du lendemain pour nous dédommager. Les longues traînées d'oies blanches qui se succédaient maintenant sans arrêt dans le ciel, et dont les cris charriés par le Nordet nous apportaient une musique sauvage, constituaient un heureux présage qui s'est pleinement vérifié.

Dimanche matin, vers neuf heures et demie, nous nous retrouvâmes, Armand Fontaine et moi, confortablement installés dans une nouvelle cache, située

tout au bout d'une grande batture, qui part de l'église pour s'avancer, sur une distance de près d'un mille, jusqu'au chenal de la dune. Un guide nous accompagnait cette fois; ce n'était nul autre que le fils de Sylvio Gagné, un grand gars de 17 ans, Eugène de son nom, qui courait dans la boue grise avec la légèreté d'un chevreuil.

« Ça va être bon, ce matin », nous dit-il tout en plongeant sa grande chaudière dans l'eau sale de la cache; car des oies ne cessaient de passer au-dessus de nous, à grande vitesse, poussées par le Nordet qui s'était repris à souffler de plus belle.

Nous n'étions pas sitôt installés qu'Eugène nous souffla : « Baissez-vous ! Elles s'en viennent ! » Il se mit aussitôt à les appeler d'une voix haute et claironnante. Les oies semblèrent comprendre; en me détournant, j'en vis trois qui se dirigeaient droit sur nous, de l'arrière.

Nous saisîmes aussitôt nos fusils. Pendant que nos doigts se crispaient sur les poignées, Eugène appelait toujours mais en diminuant le volume de sa voix. Enfin, il nous cria: « Allez-y ». Debout, les fusils dirigés vers le ciel, nous tirâmes vers les grands oiseaux.

« Attention! » lâcha l'ami Armand. Une lourde masse de plumes grises et blanches s'abattit dans la boue claire, en nous éclaboussant. Peu s'en fallut

qu'elle me tombât sur la tête: c'eût été alors presque un « Knock out », puisque ces oiseaux, même s'ils sont nés du printemps, dépassent les six livres et pèsent parfois jusqu'à dix.

Un deuxième oiseau, également touché par la fusillade, tomba non loin du chenal en avant des caches. Eugène partit vivement à sa poursuite, courant à grandes enjambées dans cette boue, où, tout à l'heure, nous avions failli laisser nos bottes.

Il lui fallut deux cartouches pour achever l'oie blessée, qu'il ramena triomphalement. « Ça va tomber aujourd'hui! », nous dit-il avec un large sourire, après avoir placé le grand oiseau en arrière des « appelants » pour mieux tromper les consœurs.

Les fusils rechargés de trois cartouches chacun, pour nous conformer à la loi (nos semi-automatiques ne pouvaient d'ailleurs en contenir plus), nous attendîmes de nouveau, bien blottis dans la cache que seule une partie de nos têtes dépassait.

Bientôt nous vîmes arriver à notre gauche, au-dessus de la dune, trois oies en quête de compagnes fort probablement. Eugène se mit à les appeler. Aussitôt elles se laissèrent porter par le vent, en perdant de l'altitude. « Attendez qu'elles soient proches » nous dit-il. Il continua de leur lancer un appel pressant, adoucissant sa voix à mesure qu'elles approchaient.

Jamais, je n'oublierai ces secondes d'attente; têtes baissées, nous écoutions les oies répondre aux appels de notre guide par des « wawas » rauques de plus en plus forts. Bien camouflés dans la cache, la couleur de nos vareuses à capuchon nous confondant avec la boue des battures, nous tournions la tête de temps à autre, pour suivre les évolutions de nos futures victimes.

Tout à coup, elles sont au-dessus de nous, leurs grandes ailes battent l'air doucement, pendant que leur cou s'allonge pour mieux voir les « appelants ». Alors que les grands oiseaux, pris par surprise, cherchent désespérément à s'élever, nous visons avec soin un peu en avant du bec.

Cette fois-ci, je suis sûr d'avoir bel et bien touché celui que je m'était adjugé. Je le vois encore tournoyer dans l'air, le grand vent du Nordet soulève un moment ses ailes encore étendues, puis le précipite si brusquement dans la boue qu'il rebondira deux fois avant de s'arrêter. Le spectacle est impressionnant pour le novice chasseur d'oies que je suis; je pense au cinéma nous montrant un avion qui s'écrase sur le sol.

Ce coup de fusil me rend si joyeux que je me prends à bénir la boue grise qui avait hier bloqué mon fusil. "Je passerais toute la semaine dans cette cache », dis-je à mon compagnon aussi enthousiasmé que moi.

Nous tirâmes ainsi dix beaux oiseaux, tous des jeunes de l'année. On les reconnaît facilement à leurs dessus gris-ardoise, alors que les adultes sont blancs à l'exception du bout des ailes qui est noir. Ces derniers, cependant, sont d'une méfiance telle qu'une fois la saison un peu avancée, c'est tout un exploit que d'en abattre un.

Lundi matin, le Nordet, qui avait tenu « Titou » Vézina au quai durant l'après-midi de samedi et toute la journée du dimanche, était beaucoup diminué. Nous retournâmes avec Eugène à la dune cette fois-ci, en face de la cache qui nous avait procuré de si beaux moments la veille.

Nous attendions, à côté de la chaloupe, que la marée se retirât et nous fît voir la cache, quand deux oies apparurent dans le ciel, en direction de l'Est. « Ecrasez-vous », nous dit Eugène. Pendant que nous nous agenouillions, dans l'eau sale, tout près de l'embarcation, il se mit à les appeler. Nous les regardions venir du coin de l'œil. Au commandement du guide, nous étions debout. Les oiseaux volaient haut, mais nous visâmes avec soin et nous eûmes la très grande joie de les voir tomber tour à tour, dans le grand chenal, droit en avant de nous. Refoulés par les vagues, ils vinrent s'arrêter dans les hautes herbes. Ce coup magnifique promettait. Malheureusement, soit à cause du vent qui dérangeait notre tir, soit à cause du froid qui nous figeait,

nous ne pûmes abattre, ce dernier matin, que douze oiseaux dont nous perdîmes trois qui n'étaient pas blessés mortellement.

Eugène fit bien de son mieux, déployant tous ses talents. (N'avait-il pas, hier, fait revenir devant nos fusils une oie que nous avions manquée?), mais nos coups ne furent pas aussi efficaces que ceux de la veille, les miens du moins. N'eût été l'ami Armand Fontaine, le tableau de retour aurait été beaucoup moins brillant.

Par contre, nos deux copains n'eurent de veine ni dimanche ni lundi; ils ne ramenèrent aucun oiseau en ces deux jours, alors qu'ils avaient si bien réussi sur la dune, samedi matin. Cependant, ils étaient tout aussi heureux que nous et du beau voyage et de l'hospitalité à l'auberge des Dunes.

Quant à moi, je n'ai qu'un désir... retourner sur les grandes battures pour y regarder les grandes oies s'élever dans le ciel en des nuages de blancheur, entendre leur musique sauvage et surtout (qu'on me le pardonne!) les voir tomber sous les plombs, leurs grandes ailes étendues, dans l'herbe lavée des dunes grises. On oublie alors la boue, le vent, et le froid et l'on vit des instants passionnants.

## UNE CHASSE À LA PERDRIX

Dring... ing... ing... J'ouvre les yeux et je regarde à ma montre; sept heures moins un quart. Au lit depuis neuf heures hier soir, je devrais être reposé; mais j'ai tant marché hier, dans cette satanée rivière, chaussé de mes grandes bottes! Attendons encore; ça m'a l'air frisquet, ce matin, il y a de la buée à toutes les fenêtres.

Pendant que mon réveille-matin s'arrête à bout de ressort, je perds conscience et m'endors. Quand j'ouvre les yeux de nouveau, le soleil inonde ma chambre. Il n'y a pas d'école aujourd'hui. Les perdrix m'attendent. Dépêchons-nous: il ne faudrait pas les désappointer.

J'enfile un léger sous-vêtement de laine. J'ai l'impression qu'il fait très froid dehors. Les bardeaux du toit sont revêtus d'un frimas blanc, qui persiste malgré le soleil. Les jambes du pantalon disparaissent bientôt dans la gaine des bas de laine. Je fourre mes pieds dans les bottes à semelles de caoutchouc, attache le haut et me voilà presque prêt. Un brin de toilette avant d'enfiler la chemise à carreaux et le chandail. J'attrape mon fusil et mon sac. Vérifions si les cartouches sont bien là: dix cartouches

de 7½, cinq de six et cinq « rifled slugs », que je laisse dans un carton.

A huit heures trente, je passe à pied devant la nouvelle église et pense au patron des chasseurs. De petits enfants me regardent et, devant mon accoutrement, se disent entre eux; « Il s'en va tuer quelqu'un » Leurs papas ne sont sûrement pas des chasseurs.

Un coupé Chevrolet, modèle 1932, tourne le coin et se dirige vers la campagne. Je fais signe au chauffeur. Il stoppe et me regarde venir en souriant.

— Allez-vous bien loin ?

— Non, jusqu'à la ligne.

— Je monte quand même.

Il range des outils pour me faire place sur le siège troué par où s'échappe de la paille de bois.

— Je m'en vais travailler à la ligne de la Southern Canada Power. Vous aurez certainement des occasions plus loin.

— Je ne vais pas très loin, vous me déposerez à la petite côte là-bas.

Une enseigne se dresse à la droite de la route: limite de la cité.

— C'est bien de valeur, mais je ne vais pas plus loin. C'est ici que je travaille.

— C'est justement ici que je voulais descendre; tout s'arrange bien. Bonjour et merci. Bonne chance.

Je quitte la route à dix pieds de l'enseigne et longe une clôture, que cachent en partie des arbres et des arbustes de toutes sortes. De gros pinsons à couronne blanche se gorgent de petits fruits mûrs, entre deux cris. Il y en a partout. Des pics dorés, plus farouches, quittent la haie et se dirigent vers le petit bois au haut du côteau, en me montrant des dessous blancs qui tranchent sur l'or de leurs ailes.

On dirait qu'il a plu, tant la rosée est abondante. Fera-t-il beau toute la journée?

Les rumeurs de la ville m'arrivent encore quand j'atteins le sommet du côteau. Je suis maintenant dans un petit bois et longe toujours une clôture. A ma droite, une pente descend jusqu'à la route, que j'aperçois bordée de grands ormes; autour de moi, de gros érables et des épinettes branchues jusqu'à la base. Quelles belles cachettes pour les perdrix! Mais elles sont rarement ici; ce n'est pas assez épais.

Je marche toujours, en respirant l'air frais. Des corneilles se lamentent au loin. On dirait que quelque chose les dérange. Que vois-je? A côté de ce grand tronc déchiqueté, des cerises noires gonflées

de jus et des pommettes jaunes pas plus grosses que des cenelles... Des cenelles, il y en a de chaque côté de la clôture. Le bois principal est encore assez loin, mais je soupçonne qu'il se cache du gibier dans les alentours.

Un bruissement dans les feuilles: je me retourne vivement. Un petit écureuil roux grimpe dans un grand cerisier de montagne. Mes yeux essaient de percer le fouillis de feuilles et de troncs: rien! Je cueille quelques cerises, j'y goûte! ma foi, elles sont fermentées. Elles sont peut-être pour quelque chose dans la drôle de mine du gros merle qui se tient debout sur le piquet.

Voici le bois principal, que limite un grand champ à ma gauche. « Je reviendrai ici tout à l'heure », me dis-je, m'enfonçant entre les sapins, qui se font de plus en plus serrés. Il fait froid; le soleil n'est pas encore venu fondre la gelée qui blanchit les herbes. Je saute la clôture et m'engage sous les épinettes touffues; les rameaux qui s'emmêlent, m'empêchent de voir le ciel. C'est sombre. Les perdrix ne sont sûrement pas ici. Peut-être le long du champ!

Me voilà au coin des cenelliers. J'ai beau regarder dans les branches hautes, chargées de fruits, pas de perdrix. J'avance prudemment et jette un coup d'œil en dessous des arbres. Rien que des merles, aux plumes gonflées par le froid. Je marche. Les

grandes tiges de verge d'or me frôlent les aisselles de leurs têtes fleuries, des benoîtes s'accrochent à ma grande blouse à carreaux. C'est mouillé partout. Les perdrix attendent sûrement, pour venir manger ici, que le soleil sèche le sous-bois. Allons ailleurs.

Je tourne vers la droite. Je vais longer le champ, mais dans le bois, en dedans de la clôture. Si les perdrix sont dans les broussailles en lisières du champ, elles devront passer devant moi pour rentrer.

Commence la succession des coteaux. Sur les versants, des sapins, des pruches, des épinettes; au sommet, des érables et de rares sapins; entre les coteaux, des arbustes, des saules nains, des cèdres, des ormeaux, surtout de la verge d'or et des asters à hauteur d'épaules, du grand foin fou.

Tiens! c'est ici que j'ai tiré ma première perdrix, l'an passé. Elle dormait sous cette petite pruche; j'étais à dix pieds d'elle quand elle s'est envolée, à ma droite, vers les grands sapins touffus, par dessus les verges d'or. Frappée en plein vol, elle a replié les ailes doucement, et elle est tombée sans bruit, dans les grandes herbes. Un vrai coup de maître! J'ai raté ensuite plusieurs autres perdrix sur des coups plus faciles.

Que j'ai hâte d'en voir une!... Je grimpe un second coteau, un troisième, puis un quatrième; pas de perdrix, mais de petits suisses partout. Ils font des

provisions de pommetttes sauvages; ils les découpent en minuscules morceaux et les font sécher au soleil, étendus sur les pierres plates et chaudes. Un geai bleu se lamente au loin; il crie avec tant de force que je me demande si vraiment c'est un geai: on dirait un chien fou qui hurle à la lune. J'ai envie de sortir du bois pour aller voir. J'écoute encore. Les cris s'éloignent et vont s'affaiblissant. C'était bien un geai.

Je m'asseois, pour la première fois de la matinée, sous un pommier sauvage. Aucun fruit dans les branches; comment cela se fait-il? Les autres sont chargés: sur celui-ci, rien. Mystère. Au bout d'une minute, je suis debout et monte le dernier coteau. Je tournerai bientôt à gauche, à la clôture de séparation; car je désire me rendre à un petit ruisseau, qui coule à un quart de mille plus bas. C'est là que je veux déjeuner.

Il est onze heures. Je me presse. Où sont donc les perdrix aujourd'hui? J'approche de plus en plus de la clôture. Je ne trouve rien. J'ai mal aux yeux à force de fouiller partout le sous-bois. Voici des talles de coudriers; je les contourne lentement. Des sapins verts se mêlent aux bouleaux blancs: une belle place pour les perdrix. Des mésanges me lancent des « chik a dee dee » tellement sonores que je m'en étonne un instant. Je les laisse crier à leur aise, tandis que mes yeux fixés à terre, courent

d'une talle à l'autre, puis s'arrêtent tout près d'un petit sapin. Quelque chose a bougé. Si ce n'est pas deux têtes de perdrix que j'aperçois, je veux être scalpé.

Ce sont des jeunes de l'année; on dirait des têtes de poulettes Plymouth Rock. Malgré la distance, je lis une grande inquiétude dans ces petits yeux qui me regardent. Elles sont bien placées pour un doublé! Je les vois déjà toutes deux dans mon sac. Je lève mon fusil... elles s'enlèvent. Je tire sans épauler, elles ont disparu. Je hasarde un pas... Brou.. ououou... en voilà une grosse qui vole à la tête des sapins... puis une autre. Je tire au jugé, mais trop tard; elles ne sont plus là, quand les plombs arrivent, et font tomber une pluie de feuilles jaunes.

J'avance maintenant sans quitter des yeux l'endroit où j'ai aperçu les deux petites têtes pour la première fois. J'arrive à la clôture; pas de perdrix. J'ai beau chercher partout, rien. Si j'avais un chien! Il pourrait me les trouver en un rien de temps, si toutefois j'ai frappé juste. Tiens, il y a encore des cenelliers par ici, deux beaux arbres.

Où sont les perdrix maintenant ? D'habitude, elles tournent à gauche; mais, à gauche c'est le champ. Elles sont donc à droite. Je les soupçonne d'être cachées sous les conifères, que je distingue à travers les bouleaux. Au lieu de me diriger tout

droit vers elles, je tracerai des cercles, pour les chasser vers le champ autant que possible.

Laissant donc la clôture derrière moi, je m'enfonce dans le bois, puis tourne à gauche. J'avance maintenant avec mille précautions. Je cherche vers le droite pour compléter mon demi-cercle: un glousse-ment familier m'avertit qu'une perdrix court devant moi. Je ne la vois point. Elle s'enlève, je l'aperçois l'espace d'une demi-seconde. Quelques battements d'ailes, puis plus rien; elle n'est pas très loin.

Je redouble de précautions. Je la sens qui me regarde; mes yeux s'agrippent à chaque chicot, à chaque petite bosse, qui ressemble à une perdrix. Je fais encore quelques pas... Brou... ououou... ou...; elle vient de quitter les basses branches de cette grosse épinette, et je n'ai rien vu! Je reviens sur mes pas, j'oblique vers la gauche. Brouou... ouou... en voilà une autre qui file devant moi à la hauteur des bouleaux... Je tire: elle est touchée, elle tombe et ses ailes frappent les branches, qui semblent vouloir la retenir. Je la regarde descendre et j'entends un petit bruit sourd, suivi d'un battement d'ailes éperdu. J'accours. Je la saisis en lui pressant les ailes sur les flancs. Mes doigts s'enfoncent dans les plumes tachetées. Le corps est chaud, de la chaleur des choses vivantes, le petit cœur bat follement. L'oiseau me regarde, apeuré; son aile droite est cassée.

Il faut absolument que je la tue de mes mains, pour ne pas prolonger cette agonie qui me fait mal au cœur. Il y a une pierre tout près. Je fouette la pierre avec la tête, le corps frissonne, l'œil gauche est enfoncé et saigne; mais le cœur bat toujours. Je ne veux pas briser la tête davantage; je n'aime pas les têtes d'oiseaux brisées et couvertes de sang séché. L'oiseau frissonne encore une fois dans mes mains; cette fois, le cœur s'arrête. Je le regarde: c'est un perdreau de l'année; la queue est courte, une plume dépasse toutes les autres. On la dirait empruntée! J'ouvre mon sac et je l'y fourre, avec les cartouches et mon lunch.

Avant de me relever, je regarde mes mains: il y a du sang sur mes doigts. Plusieurs m'accuseraient de cruauté; mais les agneaux, les poules blanches saignent eux aussi, avant de mourir!

Je ramasse mon fusil et remplace la cartouche vide. Je rejoins la clôture; mon demi-cercle est terminé. Je décide de le refaire en sens inverse; une perdrix s'est envolée comme je tirais tout à l'heure. L'œil aux aguets, je me faufile entre les coudriers. Le moindre bruit me fait tressaillir. Il me faut absolument une autre perdrix pour compléter le ragoût dont je rêve. De petits ventres blancs passent entre les branches: un merle gratte dans les feuilles. Encore un peu, je le prenais pour une perdrix. Je rejoins le rocher de tout à l'heure. Il est onze heures,

trop tard pour aller dîner au ruisseau; car... je suis affamé.

Une bande de sapins, par delà la rangée des bouleaux nains, m'attire. Il ferait bon d'y manger à l'ombre, de dormir ensuite sur la terre couverte d'aiguilles fines! Je me dirige vers un arbre renversé, pour m'y asseoir. Brouou... ou... ou... Bang! trop tard... Le dîner va attendre: cette perdrix ne s'en tirera pas à si bon compte! Je n'avance qu'après avoir scruté chaque butte, chaque souche, chaque chicot... Un brouaou... ou... lointain, la perdrix s'en est allée au tonnerre de Dieu.

Voilà la clôture: pas très loin, un grand champ couvert de spirées. Entre les buttes pousse une herbe verte et rase. Je sais une tanière de renards en arrière du rocher. Allons dîner sur le rocher.

Pendant que mes dents mordent dans les sandwichs, mes yeux rôdent sans arrêt; ils veulent voir autre chose que ces touffes de spirées, qui s'étendent jusqu'au pâturage en contre-bas.

Je n'ai plus de sandwichs, il fait froid pour dormir. Je ne vois rien d'autre que des talles de spirées. Je boucle mon sac et me prépare à partir. Je regarde à gauche, avant de me lever: un renard roux galope lentement le long d'une vieille clôture. Il n'est pas pressé, son galop est saccadé comme celui d'un chat. Les pattes noires fléchissent, puis s'allongent, pen-

dant que le train arrière se soulève par à-coups, un peu à la manière d'un vieux cheval qui a perdu l'habitude de courir. La queue ronde et touffue, coiffée à l'extrémité d'un capuchon blanc, semble flotter dans l'air. Il disparaît entre les touffes de spirées et je n'ai pas touché à mon fusil.

Sur le chemin de retour, je repasse par les coudriers où j'ai tiré mes premières perdrix. Je cherche encore, mais en vain. Si l'un des oiseaux a été touché, le renard saura bien le découvrir. Je descends et remonte les coteaux: des suisses, à tous les dix pas, me crient de m'en aller.

Je vais sortir du bois, quand une perdrix me part dans le dos... Où est-elle allée? Je trace des demi-cercles, que j'agrandis pour arriver au sommet d'un coteau. Un rocher me cache une « talle de pruches », où se dérobe sans doute la perdrix. Je n'ai pas encore contourné le rocher que... Brouaou... ou... ou. Des feuilles dansent encore sous les pruches, quand j'y arrive...

Je décide de rentrer, les jambes fatiguées de ces deux jours de marche. Mon sac s'appesantit de plus en plus, car j'y entasse de nombreuses pommes et pommettes, qui cuiront demain avec mon unique perdrix.

## TENTATIONS

« Regardez!... Il s'est caché derrière le gros merisier! » A peine avais-je prononcé ces mots que deux autres chevreuils surgissent dans le flanc de la côte et détalent la pente verticale en des sauts zigzagants.

L'un d'eux s'arrête net et, relevant la tête, nous fixe pendant plusieurs secondes, cherchant sans doute à deviner nos intentions.

Bien campé sur ses quatre pattes, son grand corps se détachant sur le gris sombre des gaulis d'érables et de merisiers, il offre une cible parfaite à nos carabines.

— Est-ce un « Buck »? que me souffle mon compagnon Armand Fontaine, les mains crispées sur la crosse de sa 300 Remington.

— Impossible de voir des cornes sur cette tête-là; mais celui qui se cache derrière le merisier est beaucoup plus gros.

— Pourtant, celui-là ne me paraît pas mal bâti.

— Il a la tête trop fine pour un « Buck », glissai-je, comme le chevreuil disparaissait derrière un

fouillis d'arbres tombés, à environ 150 verges plus bas que nous.

— Je vais descendre et essayer de le contourner, ajouta mon copain, qui disparut bientôt au détour d'un sentier.

La tactique ne nous réussit point; car, malgré toutes les précautions prises et un vent de face, les chevreuils s'étaient défilés quand nous nous rejoignîmes en bas.

— N'eût été du « Bucklaw » (loi qui défend de tirer les femelles), ce chevreuil était mort, me dit Armand Fontaine.

— Et l'autre alors? Il aurait certainement eu la peur de sa vie; j'ai été bien tenté de lui tirer dessus avant qu'il ne disparaisse derrière le gros merisier, ajoutai-je un peu dépité.

Ceci se passait, un samedi matin, jour d'ouverture, au Compton County Fish and Game Club. J'y étais l'invité de M. Armand Fontaine, de Sherbrooke. A une heure de l'après-midi, nous étiens de retour au camp, où M.M. Chas. Stenson, Narcisse Amirault et Bill Moore, également de Sherbrooke, étaient venus nous rejoindre.

A deux heures, tous parlaient de retourner au bois; je fus le dernier à partir. Ne voulant pas m'éloigner, je pris un sentier qui grimpait la montagne,

en arrière du camp. J'étais bien décidé à marcher très lentement et même à m'asseoir de temps à autre, pour reposer mes jambes un peu fatiguées par la grande marche du matin.

Je chassais depuis une heure, quand je décidai de revenir au camp en traversant le flanc de la grande côte, pour obliquer ensuite vers le bas. Déjà le sous-bois se faisait plus sombre; sans m'en douter, je hâtai le pas.

Un bruit insolite, à ma gauche, me figea aussitôt sur place. Un chevreuil descendait la côte, en trottinant entre les merisiers et les érables. Il m'avait aperçu cependant et augmenta son allure, en passant à moins de 25 verges de l'endroit où je m'étais arrêté.

Je suivais des yeux sa tête, qui apparaissait, puis disparaissait entre les arbres. Pas de cornes, toujours pas de cornes!... Pourtant, il était beau avec sa robe foncée, grise comme l'écorce des érables, et son derrière blanc qui sautillait.

Voilà qu'il s'arrête. Il a pris soin de choisir une touffe de bouleaux pour se dissimuler tant bien que mal. J'ai beau regarder encore une fois, rien ne m'indique qu'il porte panache.

Quant la bête, m'ayant assez examiné, repart pour continuer sa descente en de petits sauts hésitants, je ne puis tirer sur cette tache sombre qui s'éloigne

en faisant Ptit... Pitat... Ptit... Pitat... sur les feuilles humides.

Elle s'arrête encore. Cette fois-ci, je ne la vois plus; mais, quand je me hasarde à faire un pas, je l'entends qui repart en un galop rapide vers les bois sombres du bas de la côte.

Un instant plus tard, j'entends des pas à ma gauche... Est-ce un autre chevreuil qui s'en vient? Il faudrait bien qu'il ait des cornes, celui-là! Ces chevreuils sans bois, ça va finir par me taper sur les nerfs.

Eh bien! non, ce n'est pas un chevreuil que je vois là-bas; au lieu d'un panache, c'est une casquette rouge. Je reconnais M. Stenson, qui marche en direction du camp. Je lève mon index pour lui dire que j'en ai vu un. Il me répond des doigts qu'il vient d'en lever deux au haut de la côte.

Au camp, tous avaient une histoire à raconter: tous avaient vu « du poil », mais personne n'avait vu de cornes. Aucun coup de feu n'avait été tiré, car tous avaient résisté à la tentation.

## UNE CHASSE QUI N'A DURÉ QUE CINQ MINUTES

« Etre au bon endroit au bon moment », voilà, vous a-t-on dit souvent d'un air entendu, le secret d'une chasse fructueuse. Mais vous avez dû constater, tout comme moi, que c'était extrêmement difficile, surtout quand il s'agit de chasse au chevreuil.

On appelle ça parfois de la chance. Je n'y croyais guère, n'ayant pu tuer un chevreuil depuis que le « Bucklaw » est en vigueur dans les Cantons de l'Est. Ce n'est pas que je n'en aie pas vu, de ces animaux-là; mais il leur manquait le plus souvent cet ornement extrêmement recherché en automne, des cornes; s'ils en avaient, je n'ai jamais pu les découvrir à temps pour permettre à ma carabine de se faire valoir.

Cependant, le vent a tourné. Il est arrivé que je me suis trouvé « at the right place at the right time », avec ce résultat que j'ai aujourd'hui une véridique histoire de chasse à vous raconter.

J'y avais pensé toute la semaine, à cette chasse du samedi. J'avais un pressentiment que « mon jour » était arrivé. Je l'avais manquée par un cheveu cette

chance, le samedi d'avant; ayant blessé un beau « Buck », que des heures et des heures de recherches ne m'ont pas permis de retrouver, malgré les taches de sang qui rougissaient les feuilles et les pierres.

Je m'excuse, auprès de mes amis les chevreuils, de cette cruauté involontaire à l'endroit d'une bête innocente. Si je ne considère pas comme cruel l'acte du chasseur qui abat un animal de façon à lui épargner la souffrance, il m'a été tout particulièrement pénible de savoir ma bête blessée sans que je pusse faire quoi que ce soit pour la soulager.

A mon arrivée au camp, le vendredi soir, mes camarades de chasse, MM. Narcisse Amirault et Armand Fontaine, de Sherbrooke, purent constater que j'étais décidé à faire du samedi une véritable journée de chasse. « Demain, je vais les attendre toute la journée s'il le faut, sans bouger », leur ai-je dit en bourrant mon sac de sandwichs, de barres de chocolat, sans oublier une casserole pour le thé, une boîte de ragoût en conserve et un poêle de poche.

Mes compagnons avaient chassé toute la journée. Leurs commentaires n'étaient pourtant pas encourageants; mais une voix intérieure continuait à me dire qu'il se passerait quelque chose le lendemain.

Une fois couché, je dormis mal. Réveillé à trois heures, j'aurais voulu me voir déjà parti. Sitôt que je fermais les yeux, l'inquiétude me prenait. Contre

mon habitude, j'avais peur de « passer tout droit ». A cinq heures moins le quart, n'y tenant plus, je sautai à bas du lit et commençai à m'habiller selon un plan tracé d'avance. J'avais l'intention de rester bien assis sur une souche, toute la journée, pour y attendre le gibier; il fallait m'habiller chaudement.

Un gros déjeuner devait me fournir des calories pour toute la journée. Je terminais, quand M. Fontaine vint me rejoindre à table. « Je vais prendre mon auto pour monter, me dit-il; de cette façon, je pourrai revenir au camp quand bon me semblera ».

C'est donc seul que je partis, vers six heures, un peu en retard sur mes prévisions; car j'avais compté rejoindre mon poste de guet, de noirceur. A six heures, la clarté me permettait déjà de distinguer la lisière du bois. Quand je pris le chemin qui serpente le long de la rivière du Nord, j'aurais pu facilement repérer un chevreuil à plus de cent verges.

La clarté venait, cependant, très rapidement. Au bout de la route, je n'eus aucune difficulté à reculer mon auto dans l'espace aménagé à dix pas de la rivière. Avant de descendre, je pensai tout-à-coup qu'il serait mieux de ne pas faire claquer les portes de ma voiture. J'ouvris donc avec beaucoup de précautions et me glissai lentement dehors, sans penser à prendre tout de suite ma carabine.

Un bruit insolite, dans la rivière, me fit me retourner vivement. J'avançai de quelques pas et j'a-

perçus de l'autre côté, un grand chevreuil bien campé sur ses quatre pattes, la tête en l'air, qui me regardait, immobile comme une statue. Il avait des cornes!

« Il ne restera certainement pas là », pensai-je, en revenant vers l'auto. Sans faire de bruit, j'attrape ma .303, qui était couchée sur le siège arrière, j'y glisse le « magazine » rempli de cartouches, je pousse le verrou... et je me retourne lentement. Le chevreuil n'est plus là!

J'avance à petits pas en direction de la rivière, à demi-courbé pour ne pas laisser ma casquette rouge dépasser les grandes herbes. Je relève la tête, je regarde partout en face de moi, entre les arbres de l'autre côté et dans la rivière: rien.

Tout à coup, du bruit dans les feuilles, sur l'autre rive! Je distingue une ombre qui descend une butte, puis tourne en s'éloignant de la rivière... une tête, puis une queue blanche qui bat une lente mesure... Je ne tire pas. Le chevreuil fait encore quelques pas en trottinant; puis, croyant sans doute avoir trouvé une cachette d'où il pourra me guetter tout à son aise, il tourne à gauche et s'arrête à environ cent verges de mon poste.

Je lève ma carabine et vise cette grande tache brunâtre, qui se profile dans le sous-bois sombre. Bang!... Rien ne bouge, rien n'a changé, la grande

tache est toujours là! Je me demande un instant si je ne suis pas victime d'une illusion.

J'abaisse mon arme, saisis le verrou et glisse une autre cartouche dans le canon. Je relève ma carabine et vise de nouveau très froidement, un peu plus bas, en arrière de ce qui me semble les épaules. Je ne tremble pas pas en pressant la détente... Bang!... Une grande queue blanche s'est dressée, la tache brune a disparu avec la vitesse de l'éclair. Qu'est-il arrivé au juste?

Je reviens à la voiture prendre mon sac à provisions, je ferme à clef et descends traverser la rivière. J'aperçois bientôt les pistes de mon chevreuil; je les suis jusqu'à l'endroit où il s'est arrêté pour la dernière fois.

Je regarde sur les feuilles, je cherche du sang; il n'y en a pas. Est-ce que je l'aurais manqué ? Mais non! ces touffes de poil tombées par terre; à droite, sur les feuilles, un morceau de chair ensanglantée, de la grosseur d'une noix: je reconnais un fragment de poumon.

Il n'a pu aller bien loin; il est touché fatalement. Un écureuil monte et descend sur le tronc d'un grand merisier, pour finalement atterrir. Le bruit qu'il fait dans les feuilles me fait sursauter à tout instant. Finalement, je redécouvre des traces de sabots qui s'enfoncent profondément dans la terre

brune et molle. Pas une goutte de sang! C'est bizarre. Et pourtant, ce morceau de poumon que la balle a arraché?

Je regarde toujours devant moi dans la direction des pistes. Mes yeux tombent bientôt sur un grand corps de bête, allongé au pied d'un merisier, en travers d'une *trail* (sentier à chevreuil). Je m'approche; rien ne bouge, ni les pattes, ni les flancs, ni la tête avec son panache à six pointes, très symétrique, ses grands yeux doux déjà vitreux, sa petite langue grisâtre d'où s'échappent quelques gouttes de sang.

Je le trouve très beau, ce chevreuil étendu sur les feuilles couleur flocons de maïs. J'éprouve malgré moi un peu de regret: j'ai peine à croire qu'il ne pourra plus courir dans les grands *flats* de la rivière du Nord, suivre les sentiers zigzagants qui grimpent les coteaux ou folâtrer sur les buttes en mâchonnant des bourgeons de merisiers!

J'ai bien envie de crier; mais je ne vois personne à qui annoncer ma belle chasse. Je regarde encore le chevreuil toujours immobile. Déposant ma carabine, je tire mon couteau; mon rôle de chasseur est fini, il me faut maintenant, bon gré mal gré, me faire boucher.

## LE CHEVREUIL QUI NE VOULAIT PAS MOURIR

Souvent, malgré toute leur bonne volonté, les chasseurs ne peuvent abattre leur chevreuil d'une seule balle. Ces superbes bêtes, mortellement blessées, font alors preuve d'une endurance et d'un courage insoupçonnés.

Un chasseur de nos amis nous a justement raconté, l'autre jour, l'histoire d'un de ces patriarches de la forêt, qui ne voulait pas mourir. Nous avons pensé vous faire plaisir, chers disciples de Saint-Hubert, en vous livrant ce drame, qui eut pour théâtre la grande forêt de Stoke.

C'est un Sherbrookois qui raconte:

« Nous étions au dernier jour de chasse de la saison 1947. J'arrive au bois vers sept heures. Six pouces d'une neige fraîchement tombée couvrent le sol. Par chance, cette neige sèche ne s'est pas accrochée aux branches.

Après quelques pas sous les arbres, je découvre les traces de larges sabots. Le chevreuil (et je le suppose très gros) vient de passer. Je m'engage à

sa suite, marchant avec mille précautions. Tiens! il s'est couché sous le sapin, puis s'est relevé, pour se coucher de nouveau un peu plus loin. Il vient de partir d'ici.

Tout à coup, à ma gauche, trois coups de feu successifs me font sursauter. « Ils l'ont flambé », que je me dis. Je quitte la piste pour me diriger vers le chasseur. Une branche craque, une ombre surgit devant moi, à vingt-cinq pieds à peine. C'est un chevreuil qui détale... je tire deux coups sans épauler; impossible de le manquer. La bête disparaît dans une poussière de neige et je me précipite derrière elle.

De grandes taches de sang rougissent chaque côté de la piste ; l'animal saigne abondamment. Je m'arrête, convaincu qu'il ne pourra aller loin; laissé tranquille, il se couchera bientôt pour ne plus se relever.

Au bout d'une heure et demie, je me remets en marche; il y a du sang partout. Le chevreuil a dû se traîner par-dessus cet arbre mort. J'avance lentement, sur la piste qui grimpe la montagne. Les traces m'indiquent que le blessé s'est remis au pas; même qu'il a commencé un caracolage qui me réjouit. Je marche toujours.

Il est onze heures; et je n'ai pas encore rejoint mon chevreuil. De la glace craque avec bruit, j'en-

tends un grand souffle. Je vois la bête qui se faufile dans le sous-bois broussailleux, à cent pas de moi.

C'est un chevreuil magnifique, comme je n'en ai jamais vu encore. Je tire... mais, l'animal ne s'arrête pas et je le perds de vue encore une fois. Je cours maintenant et m'essouffle à grimper cette montagne, à travers un fouillis d'arbres entre lesquels se dressent des groupes de résineux. Je suis toujours sur la piste. Il y a toujours du sang sur la neige, sur des chicots, au bout des branches.

J'arrive à un fourré de sapins où il m'est impossible d'entrer. De grands souffles, mêlés de gargouillements sourds, s'en échappent: mon chevreuil est là, tout près, et je ne puis le voir.

Je contourne le fourré, aucun passage: pourtant, il me faut y pénétrer! Je me traîne sous les branches, qui se cassent en déchirant mes vêtements. J'atteins un petit rocher, couvert de sapins. Un grand bruit me fait tressaillir, et la bête se lève à dix pieds de moi. Je tire...

Une odeur de chair et de fumier me fait mal au cœur. Le chevreuil est sorti du fourré. Je me traîne à sa suite, épuisé, à bout de souffle. Des lambeaux de chair saignante, des bouts de boyaux, du sang dans les branches, et sur la neige... mais pas de chevreuil! La bête est encore plus loin.

Mon estomac me fait mal; je n'ai pas mangé depuis la veille et j'ai oublié mes sandwichs à l'auto... Je me repose quelque peu. Il me faut absolument rejoindre ce chevreuil, qui s'obstine à ne pas mourir!

La neige me fait mal aux yeux, mais je fouille partout autour de moi. Tiens! le voilà mon chevreuil, debout sur une butte, qui me regarde. Ses naseaux fument, il respire difficilement. Des glaçons roses appesantissent ses oreilles qui tombent à demi. Son corps, secoué par de grands spasmes, laisse par endroits dégoutter le sang.

J'épaule et je tire pour le coup de grâce. Ses jambes plient, il va s'écraser! Mais non! Il repart... et redescend la montagne, en éclaboussant la neige. Je le suis péniblement: ma fatigue est extrême.

L'animal s'est arrêté. Il tombe sur son arrière-train et s'écrase. Je fais craquer une branche: son superbe panache se relève, puis s'abaisse un peu... Il se dresse et repart en trébuchant, pour aller s'écraser de nouveau à cinquante pieds plus bas. Bientôt, il se relève encore et descend toujours la montagne.

Je marche lentement et l'aperçois, couché dans une baissière qui me regarde arriver... Je m'arrête à trente pas et, au lieu de tirer, je lui crie de s'en aller.

Il se remet sur ses jambes dans un grand effort et reprend la descente, en titubant comme un homme ivre. Il se frappe aux arbres et glisse finalement de côté, sur la glace d'un ruisseau qu'il défonce. Ses pattes de devant battent cette glace, qui se casse davantage autour de lui. L'eau le recouvre à demi. Il me regarde encore, la tête haute.

J'appuie ma carabine sur la fourche d'un cerisier et vise avec soin. Ma balle l'atteint tout près de l'oreille gauche. Sa tête branle un peu, puis retombe lentement, très lentement, dans le ruisseau où l'eau l'entoure jusqu'à hauteur des yeux . . . »

# HIVER

## LA PAIX EST REVENUE DANS LES BOIS

La chasse est finie. Les bois, qui depuis plus de deux mois avaient frémi au bruit des détonations des armes à feu, sont aujourd'hui silencieux. L'armée des chasseurs, à manteaux carreautés et à casquettes rouges, est rentrée de campagne. Les fusils et les carabines pendent, maintenant, bien nettoyés et bien graissés, dans les placards, au-dessus des bottes de chasse qui se reposent.

Pour une fois, les chevreuils ont pu passer un dimanche tranquille, aller visiter en paix ce coin de rivière, ce coteau où pousse le bois d'orignal aux gros bourgeons bruns et tendres, cette clairière où l'herbe rase verdoie encore sous la neige. Il y avait longtemps que ces gracieux animaux n'avaient goûté à tant de quiétude. Nous en savons qui devaient encore trembler, au bruit de vent soufflant dans les feuilles sèches du hêtre.

Des lecteurs ont envie de vous crier : « Vous êtes bien naïf, monsieur le chroniqueur, si vous pensez que tout s'est passé comme ça. »

Vous avez raison, malheureusement ; nous connaissons comme vous des coins où les chevreuils

se sont fait courir après, un autre dimanche encore. Ce n'est probablement pas le dernier. Il serait vraiment trop beau que le contraire se produisît!

D'un autre côté, il est très dur pour un chasseur, surtout pour ceux qui n'ont pu, malgré la meilleure volonté du monde, abattre leur *buck,* d'abandonner la partie au moment même où les chances semblent être les meilleures. Il est très dur pour un mordu de la chasse de rester à la maison, par un de ces dimanches gris d'automne, quand tout près résonne encore l'appel séculaire de la forêt.

Il faut bien se faire une raison! Pas une semaine ne s'est passée sans que vous chaussiez les bottes souples et chaudes, sans que vous endossiez la blouse de chasse, pour aller respirer l'odeur âcre des feuilles mortes, à la lisière des savanes ou dans les grandes coulées aux abords couverts de sapins.

Si votre corps s'est vivifié au contact de la pleine nature, si votre corps est revenu reposé de ces randonnées, vous n'avez pas chassé en vain, même si le gibier s'est parfois échappé.

Pensez que l'an prochain vous aimerez repasser par les mêmes sentiers, grimper les mêmes collines, admirer les mêmes couchers de soleil à travers les grandes pruches, quand vous reveniez las, comme un peu gris d'avoir tant regardé le fouillis du sous-

bois, mais content quand même, vers l'auto que vous distinguez à peine au bord de la route.

Vous voudrez revoir les foulures (pistes), plus nombreuses que jamais dans la mousse des futaies d'épinettes, dans la vase des marécages ou sur les lits de feuilles qui garnissent les coteaux. Alors, chers amis, pour que, l'an prochain, les bois soient plus attrayants encore et la chasse plus fructueuse, n'allez pas troubler la paix des chevreuils, que vous aimez! Vos excursions clandestines ne pourront qu'apporter inquiétude et remords à vos consciences de sportsmen.

## LA PÊCHE AUX « CANADIENNES »

Un écrivain français, grand pêcheur devant saint Pierre, racontait, à son retour d'Amérique, que nulle part il n'avait vu défiler de femmes aussi élégantes et aussi fraîches que dans les villes de Québec, Montréal et Sherbrooke, à l'heure de la fermeture des bureaux et des magasins.

Comme je suis, sur ce point, parfaitement d'accord avec le confrère, jugez de ma surprise quand je lus, dans la même revue de pêche, cette courte phrase: « Même si elle fait la joie de nos enfants, la Canadienne est une indésirable, bien sûr; mais elle est là, bien installée, et nous n'y pouvons rien. Au lieu de la maudire, ne peut-on pas composer avec elle, puisque sa fidélité désolante est une garantie de bonne volonté. »

Ma foi, j'y perdais le peu de latin qui m'est resté! Voilà que, sous le coup de l'étonnement devant un tel « virement de capot », je lus encore un peu plus loin: « Ne pensez-vous pas que les vibrations entretenues par une escouade de Canadiennes, dansant autour d'un ver, peuvent remplacer avantageuse-

ment nos tentatives d'attraction et la plupart des amorces ? »

De plus en plus intrigué, je décidai de recommencer la lecture de l'article, qui s'intitulait « Ver et Ver manœuvré ». Voici ce que j'ai découvert.

Consolez-vous, chères consœurs! Ce n'est pas à vous que l'on veut faire danser la gigue autour d'un ver; ce n'est pas vous non plus que l'on qualifie d'indésirables (je le savais bien d'ailleurs). C'est un poisson canadien qu'on a transplanté en France et qui pour cela, contrairement à ce qui se voit souvent, n'a rien changé à ses habitudes. On le qualifie, là-bas, d'indésirable, de mangeur de vers, de destructeur, de prolétaire envahisseur et sans scrupule.

Comme dans la province de Québec, il a bien fallu que les pêcheurs français l'acceptent, même s'il pique les doigts et chasse les truites. Vous l'avez deviné, c'est de la perchaude qu'il s'agit. On l'a baptisée là-bas du nom de « Canadienne », probablement pour ne pas la confondre avec la perche française, qui semble avoir meilleure réputation auprès des chevaliers de la canne.

Puisque nos confrères français sont forcés, bien malgré eux et tout comme nous, de pêcher la perchaude et d'en parler dans de longs articles, faisons comme eux. Acceptons la « Canadienne », ou mieux,

allons la pêcher cet hiver à travers la glace. Nous soulagerons d'autant nos lacs et laisserons plus d'espace vital aux espèces que nous lui préférons, la truite, le saumon, l'achigan, le doré et le brochet.

Je ne sais si, en France, la perchaude a conservé cette saveur délicate qui en fait un mets de choix pour nos palais en carême; mais je l'espère de tout mon cœur pour la bonne renommée de la province de Québec et pour le maintien de relations amicales entre nos deux pays.

Allons-y pour la pêche de la Canadienne, (pardon) à la perchaude à travers la glace, telle qu'elle se pratique dans la région.

*La pêche à la perchaude*

Pour la pêcher, point n'est besoin de cannes en bambou refendu ou en fibre de verre, ni moulinets automatiques, ni soies en fuseau, ni mouches multicolores; la perchaude n'a que faire de ces artifices. Elle n'a qu'un souci en tête: manger. Mettez quelque chose à sa portée et elle mordra.

L'équipement comprend d'abord une solide barre de fer d'environ sept pieds de longueur, aplatie à l'une de ses extrémités en forme de cuiller avec rebords aiguisés; cet instrument coupe ou gruge la glace et assure un nettoyage rapide du trou. Il est cent fois supérieur à une hache, la glace me-

surant plus de 20 pouces d'épaisseur. Puis, il faut souvent creuser plusieurs trous, afin de suivre la perchaude dans ses déplacements.

On remplace ici la canne par une sorte de fusil de bois mesurant 24 pouces en moyenne; le canon est surmonté d'un dévidoir à branches et terminé par un guide ou œillet par où glissera le fil.

Ce fusil permet un ferrage instantané, dès qu'on sent une touche. On se sert uniquement, pour cette pêche, de fil de nylon, monofilament; c'est le seul fil sur lequel le gel n'a pas de prise, les gouttelettes d'eau n'y adhérant pas.

Un plomb d'une once et plus permet à l'appât d'atteindre rapidement le fond, à la ligne de garder la verticale malgré le courant. Les hameçons sont toujours petits, la perchaude ayant la bouche assez délicate. L'appât le plus populaire, et le seul véritablement supérieur, est l'œil même de la perchaude. Les habitués vous font sauter cet œil en un tour de pouce, sans le crever, ce qui lui enlèverait tout son attrait. Le poisson se prend donc à ses propres yeux.

Un pêcheur moyen peut prendre aisément de trois à quatre douzaines de perchaudes à l'heure. En janvier, elle se tient en profondeur, soit dans vingt à quarante pieds d'eau, ce qui ne l'empêche pas d'être grassouillette et délicieuse à souhait.

Pêcheurs, qui soupirez après le printemps, son soleil, l'onde cristalline des ruisseaux et des rivières à truite, vous avez, à quelques pas de chez vous, un excellent moyen de tromper l'attente avant l'ouverture de la saison. La perchaude, sous la glace des lacs, vous procurera un agréable passe-temps et de pleines poêlées de poissons dorés et croustillants. C'est là dans la poêle à frire que la perchaude exerce sa vengeance, en se laissant avaler gloutonnement par ses détracteurs!

## POUR PRENDRE DES LIÈVRES AU « COLLET »

Un futur grand chasseur nous avait écrit: « Moi, monsieur le chroniqueur, je suis encore trop petit pour courir après les chevreuils. Mais je voudrais bien « poigner » des lièvres durant les vacances de Noël. Il y a un petit bois, pas loin d'ici, avec des lièvres dedans; c'est mon oncle qui me l'a dit. Dites-moi comment on étend ça, des collets à lièvres. »

Nous avons répondu:

— Tu es sur le bon chemin pour devenir un grand chasseur; ils ont presque tous commencé par les lièvres ou les écureuils. S'ils sont montés jusqu'aux chevreuils, aux ours et même aux gigantesques orignaux, ils ne conservent pas moins un souvenir ému du premier gibier qui tomba victime de leurs pièges d'enfants.

Des lièvres, tu vas en attraper « en criant lapin », si tu suis bien mes instructions. C'est à condition, bien entendu, que ton oncle ne se soit pas trompé et qu'il y ait bien de ces petites bêtes dans le bois dont tu me parles.

Il te faut: deux ou trois rouleaux de fil de laiton pour faire tes collets, un bon couteau ou encore mieux une hachette et des pinces coupantes. Mets tout ce matériel dans un vieux sac de toile, chausse tes skis ou tes raquettes, et en route pour le bois!

Là, prends le premier sentier ou chemin qui te semble déblayé et marche jusqu'à ce que tu aperçoives des « chemins de lièvre. » A défaut de sentier ou de chemin, marque, sur ton passage, les arbres ici et là à l'aide de ton couteau ou de ta hache. Choisis une belle journée claire pour ton excursion; inutile de l'entreprendre s'il neige à plein ciel ou s'il en est tombé une bonne couche tard le matin. Les lièvres sortent rarement durant le jour ou dans les tempêtes. A part ça, les collets seraient vite « enterrés » et les lièvres ne pourraient manquer de passer par-dessus.

La journée est belle, la nuit a été froide, les lièvres ont dû courir pour se réchauffer les griffes. Tu aperçois bientôt des traces dans la neige. Ce peut être un renard, un écureuil, une belette, un chien ou... un lièvre. Tu reconnaîtras ce dernier quand tu verras deux pistes oblongues, posées l'une à côté de l'autre et bien vis-à-vis, avec, en arrière une ou deux taches grandes à peine comme un vingt-cinq sous. Le lièvre est bâti un peu comme le kangourou; ses pattes arrière sont très longues. En pleine course, celles de devant, qu'il tient presque toujours croisées l'une sur

l'autre, passent entre les premières. De sorte que sur la neige, les pattes arrière précèdent toujours celles de devant.

Voilà justement des traces qui traversent ton sentier, elles s'en vont en zigzaguant par dessous les sapins et à travers les aulnes et les bouleaux nains. Vas-tu y mettre un collet? Non; attends encore un peu, et marche encore. Tiens, ici, ça vaut la peine qu'on s'y arrête; les lièvres ont passé si souvent qu'ils ont creusé une tranchée dans le neige. C'est sûrement un bon endroit pour un collet.

A l'ouvrage donc! Ote tes mitaines, sors-moi ce rouleau de fil de laiton, que tu vas couper à vingt pouces environ. Tu vas en tortiller le bout pour former un œillet. Afin de donner une belle rondeur à ton collet, presse le fil trois ou quatre fois sur ton genou, en le tenant par les deux extrémités, pour lui imprimer un mouvement de va et vient. Glisse maintenant le fil dans l'œillet et referme le collet. Il devra être assez grand pour laisser passer ton poing sans qu'il touche; donc d'un diamètre d'environ 4 pouces et demi.

Où et comment les fixer maintenant, pour avoir le maximum de chances d'attraper le premier lièvre qui viendra trottiner dans ce sentier?

Tu peux couper une gaule de quatre à cinq pieds de longueur et la placer en travers du chemin à

lièvre, tout en faisant bien attention de ne rien déranger dans ce dernier, pour qu'elle repose à huit pouces de terre.

Fixe le collet à la gaule, en plein sur le sentier et à trois doigts de terre. Tu peux encore l'attacher à un arbuste ou à une branche forte et flexible, s'il s'en trouve une bien placée. Cette flexibilité aide beaucoup dans certains cas; elle prévient la casse du fil de laiton en facilitant la résorption des contre-coups.

Reste la brimballe ou « la ripousse ». Plie en arc une grande gaule d'érable, de bouleau ou de hêtre. Fixes-en l'extrémité dans une encoche, taillée à même un arbuste placé tout près du sentier à lièvre. Le bout de la gaule sera ainsi retenu à la hauteur voulue pour y attacher un collet. Si un animal s'y prend, il fera sortir la gaule de son encoche; en se détendant, la gaule projettera la bête dans l'air et la gardera ainsi pendue jusqu'à ce que tu viennes l'en décrocher.

C'est une excellente façon de tendre un collet à lièvre, surtout en hiver. Elle permet de retrouver le gibier, malgré la bordée de neige, et empêche les belettes ou autres carnassiers de le dévorer avant ton arrivée.

Ton collet solidement installé, il te reste à faire une haie de chaque côté; elle empêchera le lièvre de

passer ailleurs que dans le piège que tu lui as tendu. Des branches de sapins plantées dans la neige feront très bien l'affaire.

Avant de quitter, tu marqueras bien l'endroit de ton collet, puis tu repartiras à la recherche d'un autre sentier à lièvre où tu tendras un autre piège. Rien ne te défend, cependant, de tendre plus d'un collet dans le même chemin, si ce dernier te paraît très fréquenté. Tu pourras en disposer à tous les trente pieds environ.

Maintenant, tu as déniché tous les bons endroits. Il ne te reste plus qu'à t'en retourner, avec l'espoir que les lièvres fêteront la nuit prochaine en galopant dans leurs sentiers.

Dès le lendemain matin, tu retourneras au bois. Le cœur battant, tu approcheras le premier collet. Tu auras beau regarder, tu ne verras rien d'anormal au premier abord; mais bientôt, tu remarqueras que la haie a été brisée, la neige battue, la gaule dérangée. Le collet a disparu. Tu avanceras lentement et tu apercevras peut-être un lièvre tout blanc, recroquevillé sur lui-même, tout raide et blotti dans un trou que la chaleur de son corps a creusé dans la neige. Tu auras envie de crier ta joie, même si tu es seul.

Tu auras peine à retrouver le fil de laiton dans le poil soyeux de la bête. Tu la regarderas longtemps

avant de la mettre dans ton sac, ou de la suspendre par les pattes au bout de ton bras.

Tu iras au deuxième et au troisième collet. Peut-être des écureuils les ont-ils refermés en s'en échappant. Mais quel plaisir tu éprouveras en apercevant, au quatrième, un lièvre pendu à plusieurs pieds de terre pour avoir décroché la gaule de ta « brimballe » !

Tu continueras ta tournée, sans oublier de remettre les collets bien en place et de remplacer ceux qui auront été cassés; car, tu sais, il en est parmi les lièvres qui, une fois pris, s'agitent et tiraillent en tout sens. Se voyant perdus, ils pleurent doucement jusqu'à ce que le froid les engourdisse et les tue. D'autres, plus forts et plus courageux, luttent sans relâche, rougissant la neige, ici et là autour du piège, laissant aux branches des touffes de poils grisâtres. Tirant toujours, malgré la peur qui les envahit, ils réussissent parfois à rompre le fil et à regagner la liberté.

Ce courage des petites bêtes forcera souvent ton respect et ton admiration. Il t'empêchera, je l'espère, de les détruire ou de les massacrer inutilement, comme le font tant de grands chasseurs qui n'ont pas encore compris la noblesse du sport de la chasse.

## RÊVERIE D'UN CHASSEUR

De vieilles légendes nous racontent que les habitants des étables s'agenouillent dans la paille, à minuit, la nuit de Noël, pour adorer l'Enfant qui vient au monde. Elles nous disent encore que des incrédules ont été punis de façon terrible pour avoir essayé de percer le mystère de ce geste étrange. Aucune, cependant, ne parle de ce que font les bêtes de la forêt en cette nuit mémorable. Pourtant, ne sont-elles pas plus près de leur Créateur que ces animaux stupides et soumis, que ces esclaves qui ont échangé leur liberté contre le joug et le collier, pour jouir de la chaleur et de la quiétude des étables?

C'est pourquoi, la nuit de Noël, j'aime à m'imaginer les chevreuils frileux, aux naseaux fumants, aux poils frimassés, couchés les uns contre les autres sous les cèdres et les sapins chargés de neige, se levant brusquement, au coup de minuit, pour diriger vers le ciel leurs grands yeux doux, à la recherche de l'Etoile; et l'ayant découverte, enfonçant leurs têtes gracieuses, dans la grande noirceur des sous-bois, pour déboucher, au petit matin, dans les clairières et rôder jusqu'au réveil des hommes, à la recherche des crèches.

J'aime encore à penser aux loups, ces amants fidèles jusqu'à la mort, ces parents dont la sollicitude pour leurs petits a quelque chose d'humain; aux loups et à leurs hurlements d'amour, à la fois si lugubres et si mystérieux, prenant en cette nuit, une douceur pénétrante, étrange, à rendre fou le voyageur perdu dans les solitudes glacées des forêts du Nord.

J'aime à penser aux perdrix enfouies dans la neige ou cachées dans l'obscurité des sapins; aux renards, qui s'arrêtent dans leurs courses nocturnes, surpris par l'animation qui règne dans les fermes, où l'on se prépare pour la messe de minuit.

J'aime à penser à ces trembleurs éternels que sont les lièvres de nos bois. Que font-ils durant la nuit de Noël? Ils dansent... Vous ne me croyez pas? Allez dans la forêt, le jour de Noël au matin; vous verrez que les lièvres ont dansé toute la nuit des rondes qui ont « tapé » la neige autour des aulnes, sous les épinettes et les sapins! Fous de joie sans doute et ne suivant plus leurs chemins depuis que les Avents sont arrivés, ils se sont même aventurés à traverser les clairières, en de grands sauts qui les enivraient de plaisir. C'est qu'en cette nuit les frissons de la peur font place à la joie; et quand on est joyeux, et qu'on a les pattes longues et souples, on danse à la lisière des bois de cèdres, malgré les arbres qui craquent et se lamentent sous les morsures du froid.

Ces rêveries m'amènent à souhaiter « Joyeux Noël » à mes amis de la forêt: « Joyeux Noël » aux lièvres peureux, à la perdrix dormant dans son nid de neige; « Joyeux Noël » au renard vagabond qui réveillonne de mulots, au loup hurlant son chant nostalgique à la clarté des lunes froides; « Joyeux Noël » aux ours endormis, rêvant de savanes grises de bourdaine et de bleuets; « Joyeux Noël » aux chevreuils cachés dans l'épaisseur des fourrés de cèdres ou d'épinettes, où le vent ne pénètre pas, mais se contente de siffler dans les hautes branches toutes raides de froid.

« Joyeux Noël » aux truites engourdies, dormant au fond des ruisseaux glacés; aux achigans, aux brochets, dont les nageoires frottent lentement la vase des lacs et des étangs; aux dorés cachés au pied des rapides; aux saumons qui se reposent dans l'obscurité de grottes marines.

« Joyeux Noël » aux chasseurs de mon pays, qui rêvez sans doute souvent aux forêts giboyeuses, promises par le bon Manitou aux Indiens habiles, braves et forts.

« Joyeux Noël » aux pacifiques pêcheurs: Puissent-ils trouver, parmi tous leurs cadeaux, ce leurre mystérieux qui bannira pour jamais les bredouilles décevantes.

« Joyeux Noël » à tous les petits enfants qui aiment les oiseaux, les écureuils, les arbres et les

fleurs. « Joyeux Noël » aux écoliers qui ont hâte de flâner, l'été prochain, le long des ruisseaux; à ceux qui pêcheront des perchaudes, des barbottes, des poissons blancs et des crapets, en rêvant aux truites, aux achigans et aux gros brochets!

« Joyeux Noël » à tous les petits gars qui attrapent des lièvres, à la brimballe ou à la « ripousse ». Que le bon Dieu leur accorde des parents et de grands amis qui sauront garder et conserver pour eux ces beautés sans égales, ces richesses de la nature, ces animaux et ces poissons de leur pays, afin qu'ils puissent en jouir demain encore comme leurs aînés en jouissent eux-mêmes aujourd'hui!

## MON PREMIER LIÈVRE
### (Conte de Noël)

« Défendre aux petits gars de prendre des lièvres au collet, voilà qui serait cruel et inhumain », déclarait M. L. A. Richard, sous-ministre de la Chasse et des Pêcheries, lors d'un récent débat sur la protection du lièvre.

Un peu pour appuyer cette déclaration, je vous livre aujourd'hui ce conte de Noël authentique. Je le dédie à tous les chasseurs, jeunes et vieux, qui ont goûté à la joie de prendre des lièvres au collet.

C'était la veille de Noël, j'avais neuf ans. Au dîner, mon oncle Armand, qui tous les ans partait de Bonaventure, où il était inspecteur d'école, pour venir passer les fêtes à Lyster, m'avait dit: « Si tu veux, nous irons tendre des collets, cet après-midi, dans le petit bois, de l'autre côté de la rivière ».

Si je voulais!... J'étais si content de cette offre que je faillis m'étouffer, tant je me mis à prendre les bouchées grosses. Je terminai avant tous les autres et courus, à ma chambre, m'habiller en « chasseur ». Mon oncle n'avait pas fini de manger que j'était déjà à côté de lui, chaussé des bottes de mon

grand frère que je remplissais mal, malgré les deux paires de bas de laine que j'avais ajoutées aux miens et vêtu de mon *machinaw* sous lequel j'avais passé une couple de chandails.

Mon oncle, n'avait pas l'air pressé de partir, engagé qu'il était à raconter à mon père les exploits de son cheval Ti-coq, dans les chemins enneigés de la Gaspésie. Mon père, lui, ne voulant pas laisser croire qu'il était « mal gréé de chevaux », vantait sa « Nellie » qui, selon lui, n'était « pas battable » comme jument de route.

Le dîner était bel et bien terminé depuis une demi-heure, quand mon oncle s'aperçut de ma présence « A cré yé! s'écria-t-il, » ça m'a l'air que t'es pressé d'aller aux lièvres! As-tu du fil de laiton, un couteau et une hache?

— Non, que je lui dis subitement. J'eus presque le cœur à l'envers à la pensée que l'excursion serait remise, faute de ces munitions indispensables.

Mon père vint à mon secours en disant: « Des haches, il y en a trois dans le hangar. Pour le fil de laiton, va au magasin général... ». Il me passa deux dix cents, que je glissai tout de suite dans le fond de mes mitaines.

« Il nous faudrait bien un solide canif », de conlavait la vaisselle, à qui j'avais tant de fois demandé tinuer mon oncle. Je regardai alors ma mère, qui

cet instrument nécessaire à tout « homme des bois » et qui, par prudence, me l'avait toujours refusé.

— Tu es encore trop petit pour avoir un canif... En attendant, je vais passer un bon couteau à ton oncle...

Ma mère avait bien raison de se méfier des canifs. Un compagnon m'en ayant passé un, un mois auparavant, je m'étais fait une si profonde entaille à l'index gauche que j'en suis encore marqué. Comme j'aurais été fier pourtant de dire à mon oncle: « Un canif, j'en ai un » !

Les choses s'arrangeaient; mon oncle eut l'air d'accepter la hache du hangar et le couteau de cuisine. Je courus au magasin demander « pour vingt cents » de fil de laiton. On me remit deux petits rouleaux de fil métallique jaune et je revins tout essouflé les remettre à mon oncle, qui cette fois était prêt à partir.

Nous partîmes en effet, mais pas avant que ma mère eût vérifié mon accoutrement, même, elle m'enroula un « nuage » autour du cou, ce que je n'appréciais par beaucoup; je croyais réellement cet accessoire indigne d'un vrai chasseur, brave et intrépide, comme les coureurs de bois de mon histoire du Canada.

Pour arriver au bois, il nous fallait traverser la rivière et deux grands champs qui dormaient sous

un pied de neige. Au départ, je marchai à côté de mon oncle, lui posant des tas de questions sur la chasse au lièvre.

Ce qu'il en savait, des choses! Il m'apprit entre autres qu'avant de mourir, les lièvres pleurent comme de petits enfants. Je me rappelai les appels doux et plaintifs, venant du petit bois, entendus certains soirs d'automne, quand, après l'école, je venais au bord de la rivière voir patiner les « Grands ».

Que les lièvres pleurent, c'était pour moi chose bien naturelle; j'avais des petits frères et des petites sœurs qui en faisaient autant à la maison et qui ne s'en portaient pas plus mal! Il ne me venait pas à l'idée que l'agonie des lièvres pût être infiniment triste et cruelle, quand ces petites bêtes peureuses meurent étouffées dans un collet.

Au bois, mon oncle, qui battait maintenant la marche, n'y entra pas tout de suite; il suivit plutôt la clôture sur cinq ou six arpents. Ce n'est qu'arrivé à un coteau qu'il l'enjamba. Des trembles nains poussaient en quantité, sur ce coteau qui bordait une « cèdrière ».

« Il nous faut maintenant trouver des chemins de lièvres », me dit mon oncle. Nous nous mîmes à marcher lentement, en examinant la neige blanche. « Tiens! voilà des traces fraîches. » Il me montra deux pistes de forme ovale, de quatre pouces de

longueur environ, puis en arrière deux autres beaucoup plus courtes. Il m'expliqua que les grandes pistes étaient tracées par les pattes arrière, les petites par celles de devant, le lièvre se croisant les pattes en courant.

« Le premier collet, c'est toi qui vas le tendre », continua-t-il, en coupant une grande gaule. Il y fixa un collet et je la plaçai en travers du sentier, à un pied de terre environ.

Je n'avais guère confiance dans cet endroit. On m'avait parlé de chemins « bien tapés » ; ici, il n'y avait qu'une piste solitaire. Je me gardai bien d'en parler et me mis à la besogne pour dresser une petite haie de chaque côté du collet, au cas ou le lièvre s'aviserait de quitter le sentier au mauvais moment.

Pendant ce temps, mon oncle trouvait d'autres petits chemins, bien battus ceux-là, et y installait une demi-douzaine de collets. Quand il revint, il parut satisfait de ma haie et me dit: « Ça ne me surprendrait pas si tu avais un lièvre demain ». Ce fut assez pour me faire oublier qu'il n'y avait qu'une piste dans mon sentier.

Nous revînmes à la maison, non sans avoir bien marqué notre route sur les arbres, à l'aide de la hache et du couteau, celui-ci vous pouvez bien le penser, remplaçant mal le canif. Il faisait froid et

sec, le vent était tombé et, en traversant la rivière on entendait des craquements sourds.

« Les lièvres vont sûrement marcher cette nuit pour se réchauffer, de dire mon oncle. Nous reviendrons demain après-midi. »

Comme j'avais hâte au lendemain! J'en oubliais les cadeaux que j'avais tant désirés; ils devaient sûrement se trouver quelque part dans le grand salon, que maman avait fermé à clef hier soir.

Puis, ce fut la messe de minuit, le réveillon, et, le lendemain, l'arrivée du Père Noël qui venait tous les ans chez nous, après la grand-messe, distribuer les cadeaux pendus à l'arbre. Il s'annonçait en imitant le tonnerre sur les notes basses du piano; c'était pour maman le signal qu'elle devait ouvrir la porte du salon.

L'arbre, les cadeaux, le Père Noël avec sa grande barbe, c'était bien beau; mais ça ne pouvait me faire oublier les collets à lièvres. Si j'avais été moins gêné, j'aurais bien demandé au Père Noël s'il avait vu ou entendu quelque chose en passant près du petit bois, car c'était de ce côté qu'il arrivait chaque année, au dire de mon grand frère.

Il partit sans me parler des lièvres et des collets. J'allai trouver mon oncle, pour lui demander à quelle heure on irait au bois.

« Il va bien falloir attendre à demain matin, me dit-il. Il y a de la visite qui arrive à midi; d'ailleurs, les lièvres se conserveront bien jusqu'à demain ».

Attendre à demain, voilà qui ne faisait pas mon affaire du tout! Après le dîner, j'essayai de convaincre mon grand frère et mon petit cousin de m'accompagner. Personne ne voulait venir, tout occupé qu'on était à manger des bonbons et à essayer ses jouets. Les lièvres n'intéressaient pas.

Vers deux heures et demie, après l'arrivée de la visite, n'en pouvant plus, je partis seul, dans mes habits du dimanche, sans en parler à papa, au cas où il aurait eu des objections. Aussitôt dehors, je me mis à courir en direction du bois.

Il faisait froid, mais je voyais très bien nos traces de la veille dans la neige; cela m'encourageait. Je n'avais jamais été seul au petit bois, mais j'étais trop préoccupé pour avoir peur.

J'arrivai bientôt au coteau de trembles. Le bruit que fit une perdrix, en s'envolant, me cloua sur place. Je pensais aux histoires d'ours et j'hésitai un instant, avant de m'aventurer plus loin. Cependant, le désir de voir au moins « mon collet » fut plus fort que tout. J'avançai dans le bois, en guettant de tous côtés, et découvris la « plaque » indiquant le premier collet.

Je ne vis rien tout d'abord et pensai m'être trompé. En examinant de plus près encore, je reconnus la petite haie en branches de sapin et j'eus l'impression que mon cœur allait cesser de battre. Je regardai encore! ... Mais où était mon collet? J'avançai prudemment; car on ne sait jamais ce qu'une bête sauvage peut faire... Je vis quelque chose de blanc, qui n'était pas de la neige.

Je n'osai tout d'abord y toucher; puis m'enhardissant, je saisis la gaule et la soulevai de terre. Un lièvre y était pris, qui pendait par le fil de laiton.

Fou de joie et oubliant tout, je me mis à courir en traînant la gaule et le lièvre derrière moi. Je dus m'arrêter plusieurs fois, pour reprendre mon souffle. J'étais encore loin de la maison quand je commençai à crier de toutes mes forces. Un petit voisin parut sur la côte, derrière chez nous. Je brandis la gaule et le lièvre en l'air, sans cesser de crier.

Quand j'arrivai enfin à la maison, tout excité, tous avaient été alertés. Je fis une entrée triomphale dans la cuisine pleine de monde. Je ne savais pas encore comment mon père allait prendre mon escapade. Quand il me dit: « Dis-moi pas que tu as été chercher ça tout seul! » Je sentis tant de fierté dans sa voix que je compris que tout danger de réprimande était écarté.

Il prit le lièvre, le débarrassa du collet et, tout en l'examinant, déclara à la visite: « En voilà un

qui va tenir des Laliberté » (nom de famille de ma mère, tous passionnés de chasse et de pêche). Mon oncle Armand riait. Il allait bientôt, dans les années qui ont suivi, m'initier à bien d'autres secrets éminemment utiles à un apprenti chasseur.

## HISTOIRE DU « GRAND SIFFLEUX »

Nous avions baptisé ainsi un grand chevreuil, fort, rusé, à cause des sifflements stridents qu'il faisait entendre, chaque fois que nous le relancions, dans les taillis de sapins et de cèdres où il se réfugiait toujours en compagnie de biches de son choix, après avoir vagabondé toute la nuit dans les déserts et les pâturages.

Une fois seulement, l'un de nous avait pu l'apercevoir, énorme et gris, qui fuyait en de grands sauts vers une savane quasi impénétrable. De là cette autre appellation de « Grand Gris », que nous avions ajoutée à la première, la couleur particulière de son pelage témoignant de ses longues années d'expérience dans les forêts du Canton de Marston.

Si je vous en parle aujourd'hui, c'est que j'y pense souvent depuis que la saison de chasse est terminée. Je me demande parfois ce que devient, cet hiver, ce patriarche qui fit battre nos cœurs de chasseurs plus d'une fois, mais dont l'instinct sûr, joint à une mystérieuse finesse, déjouait tous nos plans!

Mais, j'y pense: Ce n'est pas tout à fait vrai, ce que je viens de vous dire. J'ai tenu le « Grand Sif-

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

fleux » au bout de ma carabine, dans l'après-midi de la Toussaint, l'automne dernier. C'est justement cette belle journée de chasse que je veux vous raconter, dans l'espoir de revivre avec vous les émotions de la dernière saison.

Mon compagnon, André Vallée, et moi-même étions arrivés au bois vers sept heures et demie, ce matin-là. Il faisait froid et humide. Le vent, qui nous arrivait du sud-ouest, sentait la neige à plein nez; les feuilles craquaient sous nos bottes. Tout semblait indiquer que la journée serait tout à fait mauvaise.

Nous nous séparâmes, après nous être donné rendez-vous « à la grosse bûche », de l'autre côté du ruisseau, le long d'un chemin de chantier, où le « Grand Siffleux » passait souvent, quand, menacé d'encerclement, il lui fallait, coûte que coûte, changer de pays.

Rien ne se produisit, ce matin-là; Quand j'arrivai « à la grosse bûche », mon compagnon, qui attendait depuis une heure, n'avait pu déceler le moindre signe du passage d'une bête dans les alentours. Selon toute apparence, le grand chevreuil avait changé de domicile. Un rapide examen du sol aux environs me révéla bientôt qu'il était bien passé « à la bûche » mais de bonne heure le matin. Il en était sorti par un grand « désert » où ses traces se per-

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

daient dans l'herbe dure et sèche d'un pâturage parsemé de petits sapins.

« Si tu veux t'installer ici pour guetter », dis-je à André, je suis prêt à fouiller ce bois de sapins tout en haut de la côte pour essayer d'y lever quelque gibier. Si le « Grand Siffleux » s'y cache, tu vas avoir une chance de le tirer, quand il repassera ici pour regagner le grand bois ».

« Je n'ai pas grande confiance dans ton plan, me dit-il et puis, je suis gelé jusqu'aux os. Ce n'est vraiment pas une journée pour rester immobile à guetter, avec ce vent qui nous transperce. Je vais plutôt marcher de l'autre côté, pour me réchauffer. Si on ne se revoit pas, je t'attendrai à l'auto ce soir ».

« Comme tu voudras »... Je descendis, vers un petit ruisseau m'installer sous de grands cèdres, bien à l'abri, pour déjeuner. La neige, qui s'était mise à tomber fine et drue, sur les feuilles gelées, faisait un bruit doux comme une pluie tranquille d'été. Il était dix heures.

Les sandwichs, grillés sur place et arrosés de bon thé chaud, furent vite avalés. Au bout de vingt minutes, j'étais « paré », comme disent nos habitants, pour marcher toute la journée, dans cette neige nouvelle qui me rendait heureux comme un écolier! La terre en était déjà couverte; dans une heure, les pistes de chevreuils apparaîtraient, même dans les

fourrés les plus épais. Je n'avais qu'à lever une bête, pour la suivre sans peine partout où elle essaierait de se réfugier.

J'escaladai rapidement la rive gauche du ruisseau. Je me trouvai dans un bois d'érables et de merisiers, qui touchait à ces taillis de sapins où je comptais trouver le « Grand Siffleux ». Je fis un demi-cercle, pour arriver par derrière et pousser le gibier vers le désert. Je savais fort bien, qu'à moins d'une veine extraordinaire, je ne pourrais rien tirer en marchant dans ces sapinages.

Je m'engageai bravement dans le fouillis de branches. J'avançais très lentement, malgré mes efforts. Je devais souvent me traîner, pour pouvoir passer aux endroits difficiles, et recevais sur la nuque des paquets de neige glacée, qui, pourtant, ne refroidissaient en rien mon enthousiasme.

Puis, tout à coup... un sifflement, que je connaissais bien, se fit entendre... puis un autre plus éloigné! je venais de lever le « Grand Siffleux »! Il me fallait à tout prix maintenant croiser sa piste. Poussant plus avant dans les fourrés de sapins, je débouchai bientôt dans une mince éclaircie. J'aperçus, sur la neige, des traces de sabots. Une bête était passée ici, au grand galop, mais ce n'était pas celle que je cherchais. Je suivis quand même les pistes fraîches; elles me menèrent droit au désert où elles en rejoignaient d'autres, parmi lesquelles je reconnus celles

d'un très gros chevreuil, qui ne pouvait être autre que le « Grand Gris ».

Il était accompagné d'une biche de forte taille et de son petit. Les trois chevreuils avaient traversé le vieux pâturage, où j'avais voulu poster mon compagnon. Ils avaient maintenant pris le grand bois, qui s'étend sur une distance de plus de vingt milles à cet endroit, croyant ainsi échapper à leur poursuivant. Ils avaient compté sans la neige où se marquaient leurs pas pressés! Je n'avais qu'à les suivre, si je voulais rejoindre les trois bêtes. A ce moment-là, j'aurais donné beaucoup pour revoir mon compagnon; il aurait pu aller se poster bien en avant, tandis que je poursuivrais les bêtes. Afin d'éviter tout bruit, je dus m'abstenir d'appeler et partis tout seul sur la piste chaude.

Les chevreuils, maintenant au pas, filaient droit devant eux vent arrière... j'eus bien l'idée de délaisser la piste pour tenter de les contourner; mais je n'étais pas tout à fait sûr de leurs intentions et ne voulais pas les perdre. D'ailleurs, avec un peu de temps, je les rejoindrais vite. Il neigeait toujours; les chevreuils ne vont jamais loin par mauvais temps.

Cependant, ils tardaient à obliquer vers la gauche, où je savais le bois beaucoup plus épais. S'ils tournaient dans cette direction, le vent ne pouvait plus leur apporter les senteurs qui émanaient de ma personne, mes chances de les approcher, sans donner

l'éveil, seraient meilleures; d'autant plus que le tapis de neige allait toujours s'épaississant et que le bruit de mes pas en était étouffé.

Je remarquai bientôt que le petit semblait fatigué; un grand trou rond dans la neige m'apprit qu'il s'était couché sous un sapin. Mais il avait dû surmonter son envie de se reposer pour suivre les deux chevreuils adultes, qui ne s'étaient point arrêtés. Je marchais toujours très lentement, fouillant partout des yeux, surtout autour des « talles » de sapins, disséminées ici et là au milieu des érables gris noir. Les pistes s'éloignaient maintenant de la ligne droite, se séparaient, zigzaguaient à gauche et à droite, puis se rejoignaient pour se séparer de nouveau. La neige avait été grattée près des grandes fougères qui, encore vertes, dépassaient. Redoublant de précautions, je pensais en moi-même: « Si les chevreuils ont le goût de folâtrer, c'est qu'ils se sentent en sécurité ». Je pouvais donc les apercevoir d'un moment à l'autre. J'examinais, longuement parfois, des souches jaunes et grises, des arrachis difformes, des amas de branches mortes ou de grands arbres tombés, qui auraient pu me cacher le gibier. Je m'arrêtais souvent pour scruter davantage le sous-bois et m'assurer que cette masse jaunâtre là-bas n'était pas un animal, mais plutôt une vieille souche aux flancs entr'ouverts, rouges ou fauves.

Peu à peu, les pistes obliquèrent vers la gauche. Les chevreuils avaient décidé de déserter les bois

francs pour se réfugier dans les « bois forts » ; la neige n'y pénètre qu'à demi, les branches des résineux la retenant avec leurs multiples aiguilles.

En traversant un vieux chemin de chantier, j'eus une mauvaise surprise: un chasseur était passé, quelques minutes avant moi. Ayant découvert les pistes fraîches, il les suivait maintenant avec une intention non équivoque. Inutile de penser à le dépasser; il suivait les bêtes de très près. Les traces dans la neige m'apprirent que les chevreuils, l'ayant entendu venir, avaient pris peur et se sauvaient au grand galop. Par chance, le mâle avait pris une direction opposée, ce qui avait échappé au chasseur, puisque ses pas s'élançaient à la suite des deux autres bêtes.

Sans le vouloir, mon concurrent m'avait rendu un réel service. Je n'avais plus qu'une piste à suivre, celle du « Grand Siffleux ». Elle s'engageait maintenant dans une épaisse futaie, où de grandes épinettes, semblables à autant de colonnes, dressaient leurs troncs élancés, nus de branches, à l'exception du faîte où, touffues, elles tamisaient la neige qui s'en échappait en poudrerie.

Le « Grand Gris » s'y croyait en sécurité; il s'était maintenant remis au pas, comme l'indiquaient ses foulures qui serpentaient entre les arbres. Quelque chose me disait que la bête était tout proche. Aussi, dès que j'atteignis un endroit d'où je pouvais voir

à quelques centaines de verges, je m'arrêtai et m'assis, pour examiner soigneusement les alentours. Je dus rester plus de cinq minutes à regarder ainsi chaque pouce de terrain, à scruter partout où mes yeux pouvaient percer; même, j'eus le temps de manger deux pommes échappées à mon grand appétit du matin.

Je me levai enfin, très lentement, et repris la piste, avançant d'un pas, puis m'arrêtant pour fouiller chaque petite éclaircie. J'avais ainsi avancé d'une quinzaine de pieds à peine, quand mes yeux s'arrêtèrent sur une tache sombre qui émergeait entre deux arbres. Un grand frisson me secoua et me cloua sur place. Cette chose grise, estompée par la poudrerie, n'était pas une souche ou un arrachis; ces deux pattes qui l'appuyaient... cette espèce de cou qui montait... et, tout en haut, c'était sûrement une tête d'animal! Mais j'avais peur de me tromper. Se pouvait-il qu'un chevreuil fût là devant moi, à cent verges, et qu'il m'attendit sans bouger?

Mais oui! c'en était un... Et quel chevreuil! Il m'apparaissait énorme, à travers la neige qui tombait en poussière. Je levai ma carabine et j'allais tirer, quand quelque chose frappa mon esprit. « Où étaient les cornes, sur cette tête-là »? je distinguais bien le blanc-crème des grandes oreilles qui bougeaient, mais... de cornes point. Elles étaient sans doute cachées, de même que le reste du corps, par la grosse

épinette derrière laquelle l'animal se tenait. Pourtant, aucune femelle ne pouvait avoir une si forte encolure, un poitrail aussi profond; on aurait dit un jeune percheron. Je ne pouvais quand même pas tirer. Pourquoi ne la baissait-il pas, cette tête, que je me rassure?

Un peu impatient et voulant à tout prix en avoir le cœur net, je risquai un pas de côté. Par malheur, une branche craqua sous ma botte et la vision disparut sans faire plus de bruit qu'un ombre.

Désappointé et me repentant de n'avoir pas attendu, j'avançai prudemment jusqu'à l'endroit où l'animal m'était apparu... je ne m'étais point tout à fait trompé; c'était bien les foulures du « Grand Siffleux » que je voyais maintenant derrière la grosse épinette. Il s'était arrêté, puis, s'étant retourné, il m'avait attendu pour s'assurer de mes intentions. Devais-je me féliciter de n'avoir pas tiré avant? Je ne savais au juste quoi penser. J'avais agi en sportif, j'avais tenu à voir les cornes avant de presser la gâchette; d'un autre côté, j'avais manqué la chance de ma vie, car des chevreuils comme le « Grand Siffleux » ça ne se voit pas tous les jours.

Revenu de mon émotion je continuai néanmoins ma poursuite; il était deux heures de l'après-midi. Mon gibier fuyait maintenant en de grands sauts, qui le menèrent jusqu'à un ruisseau, où la forêt se faisait de plus en plus dense. Des aulnes, des frênes

noirs, des coudriers entremêlaient leurs troncs et leurs branches chargées de neige, pour me rendre la marche de plus en plus difficile. Heureusement, mon chevreuil s'en fatigua vite. Il repris bientôt le flanc des coteaux où épinettes et sapins étaient moins drus. Je décidai de le poursuivre jusqu'à la noirceur, mais lentement, très lentement, et en redoublant de précautions; ma mésaventure venait de me coûter un « Buck » qui tenait du rêve!

Je suivis ainsi sa piste jusqu'à quatre heures trente. J'eus beau regarder à m'en faire mal aux yeux, je ne vis de tout l'après-midi que des arbres, des branches et de la neige. L'obscurité arrivait maintenant, sournoise. Je la sentais partout autour de moi, qui s'avançait silencieuse entre les arbres blancs. Il me fallait abandonner la partie, si je ne voulais pas coucher dans le bois.

Je sortis ma boussole, et ayant trouvé le « nord », je traversai à grands pas une coulée entre des sapins branchus et chargés de neige. Il m'en tombait des paquets dans le cou, si bien que je dus bientôt m'arrêter pour secouer les plus gros.

Comme je me redressais, que pensez-vous que j'aperçus, droit devant moi, à cinquante pas seulement? La tête d'un chevreuil énorme, surmontée de cornes non moins énormes, qui me regardait pardessus un arrachis. J'épaulai rapidement, mais la tête disparut, dans un bruit de sabots frappant du-

rement le sol gelé, pour faire place à une queue blanche, qui disparut elle aussi derrière l'amas de branches.

C'en était trop pour la même journée! Le « Grand Siffleux » m'avait attendu deux fois, s'était montré, puis m'avait fait la nique comme pour me traiter de novice... Il devait rire, en s'en allant de son gracieux et souple galop de chevreuil, pendant que, fourbu et un peu penaud, je m'enfonçais dans la noirceur, butant contre les arbres tombés et craignant presque d'avoir à partager sa nuit sauvage.

## LES POISSONS DES CHENAUX

Si l'on peut pêcher la truite en solitaire et y prendre infiniment de plaisir, c'est tout différent quand il s'agit de pêche aux poissons des Chenaux. *The more, the merrier,* diraient nos amis les Anglais, et nous avons pu constater que « plus on est, plus on a du plaisir et plus on en prend » quand on s'attaque aux petites morues de la rivière Ste-Anne, à Sainte-Anne-de-la-Pérade.

Vers deux heures donc, dans l'après-midi d'un mercredi de janvier, nous filions sur la route de Drummondville dans la « Dodge » du président diocésain de la Saint-Jean Baptiste, Gérard Turcotte, en compagnie du Dr Valmore Olivier, directeur diocésain de la même société et de Gérard Bergeron qui agissait comme chauffeur. Sage précaution, car ainsi Gérard Turcotte put nous entretenir de la petite histoire de ces bords du Saint-François sans s'inquiéter de la largeur du chemin ni de la glace qui couvrait la chaussée.

Nous fîmes un premier arrêt, peu avant le prospère village de l'Avenir, patrie d'Eric Dorion, journaliste et député qui fit tellement parler de lui qu'on l'avait surnommé « L'Enfant Terrible ». On raconte

même qu'il avait l'habitude de commenter les sermons de son curé, debout sur les marches du perron de l'église paroissiale, le soir après vêpres. Dans le temps, nos braves pasteurs, trouvaient aussi bonne audience à vêpres qu'à la grand'messe.

Pendant que le président Gérard discute avec le « Doc » Olivier de l'influence d'Eric Dorion sur ses compatriotes nous arrive la voiture du propagandiste Marcel Bureau où se trouvent d'autres pêcheurs enthousiastes qui ont bien hâte d'arriver à Ste-Anne de la Pérade.

Ce sont Lucien Métras, chef du secrétariat de la Saint-Jean-Baptiste diocésaine, Marcel Saint-Cyr, comptable, et Marcel Simoneau, professeur et directeur diocésain. On parle toujours des héros de l'Estrie (Cantons de l'Est) et, ma foi, j'en viens un temps à oublier que le poisson nous attend quelque part.

On ne peut passer à Drummondville sans s'arrêter au bureau de la Société où le secrétaire, Conrad Fouquet, nous accueille comme de la « grand'visite ». On l'invite à se joindre au groupe. Comme la pêche aux petits poissons des Chenaux ne lui est pas inconnue, c'est avec grand regret qu'il décline l'invitation à cause d'un surcroît de travail.

Il tombe une petite neige quand nous quittons notre ami Fouquet, mais cela ne nous inquiète guère. Ce ne sera que plus beau sur la rivière

Sainte-Anne et le « Doc » nous affirme que les petits poissons mordent mieux quand la température est au doux.

Les histoires de chasse et de pêche succèdent maintenant « à la petite histoire » et le « Doc » devient intarissable. De sorte qu'en arrivant au quai de Sainte-Angèle, nous aurons vu tomber plus de trois originaux et le double de chevreuils. Une fois sur le bateau, ce sont les truites et les saumons qui se font prendre et cette fois votre serviteur entre dans la danse, timidement d'abord, mais s'enthousiasmant tellement par la suite qu'il perd un énorme saumon comme la voiture s'arrête à 141, rue Bonaventure, en pleine ville de Trois-Rivières.

« Société Saint-Jean-Baptiste », lisons-nous sur la porte qui s'ouvre aussitôt pour nous laisser voir le président Lucien Richard, qui nous invite à entrer. Nous rencontrons encore le vice-président Lucien Champoux, l'ex-président Albert Quinty, ainsi que MM. Fernand Duchesne, Georges Meyers, Paul Bilodeau qui tous vont venir à la pêche avec nous et que nous rejoindrons pour le souper à Sainte-Anne.

Sept heures. Nous nous attablons à l'hôtel de Lanaudière devant une bonne soupe aux pois qui préparera la voie aux petits poissons des chenaux frits qu'on nous a promis tout à l'heure. Des dames sont arrivées et elles viendront elles aussi à la pêche.

On nous présente Mesdames Duchesne, Bilodeau, Richard, Dufresne ainsi que Mlle Héon qui soupent avec nous.

Le temps de « lichoter » un petit verre de vin blanc et les petits poissons nous arrivent, dorés et croustillants, les queues retroussées débordant des assiettes. Le président Richard entonne un couplet à répondre pour les saluer et ce ne sera plus qu'histoires, chansons et gais propos pendant que les petits poissons disparaîtront sous les vigoureux coups de dents. On en remplira plusieurs fois de petits paniers à la grande joie des convives.

« Je ne sais combien j'en ai bouffé, me dira plus tard le président Gérard Turcotte, mais je n'ai jamais arrêté d'en manger et je n'ai mangé que cela! »

Il est neuf heures et demie quand on nous annonce qu'il est grand temps de partir pour la pêche.

Nous voici bientôt au bord de la rivière. Je suis le dernier à descendre l'écore escarpé. Les autres sont déjà loin et se pressent d'arriver aux cabanes de l'autre côté. Je marche dans la neige qui recouvre la glace de la rivière et j'éprouve l'étrange sensation de poser les pieds sur quelqu'un d'endormi.

J'entends des voix et, bientôt, des cabanes surgissent dans le gris de la nuit. Elles s'allument tour à tour d'une lumière brillante car les pêcheurs de

petits poissons s'éclairent maintenant à l'électricité. Celle qu'on nous assigne est munie à l'intérieur d'un grand banc où prennent bientôt place Marcel Simoneau, Gérard Turcotte, le Doc Olivier et votre serviteur.

Quelqu'un soulève une trappe et nous apercevons une coupe large d'un pied environ, pratiquée dans la glace. Il nous faut casser la couche qui s'est formée dans la journée pour tremper nos lignes. Mais, où sont-elles nos lignes? Nous n'avons rien apporté avec nous...

Je regarde au plafond. Des monofilaments de nylon y sont enroulés, que nous descendons devant nous. On pêche le petit poisson à la main, sans canne ni moulinet, le fil restant fixé aux clous du plafond. Les hameçons sont vides. . . qu'y piquerons-nous? Je découvre, sous le banc, un morceau de foie gelé, une planchette et un couteau. Vite, je distribue de menus morceaux de viande et la pêche commence.

« Ça mord déjà, nous souffle Marcel Simoneau, tout heureux. J'en vois un rôder autour de ma ligne. » A mon tour, je sens une touche. Je tire si fort que le fil se casse.

« J'en ai un! J'en ai un! » C'est encore Simoneau qui s'exclame; mais ce cri suffit à nous exalter et nous nous levons tous en même temps pour regarder la petite chose qui se débat au bout de sa

ligne. Tous veulent y toucher pour la chance... On chante, on crie à un point tel que la cabane en tremble sur ses bases. Les confrères du captif vont certainement prendre la fuite. Jusqu'au poêle qu'on dirait ensorcelé et qui fait mine de danser...

Alors se produit une chose extraordinaire. Le petit poisson qui se tord dans la main de Marcel se met à parler en regardant fixement mes compagnons:

« Vous autres de la Saint-Jean-Baptiste de Sherbrooke, écoutez un brin de la petite histoire des Trois-Rivières. Apprenez qu'un jour le grand Benjamin Sulte, que vous avez honoré plus d'une fois, a voulu changer mon appellation et qu'il a même demandé qu'on me composât un nom grec ou latin qui signifierait « Poisson de Noël ». Je n'en veux pas aux Noëls, mais je trouve que c'est pas très patriote de vouloir me donner un nom grec ou latin. Depuis que mes ancêtres se promènent dans le Saint-Laurent, de Terre-Neuve jusqu'au lac Saint-Pierre, je n'ai jamais rien entendu de plus beau que la parlure canadienne.

« Il y a eu encore un certain Pascal Poirier, sénateur de son métier, qui ne voulait pas d'autres noms pour moi que celui de « Poulamon », parce que les Acadiens m'appellent comme ça. J'aime bien les Acadiens, mais je trouve, entre nous, que Poulamon c'est pas assez distingué pour un poisson qui

fait tant parler de lui dans tous les journaux du monde. »

Le poisson de Marcel en était là quand le sympathique Gérard Turcotte, toujours sensible aux problèmes d'autrui, s'écria : « Ecoute, mon vieux frère, si t'aimes pas les noms que te donne Benjamin Sulte, on peut t'arranger ça. On a un gars de l'Estrie (Cantons de l'Est) qui, en plus d'être un grand intellectuel, est bien fort en petite histoire, un spécialiste quand il s'agit de fabriquer un nom historique. Lui te prouverait que Benjamin est dans les patates ! »

« Attendez, reprit vivement le petit poisson. Savez-vous que j'en ai entendu parler de votre gars et j'aimerais autant me baptiser tout seul. Je la connais moi ma petite histoire. C'est pour ça que je voudrais qu'on m'appelle « Petit Poisson des Chenaux ». Autrefois, quand mes ancêtres venaient aux Trois-Rivières, ils pénétraient dans la rivière Saint-Maurice par les deux chenaux les plus proches du Cap-de-la-Madeleine. Qu'en pensez-vous, le Doc ? »

A ce moment, Jean Pellerin, qui en plus d'être trifluvien est un homme de lettres distingué, s'encadre dans la porte.

« Qu'est-ce que vous avez eu les gars? On dirait que vous avez vu une apparition! Est-ce que ce

seraient les petits poissons des Chenaux qui vous travaillent l'estomac? »

Marcel Bureau me fait un clin d'œil et selon son habitude déclare solennellement : « Il y en a au moins un dans Trois-Rivières qui connaît sa petite histoire ! »

Ce fut assez pour rompre le charme et le rire nous gagna à un point tel que Simoneau en oublia son poisson qui fut étouffé et devint muet. Jean Pellerin nous regarda encore sans rien comprendre: « Vous savez, moi, la pêche... Je ne conçois pas qu'on puisse prendre du plaisir là-dedans. »

Des coups frappés à la petite fenêtre nous font sursauter. C'est Gérard Bergeron qui est là et qui nous montre une petite chose verdâtre qui se tortillonne dans sa main... C'est un petit poisson des Chenaux. Notre pêcheur est tellement heureux qu'il embrasse sa prise qui lui fouille le nez avec sa queue.

On rit de sa joie et l'on se reprend à surveiller l'allumette fixée à la ligne et dont le tremblement nous annoncera que ça mord. C'est maintenant silence dans notre cabane: on attend d'autres petits poissons.

Et la pêche se continuera jusqu'au matin avec des fortunes diverses. Mais tout est bien qui finit bien et nous avions deux grandes boîtes remplies à

craquer de petits poissons des Chenaux, à l'arrière de nos voitures, quand nous quittâmes Trois-Rivières, en route pour Sherbrooke.

Mais j'y pense. Vous croyez peut-être que je vous raconte des histoires et que tout à l'heure le poisson de Marcel n'a pas parlé. Sachez pourtant, chers lecteurs, qu'à la pêche aux petits poissons des Chenaux, tout peut arriver et qu'il ne faut s'étonner de rien. Allez-y et vous verrez...

# PRINTEMPS

## VENEZ À LA PÊCHE... DANS LES CANTONS DE L'EST

Le ciel qui rit, l'eau qui chante,
Le ciel qui pleure et l'eau qui gronde,
Et vous, et moi, et vous tous pêcheurs,
Dans cette eau, sous ce ciel, pêchant,
...Que nous faut-il de plus !
Michel Duborgel.

« Y a-t-il de la pêche dans votre coin », nous demandent les gens de Montréal, de Québec et, en général, tous ceux qui, ayant lu la publicité tapageuse qui se fait autour des Laurentides, s'imaginent qu'il n'existe rien ailleurs en fait de pêche et de... poissons.

« Certainement nous avons de la pêche, que je leur réponds, et de la pêche très intéressante, à part ça. Seulement, ça n'est guère connu que des habitants de la région et des quelques touristes qui ont tenté leur chance sur nos magnifiques lacs et qui ont été renversés des résultats obtenus. »

Nous avons encore bien d'autres choses à offrir à nos visiteurs que de petits lacs ronds (on appelle ça des étangs, par ici) ou encore de grandes *bogs* submergées, ou des semblants de rivières coulant entre deux rangs d'épinettes noires et de bouleaux nains.

Ici, les poissons sont plus civilisés que ceux des lacs perdus du Nord. Ils ont déjà « vu les gros chars » . . . et n'entendent pas se laisser leurrer par un ver mal entortillé, une mouche déplumée ou de grossières imitations de ménés. Nos poissons sont, au contraire, des fin-fins, qui obligent les pêcheurs à y aller avec art et finesse, mais ils les récompensent par des batailles homériques. Leur fierté et leur vigueur s'unissent à leur astuce pour mettre à l'épreuve les nerfs et la patience des disciples d'Isaac Walton.

Pas surprenant, alors, que des pêcheurs novices, trop souvent revenus bredouille d'une tournée dans nos parages, nous aient fait une mauvaise publicité.

## LE SAUMON DE LAC

Pour dire vrai, les rivières et les lacs des Cantons de l'Est contiennent tous les poissons qui se trouvent dans ceux des Laurentides, et bien d'autres encore. Je vous présente d'abord notre champion: le saumon de lac (*Landlocked Salmon*), ce frère jumeau de la célèbre ouananiche et qui, tout en étant aussi batailleur et aussi vigoureux, atteint ici des poids supérieurs à dix livres.

Vous le pêchez dans le décor unique du lac Memphremagog, qui étale sa nappe sur trente-cinq milles de longueur, de Magog, P. Q. à Newport, Vt.,

entre des montagnes d'une rare beauté. Le lac Memphremagog a une profondeur moyenne de trois cents pieds du côté canadien. Les berges, tantôt rocailleuses et tantôt recouvertes de beau sable blanc, encadrent des eaux d'une pureté et d'une transparence sans pareilles.

Ici, les épinettes noires font place à l'érable, à l'orme, au cèdre et au pin qui grimpent à l'assaut des rives hautement escarpées du lac et lui donnent à maints endroits un aspect vraiment grandiose. C'est dans ce décor que vous pourrez pêcher le saumon de lac, qui, une fois ferré, vous donnera une véritable exhibition d'acrobatie aérienne, pendant que le soleil fera miroiter ses flancs argentés au-dessus de la crête des vagues.

Vision éblouissante, propre à faire battre le cœur de tout pêcheur digne de ce nom, quand il tient au bout de ses trois cents pieds de fil ce noble frère de *Salmo Salar*.

Ce n'est pas tout. Vous pouvez encore attraper, dans le lac Memphremagog, une immigrée de la famille des salmonidés. On la confond souvent avec le saumon, mais elle peut vous mener une bataille encore plus endiablée et plus vigoureuse. Il s'agit de la truite arc-en-ciel, de la variété dite *Steelhead*. Elle aussi est une véritable artiste en bonds aériens. Elle va même jusqu'à sauter plus de quinze fois

hors de l'eau, arquant son beau corps bleu-argent dans de furieuses tentatives pour recouvrer sa liberté.

Dans ce même lac, dont le nom Memphremagog signifie en langue abénaquise: « lac aux eaux étendues », s'ébat en beauté une deuxième immigrée, européenne celle-là, à la personnalité très intéressante: la truite brune (*Brown* ou *German trout*). Il s'en prend, chaque année, « des pépéres de belles » dont les riches couleurs font l'admiration de tous.

### ET LA TRUITE GRISE ?

De la truite grise, il y en a certes aussi dans le lac Memphremagog, mais son royaume, à elle, ce sont les profondeurs du lac Massawippi (on dit qu'il y a là des gouffres de 400 pieds de profondeur). Cette étendue d'eau, que les géologues disent avoir été creusée par le passage du grand glacier, remporte la palme haut la main pour la pêche à *Christivomer Namaycush.*

Venez-y un jour d'ouverture: vous y verrez des pièces de dix, quinze et vingt livres, et, parfois plus, mordre aux *Streamers* traînés en surface. Quelle épreuve pour la canne en refendu et le bas de ligne en gut ou en nylon!

Mais les pêcheurs de par ici savent s'y prendre, tout comme ceux du lac Mégantic qui luttent cha-

que année avec leurs confrères du lac Massawippi pour la plus grosse prise de la saison.

Vous trouverez encore de la grise en abondance, dans les lacs Brompton, Bowker, Lyster, pour ne nommer que les plus importants.

### LA TRUITE MOUCHETÉE

Puisque nous sommes au chapitre des salmonidés, pourquoi ne pas dire tout de suite que vous pourrez pêcher même de la truite mouchetée dans les Cantons de l'Est? Et pas seulement de la petite, mes amis, mais de la moyenne et de la grosse, surtout depuis que le ministère provincial de la Pêche a inauguré son nouveau programme d'ensemencement en faveur de cette reine de nos poissons sportifs.

Les lacs McKenzie, près de Mégantic, O'Malley, Sugar Loaf, Gale Pond et Cristal, dans les comtés de Stanstead et Brome, ont été ouverts au public. Les résultats ont été tels que les autorités ont décidé d'aller de l'avant; elles ont ensemencé tous les lacs de la région où les conditions répondent aux exigences de la mouchetée. Maints ruisseaux et maintes rivières des Cantons de l'Est gardent encore, dans leurs rapides et leurs remous, des « rouges » de belle taille, à chair aussi savoureuse que la rouge des lacs du Nord.

## L'ACHIGAN

De l'achigan on a dit qu'il est le plus batailleur des poissons sportifs, toutes proportions gardées. Nous avons l'honneur d'avoir, dans les Cantons de l'Est, des lacs qui ont procuré plusieurs championnats, au concours de *Field and Stream*, avec des pièces de huit livres et demie. Parlez-en à M. Edmond Bourassa, de Lévis, le champion international des pêcheurs à l'achigan, qui vient passer ses vacances et capturer ses achigans-records au petit lac de Stoke, à 13 milles de Sherbrooke !

Les achigans du lac Brome jouissent d'une vigueur exceptionnelle comme ceux des lacs Brompton, Magog, Massawippi et Memphremagog. Tous ces lacs sont le rendez-vous des amateurs de pêche en surface, quand arrive la nuit, avec leurs appâts genre *Crazy Crawler* et *Jitterbug*.

## DORÉS et BROCHETS

On vante, dans les journaux et revues, les dorés et les brochets du Nord. Ceux que nous révèlent les photos, c'est du méné quand on les compare à ces dorés de sept, de dix et de douze livres, que prennent les pêcheurs dans la rivière Saint-François, dans le lac Saint-François, près de Lambton, et dans le lac Aylmer, près de Disraéli; ou encore, si on les compare aux brochets de dix-

huit, vingt-deux et trente livres, que l'on attrape dans les mêmes lacs. Ces pièces manifestent de singulières dispositions pour la bataille dure et obstinée et les longues courses qui font grincer les moulinets.

## À VOTRE CHOIX

Pourquoi alors ne venez-vous pas à la pêche dans nos Cantons de l'Est ?

Vous vous rendrez compte, sur place, de la vérité de nos histoires de pêche. Nos lacs ne sont pas des étangs. Voyez par vous-même : le lac Memphremagog, 35 milles de longueur; le lac Saint-François, à Lambton, comté de Frontenac, 21 milles; le lac Aylmer, 17 milles; le petit lac Magog, 9 milles; le lac Massawippi, 12 milles; le lac Mégantic, 15 milles.

Mais, encore une fois, nos poissons ne mordent pas à n'importe quoi et pour n'importe qui. Ils percevront, à l'allure d'une mouche, à l'action d'une cuiller, aux saccades d'un poisson artificiel, si la main qui pêche est celle d'un connaisseur. Alors, mais alors seulement ils lui feront l'honneur de batailler avec lui jusqu'au dernier souffle.

Nulle part vous ne serez plus fiers de montrer vos prises! Les gens de la région reconnaîtront, à la variété et à la grosseur de vos captures, votre maîtrise du plus beau sport qui soit: la pêche à la ligne.

## LES *STREAMERS* SAUVENT LA JOURNÉE

« N'oublie pas de venir chercher tes mouches, vendredi soir », m'avait dit Hector Morin, quand je lui avais appris que j'étais l'invité de M. Armand Fontaine, de Sherbrooke, pour l'ouverture de la pêche au lac Memphremagog.

J'ai bien fait de suivre son conseil, car les mouches de mon ami Hector m'ont permis de m'en tirer fort honorablement, parmi les champions pêcheurs avec qui j'ai eu le plaisir de faire l'ouverture 1954.

Ça promettait bien. Samedi matin, M. Narcisse Amirault, qui pêchait avec une petite cuiller *dare-devil,* fut le premier à ramener à la chaloupe ce qui nous sembla être une truite arc-en-ciel de forte taille. Malheureusement, la truite donna un violent coup de queue avant de passer dans l'épuisette, se décrocha et s'en fut dans les profondeurs glacées du lac, laissant un gérant de banque fort déçu d'avoir manqué une telle cliente.

Nous pêchâmes l'avant-midi durant. Nous employâmes tour à tour tous les leurres supposés

infaillibles pour les journées d'ouverture, sans prendre rien de plus que l'air magnifiquement frais du lac Memphremagog.

Au retour, vers quatre heures de l'après-midi, un troisième invité s'était joint au groupe. Je me séparai de MM. Fontaine et Amirault pour accompagner le camarade Bill Moore, pêcheur peu familier avec le lac. Nous fixâmes un enjeu pour le premier saumon capturé et les deux chaloupes se séparèrent.

La situation était pire que le matin, le lac demeurant désespérément calme. Tous les familiers du Memphremagog savent ce que cela signifie! Il faisait chaud comme en juillet. La fumée des moteurs ne s'élevait pas, signe évident que la pression atmosphérique était à la baisse; mauvaise pêche. De grosses mouches jaunes et noires, semblables à des guêpes, firent tout à coup leur apparition, que quelques rares poissons vinrent cueillir à la surface.

Où étaient ces journées d'ouverture des années passées, alors que le vent, la pluie et parfois la neige se mettaient de la partie pour nous faire la vie dure? Au moins, ça mordait de temps en temps et alors on oubliait les doigts qui bleuissaient, les dents qui claquaient, et ce froid qui vous transperçait avec une insistance à décourager les plus entêtés.

Aujourd'hui c'était le beau temps, le soleil, le calme plat partout sur le lac et autour de nos lignes. Notre hôte, Armand Fontaine, qui pêche le Memphremagog depuis plusieurs années, fut le seul à ramener quelque chose, soit une belle arc-en-ciel, mesurant plus de 22 pouces de longueur, qui avait succombé devant les charmes d'un grand *Memphremagog Smelt.*

Cependant, la pluie s'était mise à tomber, ce qui était de bon augure pour le lendemain. Elle nous mit tant d'espérance au cœur que nous oubliâmes tous les trois que nous venions tout simplement de « baiser... la vieille ».

Dimanche matin, la vague moutonnait et le vent avait beaucoup fraîchi. Mon camarade Bill Moore, à qui j'avais passé un Memphremagog Smelt, fit sauter un poisson en passant à la pointe de Channel Bay. Je persistai quand même avec un petit *Sparky.* J'eus à mon tour deux ou trois touches; puis quand le vent s'éleva pour de bon, de plus en plus froid sous le ciel gris, la grande tranquillité de la veille recommença.

Quand nous rejoignîmes nos compagnons pour le dîner au fond de Sargent's Bay, on nous informa que M. Amirault s'était repris. Il avait attrapé et retenu trois arc-en-ciel entre Snug Harbor et Georgeville, bien qu'il en eût manqué cinq ou six autres.

Tous ces poissons avaient mordu sur un *streamer* Mickey Finn.

C'était justement une « Mickey Finn » que mon ami Hector m'avait remise vendredi soir. Il n'y avait donc plus à hésiter, il fallait que j'essaie cette fameuse mouche. Nous partîmes, Bill et moi, pour Georgeville aussitôt le dîner avalé pour patrouiller ce territoire, auquel nous n'avions pas encore touché.

Un premier pêcheur rencontré nous montra deux truites qu'il avait attrapées avec un *wobbler* couleur or; « Nothing to beat this lure! » nous cria-t-il. Mais nous avions attaché nos streamers et rien ne pouvait plus nous faire changer. Une heure après je tirais une arc-en-ciel; j'étais sauvé d'un deuxième voyage chez la v... Une autre truite vint bientôt la rejoindre. Les nombreuses touches que j'eus par la suite me prouvèrent l'efficacité des mouches « Morin ». Vers six heures, Bill accrocha le premier saumon, une pièce de six livres, sur une autre mouche « Morin », un *Smelt*.

Il avait remplaçé son équipement de *Bait Casting* par une canne et un moulinet à lancer léger, que lui avait passés l'ami Armand Fontaine. Il n'eut donc aucune difficulté à maîtriser le saumon, bien que ce dernier s'obstinât, avec beaucoup de vivacité, à vouloir rester dans le lac. Avec ce poisson non seument Bill s'était épargné une visite chez la « vieil-

le », mais il espérait bien décrocher l'enjeu de l'excursion.

Trente minutes, plus tard, sur la même mouche « Morin », Bill piquait une truite brune, qui marqua un peu plus de quatre livres sur la balance. Tout allait à merveille. Aussi ce furent des pêcheurs réjouis qui gagnèrent le chalet de notre camarade Armand Fontaine. Lui-même s'était payé le luxe de deux autres truites arc-en-ciel capturées sur un *streamer* « Memphremagog Smelt », avant d'accoster sa chaloupe. Les mouches « Morin » avaient certes sauvé la situation, en nous faisant capturer dix beaux poissons, ce qui était vraiment un beau tableau pour ces deux jours de pêche au Memphremagog!

## LES TRUITES DE LA BÉCANCOUR

> Pourtant, ma principale occupation, à La Roque, ce n'était pas l'exploration, c'était la pêche. O sport injustement décrié! Ceux-là seuls te dédaignent qui t'ignorent, ou que les maladroits.
>
> André Gide.

La Bécancour est une bien jolie rivière. Elle prend sa source dans la région brisée de l'amiante, qu'elle franchit en sautant d'un lac à l'autre. A Inverness (comté de Mégantic), elle a déjà belle allure. Puis, s'étant renforcée des eaux de la Palmer, elle traverse tumultueusement une dernière ondulation en contrefort des Alleghanys, pour courir à travers les terres basses de la plaine depuis Lyster jusqu'à Bécancour, où elle rejoint le fleuve.

C'est dans cette rivière, à Lyster, que je fis mes premières armes comme pêcheur. Elle coulait à deux arpents de la maison paternelle, paisible, large et profonde. J'y passais de nombreuses heures chaque jour à pêcher les poissons blancs (ouitouches) et les crapets, qui ne se faisaient jamais prier pour mordre. Il suffisait de jeter un objet quelconque dans l'eau pour les voir accourir en bandes nombreuses.

L'équipement était des plus rudimentaires. Une gaule, coupée à même la « talle » d'aulnes, un bout

de ficelle blanche, un hameçon souvent trop gros et, en guise de plomb, un petit caillou allongé, baptisé du nom de « cale ». Comme appât, du naturel bien entendu, de ces bons vers de terre, parfois remplacés par de menus morceaux de boeuf ou de foie, au plus fort de l'été, quand les premiers devenaient introuvables. A force de patience et en défiant et la pluie et le soleil, il m'arrivait quelquefois d'attraper une grosse carpe de France, aux nageoires rouge-sang, ou un achigan à petite bouche de taille respectable.

C'était alors une course à la maison. Je déposais bien vite la belle créature dans l'évier, que je remplissais d'eau. Toute la maisonnée, attirée par mes appels, venait voir nager la grosse bête. La succession des Oh! et des Ah! était souvent interrompue par les violents coups de queue du pauvre captif qui se vengeait de ses bourreaux en les aspergeant. Comme nous mangions rarement de ces poissons, c'étaient les voisins qui profitaient de ma passion pour la pêche.

Malgré une fréquentation aussi assidue, la rivière Bécancour ne m'avait jamais donné de truites. Celles-là, nous allions les chercher, en mai et en juin, au Bras de Marie, au Bras d'Edmond ou à la Rivière aux Chevreuils, trois ruisseaux qui coulaient en pays savanneux, grand incubateur de maringouins et de brûlots. Comme l'huile à mouches nous était inconnue, nous en revenions toujours dans un piètre

état; les oreilles épaisses et pesantes, les yeux à demi-fermés par des paupières enflées démesurément. Pantalons et gilets ne payaient pas de mine non plus, après ces passages forcés à travers les aulnes qui poussaient partout leurs troncs entrelacés. Nous les gagnions cent fois, ces petites truites. Aussi, c'est avec délices que nous les mangions jusqu'à la dernière bouchée.

Un jour, mon frère Lucien, qui n'allait que très rarement à la pêche, arriva à la maison avec trois truites mouchetées qui mesuraient bien plus de dix pouces chacune. Imaginez ma surprise! Il les avait prises dans la Bécancour, au « Croche chez Félix ». La rivière faisait à cet endroit un coude très prononcé.

C'était le rendez-vous des pêcheurs du village, qui y attrapaient barbottes, poissons blancs, carpes et anguilles. Personne n'y avait capturé de truites auparavant. Piqué dans mon orgueil de pêcheur, je résolus de répéter son exploit. Il y avait des truites dans la rivière Bécancour et moi, le pêcheur de la famille, je n'en avait jamais capturées! Ça ne pouvait durer comme ça!

On m'avait donné, pour récompense de mes succès scolaires, une canne d'acier à trois sections et un moulinet. Malgré cet équipement qui faisait mon orgueil, les truites ne répondaient pas à ma persistance. Que ce fut par temps clair ou par temps

sombre, dans les calmes ou les rapides, la Bécancour continuait de me bouder. Force me fut de me contenter, encore cette année-là, de nombreux poissons blancs, de crapets, d'achigans et de carpes.

Dès le départ des glaces, l'année suivante, je consacrai tous mes loisirs à l'exploration de ma rivière. Parce que je m'éloignais davantage à chaque excursion et que j'allais presque toujours à pied, j'avais peine à trouver des compagnons de mon âge (j'avais 11 ans) qui consentissent à me suivre dans ces multiples pérégrinations.

C'est au cours d'une de ces longues randonnées qu'un camarade et moi découvrîmes, un jour de juin, en plein pâturage et à deux pas de la rivière, un petit étang d'à peine 80 pieds de long par 15 de large. Il était beau à voir avec ses deux grands ormes à chaque bout et, ici et là, sur les bords, des bouquets d'aulnes et de saules, dont les basses branches trempaient dans l'eau. Le plus beau de l'affaire pour des pêcheurs de notre trempe, c'est que dans cette eau claire, froide et peu profonde, nageaient une centaine de belles truites. « C'est sûr que personne n'est au courant, me dit mon compagnon, autrement les truites seraient sûrement parties ».

« Si quelqu'un les avait mises là, il y aurait sûrement des affiches pour nous défendre de pêcher.

Essayons notre chance. Elles ne devraient pas être difficiles à attraper. Elles sont sûrement affamées ».

Avec mille précautions, nous leur présentâmes nos hameçons eschés de vers frétillants, espérant bien qu'elles sauteraient dessus goulûment. Ce n'est qu'après bien des hésitations qu'une douzaine d'entre elles nous firent l'honneur de mordre. Elles étaient de belle taille, entre huit et douze pouces, du menu fretin pour plusieurs, mais, pour des gamins de notre âge, des poissons sortant de l'ordinaire.

Au retour, avant de me quitter, mon compagnon me glissa à l'oreille: « Il va falloir garder ça bien secret. N'amène personne à cet endroit, hein? »

— Correct, que je lui dis, je n'y retournerai pas avec d'autres que toi. Promets-moi la même chose.

— C'est promis. Mais sais-tu que j'ai bien hâte d'y retourner?

— Nous nous reprendrons à la première journée sombre. Les truites seront moins timides. Quelle énorme « brochetée » nous rapporterons alors!

Le matin du samedi suivant nous revoyait tous deux en route pour l'étang secret. Il faisait sombre et l'orage menaçait à tout instant de crever sur nos têtes. Nous nous attendions à une pêche miraculeuse. Ce fut une amère déception. Nous eûmes beau écarquiller les yeux, impossible de distinguer

une seule truite dans l'eau claire. Elles s'étaient éclipsées.

Mon compagnon, tout aussi surpris que moi, se perdait en conjectures. Il ne lui vint pas à l'idée de m'accuser d'avoir livré notre secret, et pour cause. J'ai appris plus tard que, pressé de questions par son bonhomme de père, il avait tout raconté. Dès le lendemain, pendant que nous étions à l'école, le digne paternel avait repéré l'étang et, meilleur pêcheur que nous, avait raflé toutes les truites.

Découragés, nous fîmes lentement le tour de l'étang en jetant nos lignes ici et là; rien ne mordit. Nous découvrîmes cependant un mince filet d'eau qui s'en échappait pour rejoindre la rivière à travers un fouillis de saules nains.

Le mystère des truites était éclairci. Elles avaient vraisemblablement profité de la crue des eaux pour explorer le ruisselet et rejoindre l'étang. Elles y avaient été emprisonnées quand la rivière avait repris son cours normal. Elles venaient donc de la rivière.

« Il en reste peut-être encore, de ces truites qui cherchent l'eau froide de l'étang, dis-je à mon copain. Pêchons toujours. A défaut de truites, nous sommes sûrs d'attraper des poissons blancs; ça vaut mieux que rien du tout.»

Nous lancâmes nos appâts aussi loin que possible dans la rivière; nos lignes bien plombées plongèrent bientôt au fond. L'eau étant légèrement brouillée, nous nous attendions à recevoir la visite de quelques carpes rondes, en plus de poissons blancs.

Notre attente ne fut pas de longue durée. Je vis bientôt ma ligne entraînée avec vigueur vers le large. « C'est un achigan », pensai-je. Tenant ma canne élevée et jouant de la manivelle, j'essayai de ramener la bête près du bord. Le poisson fit un remous près de la surface: ce n'était pas un achigan.

Je crus alors avoir affaire à un gros poisson blanc. Laissant toute prudence de côté et confiant dans la force de mon fil, je tirai de toutes mes forces. La canne se tordit dans mes mains, le poisson sortit de l'eau pour tomber dans l'herbe du rivage. En un clin d'œil, j'étais à plat ventre dessus et je réussis à l'empoigner solidement.

Mon camarade tout excité ne cessait de me crier: « Fais attention, tu vas l'échapper! » Ma prise se tordait, glissait, faisait mille efforts pour se libérer. Enfin, je l'entrainai loin de l'eau où nous pûmes l'examiner à loisir.

Le beau poisson était bien argenté, mais ses picots rouges et la queue carrée nous révélèrent que j'avais bel et bien pêché la plus grosse truite de ma vie. Elle ne ressemblait pas à celles des ruisseaux qui

étaient presque noires. Elle mesurait quelque dix huit pouces de longueur et nous ne nous lassions pas de l'admirer.

Enfin, j'avais pris une truite dans la Bécancour! Et quelle truite! Elle me valait plus que toutes celles que j'avais capturées avant ce grand jour.

Pendant que je taillais une grosse branche pour l'y « enfiler », mon copain soupira.

— J'aimerais bien en prendre une pareille! Ça rendrait mon père jaloux. Il n'en a jamais rapporté d'aussi belles.

— Jette ta ligne vis-à-vis l'embouchure du petit ruisseau. Il doit s'en trouver d'autres.

Je ne m'étais point trompé. Il en captura six, dont une tout aussi longue que la mienne. Sa grande gaule de bambou résistait mieux à ce manège que ma canne d'acier; la section du milieu en avait été fortement gauchie à ma première capture.

Nous ne connaissions pas grand'chose à l'art de fatiguer un poisson. Une seule chose importait: le sortir de l'eau le plus vite possible. Fort heureusement pour nous, l'eau légèrement teintée, cachait aux truites le fil grossier mais résistant dont nous nous servions. Quand il fut question du retour, ma « brochetée » s'était augmentée de six autres truites. A notre arrivée au village, nous dûmes affronter un

véritable barrage de questions sur la provenance de ces merveilles.

« Dans la rivière, dans la Bécancour! » répondions-nous avec des voix que nous voulions faire modestes, mais où transperçait la fierté d'avoir battu tous les grands pêcheurs de la paroisse, mon frère y compris.

Personne ne voulait nous croire. Nous n'insistions pas, fascinés déjà par toutes les pêches merveilleuses qui allaient suivre celle-là. Nous avions désormais une confiance illimitée dans la Bécancour et ses grosses truites. Nous en imaginions d'énormes cachées dans les nombreux remous couverts par l'écume des chutes du Sault-Rouge, que nous n'avions pas encore explorées.

Ces truites-là n'avaient qu'à se bien tenir! Nous étions plus décidés que jamais à ne leur laisser aucun répit.

## INTRODUCTION AU *SPINNING*

> Le lancer léger est à la portée du plus maladroit tout en étant très difficile pour les pêcheurs les plus habiles et les plus expémentés.
>
> L. Carrère,
> dans *Technique du lancer léger.*

« Quand vous aurez goûté au lancer léger, vous ne voudrez plus pêcher autrement », m'avait déclaré M. J.-L. Dussault, éditeur de Montréal, un enthousiaste de cette nouvelle méthode de pêche.

— J'en doute, lui avais-je répondu dans le temps. Je vous croirai quand j'en aurai fait l'expérience. Je pêche au lancer ordinaire depuis longtemps, vous savez; et quand mon moulinet est en bon ordre, les perruques se font rares! Quand même, il se peut que je fasse l'essai de cette nouveauté. Elle me semble devoir donner réponse aux problèmes que pose chez nous la pêche à la truite arc-en-ciel, dans certaines rivières que je connais.

Aussi, lorsque Robert Dion, l'un de mes camarades de pêche, m'offrit un jour à très bon marché une superbe canne à lancer léger de chez « Pezon & Michel », je m'en portai acquéreur sur le champ. Il me manquait le moulinet. « J'attendrai une occasion », me dis-je. Je n'avais pas encore assez con-

fiance dans ce « machin-là » pour risquer la somme d'argent exigée par les marchands. D'ailleurs, la pêche à la mouche et au lancer ordinaire m'avait pleinement suffi jusque là pour maintenir ma réputation de bon pêcheur.

Cette réputation devait subir un grave assaut le 16 juillet 1950, quand ce même Robert Dion réussit à attraper cinq superbes truites arc-en-ciel à la cuiller, alors que je revenais bredouille à la mouche et au *streamer*, malgré des lancers précis et une technique qui m'avait toujours réussi.

Une semaine plus tard, j'étais chez mon marchand d'articles de pêche, examinant les moulinets à lancer léger; je projetais une autre excursion à la même rivière et, cette fois, je voulais éviter la bredouille à tout prix.

— As-tu envie de t'acheter un machin comme ça? me demanda-t-il. Je vais t'offrir une vraie *bargain*, ce matin!

Je choisis celui des moulinets qui me semblait le meilleur d'après ce que j'avais lu sur le sujet. Je me procurai en même temps deux cents verges de monocrin de nylon de 4 livres et emportai le tout chez moi.

C'était l'heure du dîner; mais je ne pus me résigner à m'asseoir avant d'avoir essayé le moulinet sur la canne de bambou. Quand je vis que tout

s'ajustait à merveille, je descendis manger, l'appétit doublé par la perspective de ma prochaine excursion à la rivière du Nord, dans le comté de Compton.

J'allais attaquer mon dessert quand retentit la sonnerie du téléphone:

— Allo! C'est Robert qui parle. Viendrais-tu à la pêche cette après-midi?

— Sûrement. A quelle heure veux-tu partir?

— Vers une heure, si nous voulons profiter de la période solunaire majeure, qui débute à deux heures et demie... Je passerai te prendre.

— Tu sais la grande nouvelle? Je me suis acheté un moulinet pour le *spinning*. Cette fois-ci, nous allons voir qui est le vrai pêcheur.

— Tu vas vite changer d'idée, tu verras; je préfère mon « Cox » à toutes ces inventions-là.

— Je l'ai eu à bon marché. Je ne ferai peut-être pas de miracles aujourd'hui, mais je t'assure que la canne que tu m'as vendue l'autre jour a fort belle allure avec ce moulinet sur la poignée. Nous en reparlerons tout à l'heure.

3.30 P.M.

Je suis au deuxième pont de la rivière du Nord. Robert est parti pour le premier avec l'auto. Je dois pêcher en remontant, lui en descendant. Nous

nous rencontrerons à mi-chemin vers six heures. C'est la première fois que je fais ce trajet; mais j'ai l'impression qu'il y a à peine trois milles entre les deux ponts. Je devais apprendre plus tard que je m'étais trompé de moitié.

Il existe un fameux trou à truites au-dessous du deuxième pont. Robert l'a essayé pendant que je montais ma canne à lancer. Il a vu des truites suivre sa cuiller, mais aucune n'a mordu. Aussi c'est plus bas que j'irai faire mes débuts au *spinning*.

Je marche dans la rivière et essaie quelques lancers. Le leurre ne va pas loin, mais ça suffit. Je devine que, le secret, c'est de lâcher le fil au moment précis où le lancer atteint sa plus grande force. Je n'ai pas trop de difficultés à tourner la manivelle de la main gauche, habitué que je suis au lancer classique.

Aussi, je prends mon temps pour effectuer mon premier lancer pêchant, lorsque j'arrive au tournant de la rivière. Cet endroit me semble fait sur mesure pour les truites arc-en-ciel. Il y a là un rétrécissement, puis un petit rapide qui se déverse au beau milieu d'un grand *pool* profond, d'une longueur de trois cents pieds. Juste au-dessus du rapide se penche un grand merisier dont les basses branches pendent à quelques pieds de l'eau. De l'ombre et des mouches pour les truites, mais, pour un débutant au *spinning*, un réel problème.

Je me résous à faire de courts lancers; pas de truites. Je voudrais faire tomber ma cuiller dans le coin à gauche, de l'autre côté du merisier. Je vise avec soin et lance; un vrai coup d'expert! Ma cuiller tombe à deux pieds du bord, vingt verges plus loin. Je ramène le leurre lentement et le fais passer en dessous du merisier. Je m'attends à une touche! Rien ne se produit. J'avance à droite et lance maintenant en diagonale. Je réussis à merveille un lancer très précis; mais j'avais compté sans le merisier et voilà maintenant ma cuiller accrochée à une branche, à trois pieds au-dessus de l'onde.

J'ai beau tirer de toute la force du fil, rien ne vient. La branche se secoue sans libérer mon leurre. Un coup plus sec et le fil casse! Ma cuiller pend penaude à travers les feuilles vertes. Il me faut la récupérer à tout prix. Elles sont rares et je n'en ai que cinq dans ma boîte. Je rentre dans l'eau qui a tôt fait d'atteindre le sommet de mes bottes. Il n'y a qu'une chose à faire; y aller en costume d'Adam. Il n'y a personne. J'ai de l'eau jusque sous les bras, quand je réussis à attraper les basses branches. Par bonheur, la cuiller est accrochée à la maîtresse branche et je l'ai bientôt dans ma main. Je nage quelques pieds pour revenir à la rive m'habiller en vitesse, car il tombe quelques gouttes de pluie... Si j'allais me tremper davantage!

Il est inutile de pêcher là maintenant que je m'y suis baigné. Je remonte donc la rivière, passe sous

le pont et marche, marche... l'eau n'est pas assez profonde. Soudain, que vois-je là-bas? Des rochers et l'on dirait une série de petites chutes. Je me hâte et j'ai bientôt devant moi deux trous à truites. Je lance, ramène et relance sans me lasser, dans les rapides et les remous, mais sans résultats.

Je manque encore de précision et je ne suis pas satisfait de la longueur de mes lancers. Mon leurre est peut-être trop léger pour un débutant! Essayons une cuiller no 3. Je m'imagine que les truites vont comprendre la situation. Quels beaux lancers j'exécute avec cette nouvelle cuiller et avec quelle précision! Dans ma joie, j'oublie parfois d'abaisser le pick-up avant de lancer, mais cet oubli n'enlève rien à mon enthousiasme. Mon poignet semble un peu fatigué, ce que j'attribue au manque d'habitude. Je continue mes lancers partout dans l'eau calme, dans les rapides, à contre-courant et en diagonale, mais je n'ai toujours pas de truites.

Je quitte ces trous qui promettaient plus qu'ils ne contenaient. J'ai hâte d'en atteindre qui sont éloignés du pont; les pêcheurs doivent les visiter beaucoup moins souvent ceux-là!

La rivière coule toujours large et peu profonde. Les truites arc-en-ciel n'y sont pas. Je presse le pas, dans l'eau la plupart du temps. Les champs ont maintenant fait place à la forêt; il est impossible de marcher sur les bords, à travers le fouillis de

branches où les plantes courantes ont tissé de véritables filets.

Au bout d'un quart d'heure, je découvre un rocher sous lequel l'eau s'engouffre. Le courant rapide est divisé par de grosses pierres qui font obstacle. Je lance, et ma cuiller rejoint l'eau après avoir glissé le long du rocher. Je tourne la manivelle, et voilà que je sens une touche. Je tourne plus vite; mon fil louvoie en coupant l'eau, traîné par une truite de moyenne taille dont les côtés argentés brisent par deux fois la surface. Comment peut-elle se démener comme ça, pendant que je tourne la manivelle? Je n'arrive pas à la ramener vers moi; au contraire, elle s'éloigne à volonté. Que faire?

Mais, j'y pense! Je n'ai pas réglé le frein! Pendant que la truite se promène de long en large, je resserre la tension: le fil ne se déroule plus et le poisson, sentant la résistance, saute en dehors de l'eau. Mon fil va sûrement se rompre à ce jeu-là. Je dévisse le frein et l'ajuste tant bien que mal. Finalement, j'ai la truite à mes pieds, puis dans l'épuisette. Onze pouces... Ce n'est pas mal; mais ce frein qui freine et ne freine pas, ça me chicote.

Je consulte ma montre; elle marque six heures, l'heure à laquelle nous devions nous rencontrer. Combien me reste-t-il à faire? Je n'en sais rien. Avec cette histoire de *spinning*, j'ai complètement perdu la notion du temps et de la distance. Aussi,

je ne m'arrête qu'arrivé à un *pool* magnifique, que je confonds avec un endroit visité la semaine d'avant, alors que j'étais parti du premier pont. L'auto ne doit pas être loin maintenant. Robert a dû pêcher jusqu'ici et remonter ensuite pour aller tenter sa chance en amont.

Un lancer en diagonale et une belle truite vient reconduire ma cuiller jusqu'au bord. Je recule pour me reprendre, mais de loin cette fois, pour ne pas effrayer le poisson. Un coup de poignet, le scion se courbe, mon index laisse partir le fil, et clac! La cuiller s'est envolée toute seule sans que la ligne se dévide. Je surveille instinctivement l'endroit visé. Quelque chose tombe à l'eau tout près du bord; c'est sûrement la cuiller. J'avais oublié de rabattre le pick-up. Le leurre retrouvé, je le fixe de nouveau au fil et remonte à la tête du *pool*.

J'ai lancé parallèlement au rapide et je tourne la manivelle très lentement. Je sens la cuiller qui tourne et puis... une touche: c'est une grosse! Elle se sauve et je suis impuissant à guider sa course pendant que fonctionne le frein. Je m'excite et resserre la vis. Je tourne la manivelle et la truite remonte le courant. Elle fonce sur moi et j'ai peine à réembobiner à temps pour conserver la tension du fil.

Voilà qu'elle se dirige maintenant vers un arbre tombé. Je veux la retenir, mais le jeu du frein fonc-

tionne de nouveau et j'ai bien peur de tout perdre. Par miracle, il n'y a pas de branches sous l'eau. La truite sort de là, s'élance de nouveau en plein courant, puis tire sur le fil pour s'éloigner sans que je puisse l'arrêter. Ça me déroute un peu, moi qui suis habitué à donner du fil quand je le juge à propos. Aujourd'hui, c'est le moulinet qui pense à ma place. La truite a beau se démener, elle est implacablement ramenée par ce fil qui la tire vers moi, aussitôt qu'elle faiblit quelque peu.

La voilà maintenant qui se débat en surface; c'est le commencement de la fin... Une dernière course la conduit au milieu du *pool*, mais ma canne, souple et légère, résiste admirablement à ses coups de nageoires. J'ai bientôt la joie de glisser dans mon épuisette deux livres et demie de truite arc-en-ciel, rutilante sous sa livrée argent et rose.

La pêche au lancer continue. Cependant, j'ai trop présumé encore une fois de mon habileté; ma cuiller s'accroche de nouveaux aux branches. Pas moyen de décrocher ces hameçons sans faire peur aux truites! Qu'importe, je pêcherai à l'autre extrémité, par où j'ai commencé, pour revenir ici tout à l'heure.

J'y reviens en effet. J'espère que les truites sont maintenant calmées. Un lancer, une touche, et voilà la ligne qui se balade en zigzag dans le courant, pendant que ma canne se plie en arc, sans réchigner; jusqu'à la bobine qui tourne de nouveau, la truite

tirant plus fort que la résistance du frein! Ce jeu dure plusieurs minutes; une autre truite arc-en-ciel va rejoindre ses deux compagnes dans mon panier. Encore deux autres et j'aurai atteint la limite permise par la loi.

J'ai à peine marché dix pas que je découvre un autre magnifique endroit. Le rapide est plus haut, mais cette épinette, tombée en travers du *pool*, quelle cachette!

Mon lancer de près est fort bien réussi; la cuiller s'enfonce lentement dans l'eau claire. Elle tourne, puis ondule comme désaxée; car je n'ai pas encore commencé la récupération. D'un coup de canne, je la fais avancer jusqu'au bout des branches et, là, lui fais prendre une toute autre direction, à contre-courant. C'en est assez pour affoler une grosse truite; elle surgit de l'ombre et gobe les hameçons d'un grand coup de gueule. La bataille commence. J'ai bien peur de cette tête d'épinette. Pour plus de sûreté, je plonge le scion dans l'eau, afin que le fil ne s'accroche pas aux branches. La truite ne reste pas longtemps dans sa cachette; elle ne semble pas effrayée outre mesure. Sans qu'elle s'en doute, je l'éloigne peu à peu de l'obstacle. Maintenant j'ai la partie belle! Elle a beau se démener, rien n'y fait; elle va rejoindre les trois autres dans mon panier. Elle mesure 16 pouces; mais elle est costaude, cette truite qui s'est engraissée à même les ménés de la rivière du Nord!

Un nouveau lancer dans le rapide, cette fois le long de ce rocher. Une truite bondit hors de l'eau, au bout de mon fil. Il ne faut pas que je la perde; ça va compléter mon panier. Je ramène doucement; elle saute dans le courant, deux pieds, trois pieds dans les airs. Qu'est-ce qu'elle a mangé, celle-là? Un dernier bond et hop! la cuiller s'est décrochée; j'ai perdu la truite.

Je consulte ma montre; huit heures et demie! Je reconnais ces grands bancs de gravier aperçus l'autre jour et ne me presse pas. Le soleil est couché depuis quelque temps et la brume s'élève déjà dans la petite vallée. Je démonte ma canne tout en marchant et je m'attends d'un moment à l'autre à voir la silhouette du pont surgir devant moi, au tournant de la rivière.

Pas de pont! le paysage change; la rivière s'allonge indéfiniment entre les arbres. Décidément, je ne suis jamais passé par ici. Ces grands bancs de gravier ne sont pas ceux que je croyais. Et la nuit qui s'en vient! Je marche toujours.

Tiens, des pistes sur le sable! Robert est venu jusqu'ici et s'en est retourné; ça n'arrange pas les choses. Ouf! j'ai failli tomber. Je ne distingue plus les pierres. Il va me falloir quitter la rivière, si je ne veux pas qu'il m'arrive d'accident.

Une clôture sur la berge. C'est le salut; elle doit sûrement mener à une ferme, même si elle passe à

travers bois. Je quitte la rivière et longe cette rangée de poteaux, que je devine dans l'obscurité. Heureusement, on a nettoyé un sentier tout le long; j'avance sans trop de difficultés à travers les grands framboisiers sauvages qui me cachent souvent des flaques d'eau. J'entends un vague son de cloche à vaches, comme je débouche dans un pâturage. Une dernière clôture; je suis sur la route déserte. Il est dix heures. Mon compagnon doit sûrement s'inquiéter. Une auto monte la côte. Si c'était lui?

L'auto stoppe et j'entends « Veux-tu me dire par où tu es passé? »

— Parle-m'en pas! Avec ce *spinning*, on oublie tout! le temps, la distance, l'obscurité qui vient... On pêche... puis on pêche encore... Il y a sûrement plus de trois milles entre les deux ponts!

— Exactement six milles, que vient de me dire un fermier. Nous étions à la veille de partir à ta recherche. As-tu pris quelque chose?

— Quatre truites arc-en-ciel!

— Montre-moi ça... Y a pas à dire, ce sont de vraies belles truites! Je n'en ai que deux pour ma part, et pas des grosses.

— Pour un début, c'est par mal du tout, lui répliquai-je. Attends que je sois habitué! Le « fun » ne fait que commencer... Maintenant, si tu veux, filons à l'hôtel de Sawyerville. Tu sais, le *spinning*, il n'y a rien comme ça pour donner la soif!

## PREMIÈRES TRUITES

> Et tout à coup, vous sentez une petite furieuse qui se démène et veut vous entraîner, vous, votre corde et votre manche, dans son repaire. Vous tirez violemment et — il n'y a pas de bonheur comme ça sur la terre — la petite chose brillante et rageuse se tord au soleil . . .
>
> Frère Marie-Victorin.

Ce sont de véritables truites mouchetées, en chair et en os, que nous avons capturées, Jean Chartier et moi-même, entre cinq heures du soir et six heures et trente, en ce jour d'ouverture du 15 avril 195...

Mon camarade Jean pêchait au ver, moi au lancer léger avec une cuiller « Mepps » dorée. Ce petit leurre ne tarda pas à faire sortir de dessous les branches une truite de huit pouces au moins, très effarouchée; après quelques tentatives, elle disparut pour ne plus revenir. Dès lors ce fut avec de véritables ruses d'apaches que nous approchâmes du ruisseau et surtout d'un grand *pool* où venait tomber une petite cascade.

Dès le premier lancer, je sentis quelque chose qui ressemblait à des touches et que je pris pour les pierres du fond. Au second lancer, comme je ramenais mon leurre en travers du courant, ma canne plia brusquement et je ferrai d'instinct, pour voir

une belle truite se débattre à la surface. Le plus délicatement du monde, je la ramenai vers moi et, faute d'épuisette, je la glissai sur le gravier jusqu'à une touffe d'herbe où je l'empoignai solidement pour l'examiner tout à mon aise.

C'était une belle mouchetée, mesurant bien onze pouces et demi de longueur, avec un ventre doré, des nageoires toute noires et des mouchetures jaunes, rouges et bleues, qu'il me faisait énormément plaisir de regarder. La truite aussitôt décrochée, je courus dans le champ crier à Jean. Je mis tant de vigueur dans mes gestes et tant d'éloquence dans mes appels qu'il comprit tout de suite; il m'arriva tout essoufflé pour admirer à son tour le véritable joyau, ruisselant d'eau froide, que je tenais dans mes mains.

« C'est à ton tour maintenant! » Jean ne se fit pas prier et, suivant mes instructions, il lança son ver dans l'eau rapide.

« J'en ai une, moi aussi! » cria-t-il. Je la vis qui se démenait au bout de sa ligne à quelques pieds de l'eau. J'eus peur un instant qu'il ne la perdît. Mais rien de si catastrophique n'arriva et Jean eut le plaisir de glisser à son tour dans le panier un autre joyau de dix pouces.

Nous en tirâmes ainsi cinq ou six du même *pool*. Trois, mesurant moins de sept pouces, furent remises à l'eau bien gentiment, avec la recomman-

dation de grandir au plus vite. Il était bien six heures et quart quand nous fûmes de retour à la voiture. Le soleil se cachait déjà derrière une colline toute proche. Nous décidâmes quand même de tenter notre chance de l'autre côté du pont. Comme il faisait maintenant plus sombre, je crus bon prendre une cuiller argent, pour ce « coup du soir », comme disent les pêcheurs de France. Après une série de lancers dans un beau courant, je descendis plus bas pour attaquer le même *pool*, en diagonale cette fois, laissant ma petite cuiller dériver en un grand arc à l'extrémité du rapide.

Au deuxième lancer, je sentis une touche brutale et un superbe poisson surnagea avec mon leurre dans la gueule. Il replongea bientôt et mit tant de vigueur dans sa fuite que je crus avoir affaire à une truite arc-en-ciel de forte taille. Mais non! c'était bien une grosse mouchetée que je tenais; ce ventre jaunâtre, ces larges nageoires et surtout cette façon de batailler en tirant vers le fond n'étaient point de « salmo iredeus » (Nom scientifique de l'arc-en-ciel).

Comme je n'avais pas d'épuisette, mon fil de quatre livres m'inquiétait; mais tout finit par s'arranger. La truite, après une lutte d'une dizaine de minutes, sembla comprendre ce que j'attendais d'elle et je pus la hisser sur la berge à mon grand soulagement.

Jean, qui avait eu connaissance de la bagarre, arriva au pas de course. Il se mit à genoux pour examiner ma prise de plus près et s'exclama: « C'est la plus belle truite que j'aie encore vue dans toute ma carrière de pêcheur... » Elle mesurait quinze pouces trois quarts. Elle était trapue, épaisse, ferme et ornée de couleurs à faire pâlir les plus brillantes parures de ces dames. Sa gueule déchirée, mais parfaitement guérie, disait éloquemment qu'elle avait souvent échappé aux hameçons des pêcheurs. On compte vainement sur la force brutale pour venir à bout de ces reines de nos rivières!

## LE COUP DE VENDREDI

Mes histoires de pêche ne font que commencer. Voici ce qui se passa le lendemain dans une autre petite rivière, non loin de Sherbrooke, après la neige et la grêle qui nous arrivèrent en fin d'après-midi. Il était bien cinq heures quand je commençai à pêcher, toujours avec la *Mepps* et au lancer léger, à travers les aulnes cette fois-ci, ce qui rendait les opérations fort difficiles; je gâtai même de beaux *pools* pour avoir exécuté des lancers qui manquèrent leur but par quelques pouces seulement, toujours par la faute de ces aulnes qui encombraient la petite rivière.

Il était exactement 5 h. 40 quand je laissai partir ma cuiller par-dessus une branche allongée sur l'eau.

Je n'avais fait que deux ou trois tours de manivelle quand se produisit une touche que je connaissais bien; celle d'une truite arc-en-ciel de taille. Elle ne tarda pas à se montrer dans toute la splendeur de sa parure de noce, exécutant de multiples bonds extrêmement gracieux avec plus de souplesse qu'une danseuse de « Hula-Hula ».

Vingt minutes après, montre en main, elle était dans l'épuisette en dépit des aulnes. C'était un mâle superbe, facilement reconnaissable à sa mâchoire inférieure en forme de bec. Lui aussi avait dû l'échapper belle à plusieurs reprises; sa mandibule déchirée, mais guérie, était repliée à l'intérieur et collée au palais. Le poisson décroché, je l'étendis sur le sol et, m'emparant d'une branche, j'y fis deux encoches pour marquer la longueur de ma prise.

Puis, avec un petit pincement au cœur, je la remis à l'eau en lui souhaitant d'échapper aux dards et aux filets des braconniers. A la maison, je n'eus rien de plus pressé que de calculer la distance qui séparait les deux encoches. Croyez-le ou non, cette truite arc-en-ciel mesurait 22 pouces. Une « pépère de belle », n'est-ce-pas?

## LES HUARDS

J'suis la volaille gracieuse,
Communément nommé z'huard !
J'fuis la clarté périlleuse,
Et j'me ... j'me ... j'me couche tard.
La chanson du Huard,
paroles de l'abbé O'Bready,
musique de Sylvio Lacharité.

Nous étions au mois d'août 1914, au bureau de la Prudential Life Insurance Co., quand Jean Denis, représentant de la compagnie à Saint-Raymond, comté de Porneuf, s'adressant à mon ami Alfred Blais et à moi-même, tous deux assistants-surintendants de la même compagnie, nous dit: « Vous avez l'air d'aimer la pêche sans bon sens! Si ça peut vous faire plaisir, je vous invite à mon club. C'est à dix-sept milles de S.-Raymond, en pleine forêt. Il y a là 14 lacs si poissonneux que les truites sautent sur votre mouche aussitôt qu'elle touche à l'eau! J'ai un bon « campe » de bois rond, de bons canots. En plus, je peux vous servir de guide et je ne vous demanderai pas trop cher. »

« Vous, M. Bourassa, vous êtes en bons termes avec le « Boss »; vous pourriez nous obtenir une semaine de vacances pour le commencement de septembre, tandis que moi, je ferai les arrangements nécessaires avec le club. Ça pourrait vous coûter en-

viron $15.00 chacun, en plus de votre passage sur les « Gros Chars », de Québec à S.-Raymond.» Nous répondîmes en chœur: « O.K., on y va.»

Ce Jean Denis était un petit homme maigre, d'environ dix ans notre ainé, un bon type, le cœur sur la main; mais quel pince-sans rire! Un sourire narquois en permanence au coin des lèvres et si taquin qu'il aurait fait perdre patience à tous les Saints du Paradis. On ne savait jamais s'il parlait sérieusement ou non, sous sa petite moustache.

Mon ami Blais avait tout récemment commencé à taquiner les poissons; déjà, il aimait ce sport à la folie. Quant à moi, j'étais depuis longtemps un pêcheur enragé, comme je le suis encore d'ailleurs. J'avais exploré tous les cours d'eau dans un rayon de 30 milles autour de Lévis; mais jamais je n'avais pêché sur un bon lac à truites, en pleine forêt. C'est dire que j'employai tous les arguments possibles: je fus si convaincant que j'obtins des vacances d'une semaine pour nous trois.

C'est ainsi que le premier dimanche de septembre 1914, nous partions, mon compagnon et moi, par le train du matin, pour Saint-Raymond. A la gare, nous attendait notre Jean Denis, avec sa voiture contenant les provisions. Nous y entassâmes nos bagages, et en route pour le club de la Montagne! Après douze milles de mauvais chemins, nous traversons le Bras Nord de la rivière Ste-Anne. Nous nous

arrêtons, un peu plus loin, à la dernière maison du rang, chez Arthur Cantin, cultivateur, guide et portageur, tout comme ses quatre fils, tous forts comme des ours. Nous reçûmes le plus chaleureux des accueils dans cette famille dont je conserverai toujours le meilleur des souvenirs. Mme Cantin, excellente cuisinière nous avait préparé un appétissant dîner auquel nous fîmes honneur, croyez-moi.

Les bagages furent divisés en trois parties égales, et déposés dans des sacs de portageurs avec courroies pour le front et bretelles pour les épaules. Deux des fils Cantin et notre ami Jean Denis s'en chargèrent. Ils partirent d'un pas allègre pour la dernière et la plus difficile étape du voyage. Blais et moi-même fermions la marche.

Au bout d'un mille, une chaîne de montagnes abruptes nous barrait la route. Il y avait cependant, à travers bois, un sentier que nos trois mousquetaires connaissaient bien. L'ascension commença. Nous ne pouvions qu'admirer ces trois hommes portant chacun une charge qui dépassait les 80 livres, qui escaladaient le sentier avec une aisance remarquable. Nous les suivions péniblement, tout en essuyant les sarcasmes de notre Denis, qui se moquait de notre inexpérience.

Nous étions, en effet, loin d'être des alpinistes. Après une heure et demie de montée, sous un soleil brûlant, nous commencions à tirer la langue. Le

sentier contournait maintenant une immense pierre, sous laquelle coulait une source d'eau glacée. C'était le site tout désigné pour un arrêt et un repos fort bienvenus.

— Vous avec l'air fatigués, les petits garçons, nous dit Denis.

— En effet, lui répondis-je. J'ai bien hâte d'en finir avec ce calvaire. Sommes-nous loin du sommet?

— Nous somme juste à moitié chemin, réplique Denis, qui nous avait offert plusieurs fois de nous faire asseoir sur son « paqueton ».

Quand nous reprîmes la route, je m'aperçus bien vite que le sentier devenait plus large et qu'il avait tendance à descendre. Encore quatre ou cinq milles, la traversée d'un petit lac, un autre court portage et nous étions au camp.

Ce camp de bois rond, avec ses deux étages et son annexe pour la cuisine, était magnifiquement situé au bord d'un lac de trois milles de long par un demi-mille de large, entouré de montagnes boisées... un vrai paradis, quoi! Mais de mauvais anges, sous forme de maringouins, se plaisaient à nous rappeler que nous étions encore loin du ciel.

Les deux portageurs et notre ami Denis ne semblaient pas trop affectés par ces cousins détestables; nous, tout de suite, ils nous avaient reconnus pour des gars de la ville, à l'épiderme tendre. Ils en pro-

fitaient pour s'offrir un banquet à même notre anatomie. Blais ne cessait de dire entre ses dents: « Baguette », ce qui était son plus gros « sacre ». Quant à moi, j'étais en frais d'épuiser mon vocabulaire considérable, mais pas trop édifiant, quand Jean Denis nous offrit une bouteille. Elle contenait, selon lui, un parfum si plaisant à l'odorat des maringouins femelles que, au lieu de vous piquer, elles viennent se frotter délicatement à votre peau. Nous n'avions pas la naïveté d'ajouter foi aux histoires de notre hôte; mais comme Denis et les portageurs se servaient de ce liquide brunâtre, à senteur de cèdre et de goudron, pour s'en enduire la figure et les mains, nous fîmes de même, à notre grande satisfaction, sinon à celle des maringouins femelles.

Après souper, les deux Cantin nous quittèrent en nous promettant de revenir le samedi suivant pour redescendre nos bagages et surtout nos poissons.

— Venez-vous à la pêche, les petits garçons? nous dit Denis. C'est bon la pêche du soir!

— Merci, lui-dis-je-je, j'aime mieux me reposer pour être dispos demain matin.

— Comme vous voudrez; mais vous ne prendrez pas de poisson dans le camp!

Il décida Blais à l'accompagner et je restai seul. Après avoir rangé mes effets personnels et préparé

mes agrès de pêche, je sortis sur la véranda contempler le soleil couchant. Les montagnes se réflétaient dans l'eau calme comme dans un miroir. Complétant ce splendide tableau, un orignal mâle cherchait sa nourriture parmi les nénuphars d'une petite baie, de l'autre côté du lac.

Quelle beauté! quelle solitude impressionnante! Aucun bruit, si ce n'est celui des petites truites sautant ici et là sur le lac ou d'un lièvre courant dans le sous-bois. J'était porté à la méditation et à la rêverie; la fatigue aidant, je m'endormis...

Je fus soudainement réveillé par un long cri plaintif venant de l'autre extrémité du lac, dans la direction où j'avais vu disparaître mes deux pêcheurs. L'écho de ce cri, se répercutant dans les montagnes, me parut être un appel au secours. Je criai de toutes mes forces: « Que voulez-vous? »

Ne recevant aucune réponse, j'allumai une lampe à pétrole et la plaçai près de la fenêtre, afin de me retrouver au retour; il faisait déjà noir. Je pris un aviron et courus au canot. J'étais à le pousser quand se répéta le cri long et plaintif. Je répondis: « J'y vais », et vivement je me mis à avironner.

Je ne pouvais rien distinguer. Après quatre ou cinq minutes, j'entendis toutefois le clapotis de l'eau et devinai qu'un canot venait vers moi.

— Avez-vous eu peur des ours ou bien si vous allez à la pêche? que me dit Denis.

— Ni l'un ni l'autre! Qu'aviez-vous à crier au secours? Avez-vous eu un accident?

— On n'a pas eu d'accident et on n'a pas crié au secours... Ce sont les huards qui font les fous à l'autre bout du lac, répondit Denis. Et je l'entendis qui soufflait à Blais: « Pas un mot ». Ce qui m'inquiéta davantage.

Denis continua: « Comme ça vous avez entendu crier les huards et vous pensiez que c'était nous qui appelions au secours? »

— Bien sûr! Que font-ils là, les Huard?

— Ils pêchent tout le temps.

— Sont-ils membres du club?

— Non mais, il viennent quand même...

— Vous disiez que les règlements sont très sévères... Pourquoi ne les chassez-vous pas?

— On les chasse, mais ils reviennent tout de suite.

— Y a-t-il un camp à l'autre bout du lac? Où passent-ils la nuit?

— Ils passent la nuit sur l'eau.

— Pourquoi ne pas leur faire payer l'amende?

— Ils sont trop pauvres.

— Alors pourquoi ne les faites-vous pas arrêter quand ils viennent au village?

— Ils ne vont pas au village!

— Ce sont de maudits Huard, dans tous les cas! Comme il leur faut des provisions de temps en temps, s'ils ne vont pas au village pour en acheter, ils doivent en voler quelque part.

— En effet, ce sont de maudits voleurs. Quand ils ne pêchent pas, ils volent.

— Qu'ils ne s'avisent pas de venir voler nos provisions au camp, car je leur casse la figure...

Nous étions revenus. Après avoir préparé les truites capturées par mes compagnons, je pris le temps de bien verrouiller les portes, au grand amusement de Denis; puis nous montâmes nous coucher.

Le lendemain, debout de bonne heure, frais et dispos, nous fîmes grand honneur au déjeuner. Soigneusement préparé par Denis, il se composait de bon pain de ménage, de truites rouges, de bacon et de sirop d'érable. Nous avions pour hors-d'œuvre des cornichons sucrés, de petits oignons au vinaigre et de petites feuilles à goût de radis. Un des portageurs avait trouvé ces feuilles près d'une source; c'était, sans doute, du cresson de montagne. Bref, ce menu, digne des grands hôtels, mangé en forêt, avait double saveur. Denis nous répétait souvent que nous n'avions pas à avoir mal au cœur, qu'il s'était lavé les mains plusieurs fois avant de prépa-

rer le déjeuner. Il était en effet, d'une propreté méticuleuse et excellent cuisinier.

Nous étions à allumer pipes et cigarettes quand Denis me dit: « Si vous voulez vous battre avec les huards, il y en a un qui s'en vient. »

En deux temps et trois mouvements, j'étais sur la véranda regardant partout, sans apercevoir âme qui vive.

— Où est-il ton Huard, que je lui fasse son affaire! Je ne vois personne!

— Il est là sur le lac, à cent pieds de vous! Si vous ne le voyez pas, mieux vaut vous acheter des lunettes.

— Tout ce que je vois, c'est un canard, en face d'ici.

— Ce n'est pas un canard, c'est un huard! lance Denis qui étouffait.

L'oiseau plongea, puis revint à la surface, quelque deux cents pieds plus loin, en faisant entendre le même cri: « Waou... aou... aou... » que j'avais pris hier soir pour un appel au secours. Je compris tout. Denis savait que je n'avais pas un caractère des plus pacifiques; il avait eu soin de disparaître dans un sentier derrière le camp en imitant très bien la plainte du huard: « Waou... aou... oua... »

---

Tel que raconté à J.-B.-S. Huard, par Edmond Bourrassa, de Lévis, champion international des pêcheurs d'achigan au concours *Field and Stream* de 1946.

# ÉTÉ

## STRATÉGIE QUI PAIE...?

Prendre de la truite arc-en-ciel dans nos rivières des Cantons de l'Est, alors que les eaux basses et claires les rendent d'une méfiance et d'une nervosité inaccoutumées, voilà qui exige des précautions et des ruses qui touchent de près la haute stratégie.

Aussi le pêcheur, celui qui réussit dans de pareilles circonstances à tirer de l'eau des pièces de deux livres et plus, éprouve-t-il une bien légitime fierté. Mais il arrive aussi que c'est la truite qui a le dernier mot. Alors ce n'est pas aussi drôle, comme vous pourrez en juger par ces petits faits.

Longeant, un jour, en auto, la rivière Salmon, je m'arrêtai pour y jeter un coup d'œil, histoire de me rendre compte du comportement de ses habitants. Tout près du bord, j'allongeai la tête par-dessus les aulnes. En regardant par-dessus un arrachis tombé à la tête d'un *pool* où venait mourir un petit rapide, j'aperçus, dans deux pieds d'eau à peine, une douzaine de truites. Face au courant, elles avalaient à qui mieux mieux cette eau fraîche qui arrivait. En y regardant de plus près, je vis, un peu en arrière du groupe, ce que je pris pour une carpe,

mais qui, après examen, se révéla une truite de taille exceptionnelle. Sa large gueule s'ouvrait et se refermait selon un rythme régulier, laissant voir des rebords blanchâtres. Sur son dos, je distinguais nettement les mouchetures si caractéristiques de l'arc-en-ciel.

La joie de cette découverte ne me fit pas oublier que la capture de ce poisson serait difficile, au lancer léger. La truite se tenait tout près des racines d'un cèdre renversé. Le tronc couvert de branches, tombé tout de son long dans le *pool* était presque entièrement submergé; condition idéale pour permettre à cette « arc-en-ciel » d'y emmêler fil et cuiller, sans que je puisse l'en empêcher d'aucune façon.

Cet obstacle dépassé, le *pool* s'élargissait et devenait plus libre. Une fois la truite ferrée, c'était là qu'il fallait la tirer pour la bataille finale.

Ma canne montée, j'attachai une *Mepps* No 2 au monofilament. Je traversai la rivière, à quelque deux cents pieds plus bas, pour me placer sur la rive gauche, face au soleil. Un mauvais lancer, et le coup était complètement gâché! Aussi fallait-il y aller avec beaucoup de précision, pour que la cuiller ne tombât pas dans les racines ou ne s'accrochât pas aux branches d'un petit orme qui surplombait à 35 verges environ de l'endroit où se tenait ma truite.

Après quelques instants d'hésitation, je laissai partir le leurre. Il alla choir en plein centre du *pool* et fut tout de suite happé par une petite truite. Pour ne pas faire de commotion et ne pas énerver « la grosse », je la tirai tout de suite dans la partie libre, où elle put se débattre à son aise.

Cette petite folle décrochée et remise à l'eau, je m'attaquai de nouveau à « la grosse ». Cette fois encore, le lancer fut parfaitement réussi; quelques secondes plus tard, ma canne s'arquait sous la touche brutale de la grosse pièce.

Tirant vers la droite, pour éviter à tout prix qu'elle se sauvât sous le cèdre, je ne réussis qu'à demi à l'en empêcher; le fil s'accrocha à une grosse branche. Je crus pour un moment que tout était bel et bien perdu! Mais non; la grosse truite ne semblait pas se rendre compte de ce qui lui arrivait. Elle s'éloigna du cèdre et du même coup libéra le fil.

Comprenant sans doute son erreur, elle plongea de nouveau sous le cèdre, tournoya trois ou quatre fois autour des petites branches de l'extrémité, y emmêlant le fil à demeure, et se risqua à traverser la partie libre du *pool*. Elle fut alors arrêtée brusquement dans sa course et je pensai que tout allait casser.

Encore une fois, le fil tint bon. La truite s'arrêta un instant pour reprendre haleine, sans se rendre compte qu'elle tenait le gros bout du bâton.

Je ne pouvais dégager le fil sans marcher dans l'eau. Me glissant alors le long de l'arbre renversé et me baissant pour ne pas faire d'ombre, je réussis, non sans difficultés, à libérer le fil, pendant que la truite se frottait le nez sur les pierres du fond pour se débarrasser de la cuiller.

Le fil ne tenait plus à rien maintenant. La truite évoluait au milieu du *pool* loin de ses cachettes. Mais la partie n'était pas encore gagnée; la véritable bagarre commença. Le gros poisson, m'ayant aperçu, se mit à fuir à droite et à gauche avec une ardeur renouvelée. Dix fois peut-être, il essaya de retourner sous les branches, mais le frein du moulinet, ajusté au-dessous du point de casse, et la canne, jouant très bien son rôle d'amortisseur, annulèrent ses efforts; la truite se mit bientôt à rouler en montrant son grand ventre argenté.

Elle s'avouait vaincue. M'avançant alors, je la fis glisser dans l'épuisette qui s'en trouva presque remplie. Sous la sensation d'un grand triomphe, je pris quelques minutes pour savourer la joie de cette victoire, tout en admirant les flancs mouchetés qui s'irisaient sous le chaud soleil.

Tout en me félicitant de mon adresse et de mes ruses de pêcheur, sans trop penser à la chance qui venait de me favoriser, j'attaquai un peu plus loin un autre *pool*. Il me procura plusieurs petites truites, qui toutes furent remises à l'eau.

Un lancer longeant me donna plusieurs bonnes touches. Un second et je ferrai une autre truite de forte taille. Sans s'énerver outre mesure, elle entra en plein sous les racines, y accrocha ma cuiller et disparut, malgré mes efforts pour la retenir. En voilà une qui se moquait de ma science de pêcheur! Je me dis en moi-même, tout en décrochant mon leurre, « Tu ne perds rien pour attendre, ma vieille! Tu veux jouer au plus fin; eh bien! tu auras maille à partir, si tu veux revenir mordre! »

Deux heures plus tard, repassant par là, je l'aperçus de loin; elle se tenait tout au fond d'une espèce de cuvette où l'eau était plus profonde qu'ailleurs. Je lançai et la ferrai, mais pas pour longtemps. Elle fila de nouveau vers les racines et les hameçons se décrochèrent. J'attendis un bon vingt minutes avant de la tenter de nouveau. Mais nenni! Elle ne voulut point recommencer et revint se placer tout au fond de la cuvette, au beau milieu d'une bande de ménés. Je lui présentai alors de tout: *Sparky, Voblex, Devons,* rien n'y fit.De guerre lasse, je revins à la *Mepps* que je m'appliquai à faire tomber lourdement devant ma cachette, sans aucun résultat, cependant.

Cette truite-là m'avait bel et bien joué. Autant j'étais fier tout à l'heure, autant j'étais maintenant dépité d'avoir à baisser pavillon devant cette arc-en-ciel qui ne voulait pas jouer selon mes plans.

Je suis retourné, trois jours plus tard. Elle était toujours là. Elle est même venue sentir la *Mepps*, mais si vite que le ferrage fut manqué et qu'elle m'a boudé le reste de l'après-midi. Elle s'était vraisemblablement débarrassée de la cuiller qu'elle m'avait chipée l'autre jour. J'en conclus que le vrai poisson n'est pas toujours celui qui est accroché au bout du fil.

## EN PÊCHANT LA OUANANICHE AU LAC SAINT-JEAN

Toc... Toc... Toc... « Il est cinq heures, monsieur! »

« Merci. » En un clin d'œil, je suis debout. Je regarde la petite ville de Saint-Félicien, du troisième étage de l'hôtel Bellevue, pour voir « quel temps il fait ». La ville dort encore, la grand'rue est sombre; mais la clarté ne devrait pas tarder maintenant. Je m'empresse de m'habiller.

« La ouananiche, c'est un m... poisson », nous avait dit, hier soir, Jos. Drolet, membre du personnel de l'hôtel, l'un des meilleurs pêcheurs de Saint-Félicien. « Mais nous sommes des m... pêcheurs », lui avions-nous répliqué. Il était temps de justifier nos vantardises.

J'attrape ma canne à lancer léger, mon sac et mes boîtes de leurres, du 6 - 12 pour des mouches que nous n'avons pas vues. Je vais sortir de ma chambre quand m'apparaissent Gustave Vallée et Jean Boucher, mes compagnons de voyage, aussi désireux que moi de sentir la ouananiche au bout d'un monofilament de six livres.

Dix minutes plus tard, nous avions trouvé les premières chutes, à trois milles du village, sur la route de Chibougamau. La rivière Chamouchouane nous surprend par sa largeur et son débit. C'est sûrement trois fois le Saint-François à Sherbrooke. Nous avons vite fait de rejoindre les premiers *pools* que nous avait recommandés Jos. Drolet.

Nous sommes un peu nerveux tous les trois; on nous a tellement vanté la combativité de la ouananiche! J'attache une *Mepps* no 3 et la lance dans le courant, je ramène ma cuiller le long du rocher; un gros poisson sort tout à coup de l'ombre, suit ma cuiller et la saisit. Je ferre solidement; un magnifique saut me fait deviner que j'ai piqué une ouananiche. Elle ne s'affole pas, mais se dirige vers le courant. Je l'arrête et elle exécute un bond de quatre pieds dans les airs, sans toutefois forcer le fil. Je l'approche du rocher, une fois... deux fois... et hop! dans l'épuisette ; j'ai capturé me première ouananiche, un poisson de trois livres, en moins de cinq minutes.

Jean Boucher et Gustave Vallée viennent examiner ma prise. « Comme ça ressemble à nos saumons du Memphremagog! — L'as-tu vu sauter? — Regarde-moi cette queue large! Pas surprenant qu'elle puisse en sauter un coup! — Mais, ce n'est pas coloré comme sur les gravures, d'ajouter Gustave.

Vois, c'est moucheté, à la queue, comme une truite arc-en-ciel... »

« Quand même, c'est un fameux poisson », me disent mes compagnons, en se dirigeant de nouveau vers le bas des chutes.

Le soleil n'étant pas encore levé, il est difficile de deviner la profondeur de l'eau. Aussi les *Mepps* s'accrochent souvent, ce qui complique un peu la pêche. Pendant que mes compagnons s'éloignent, je reviens au premier *pool* où je lance et relance ma cuiller. Je pêche surtout en dérive, laissant le courant entraîner mon leurre. Rien ne mord.

Je grimpe le rocher et arrive tout au haut de la chute. Une idée me vient: si le poisson remonte la chute, il se peut qu'il y ait ici des ouananiches qui attrapent ce que leur apporte le courant. Un lancer en diagonale et la cuiller est entraînée vers les chutes. Elle s'arrête soudain... Je relève ma canne et j'ai l'impression d'avoir ferré un doré.

Un remous dans l'eau noire m'indique que le poisson est de taille; mais c'est un raté et la cuiller me revient vide. Je relance aussitôt au même endroit. Une deuxième touche... je ferre de nouveau et, cette fois-ci, je reconnais la tête d'une ouananiche émergeant de l'eau. Malheureusement, le poisson s'est encore décroché et je désespère maintenant de le reprendre.

En pensant à la touche franche et brutale de la truite arc-en-ciel, je me demande si l'on n'a pas exagéré les qualités combatives de la ouananiche. Je lance quand même et tourne lentement la manivelle du moulinet. Toc... ai-je accroché le fond? non c'est encore la ouananiche. Je ferre solidement cette fois-ci et le poisson saute hors de l'eau. Va-t-il se diriger vers les chutes? Cest bien là que le courant l'entraîne et je vais le perdre sûrement, la canne plie, mais ne l'arrête pas. Je cesse de tirer, j'abaisse la canne et le poisson remonte de lui-même le courant. A mon grand soulagement, je réussis à l'amener dans un *pool* où il sera moins tenté de sauter les chutes.

Il doit bien peser sept livres?... Comme j'ai appris, la semaine dernière, à la radio, que mon bon ami Gustave Bédard, directeur des relations extérieures au ministère de la Chasse et de la Pêche, en a capturé une de six livres, j'ai l'impression de l'avoir dépassé. Seulement, ma ouananiche ne faiblit pas vite; elle retourne dans le courant, saute de nouveau, se laisse dangereusement descendre vers les chutes et remonte bientôt, comme Jean Boucher arrive à mon secours.

Saisissant sa petite épuisette, il réussit, après plusieurs tentatives, à y glisser le poisson, à ma très grande joie. Je suis très fier de ma capture; mais la balance devait me montrer plus tard que je n'a-

vais pas battu le record de six livres de mon ami Bédard, ma ouananiche ne pesant que cinq livres et quatorze onces.

Ce fut ensuite au tour de Jean Boucher d'attraper une pièce superbe, de l'autre côté de la rivière. Je n'ai pas assisté à la bagarre; mais elle fut vraiment excitante, à en juger par le terrain où elle se déroula; des rapides bouillonnants, des pierres glissantes, un poisson qui s'obstina pendant vingt-cinq minutes à rester au large et à sauter dans le soleil du matin.

L'après-midi, nous décidâmes d'essayer la Chute à l'Ours, dix milles plus haut que le village, un rapide d'un demi-mille de longueur qui se termine par une chute magnifique. Au pied de la chute, un grand *pool* où l'eau tourne et où « c'est grouillant de ouananiches », nous avait-on dit.

Impossible, cependant, d'y pêcher au lancer léger. C'est dimanche: toutes les bonnes places sont prises par les pêcheurs « au méné », dont les lignes munies de gros flotteurs vont tenter les ouananiches à 60 pieds de la rive.

Nous jasons avec toutes ces gens qui s'étonnent un peu de nos captures du matin. Nous avons le plaisir d'y rencontrer Jos. Potvin, l'un des plus fameux guides de Saint-Félicien, un Indien Montagnais, des touristes de Détroit et un Irakien, ci-

toyen de Bagdad en Mésopotamie, venu lui aussi tenter la capture d'une ouananiche.

Le lendemain matin, nous disposions du grand *pool* à nous trois. Les petits saumons étaient en appétit et vigoureux comme pas un. Nous saluons leurs sauts et leurs bonds par des *Whoopees* qui semblent les encourager. A ce jeu, nous perdîmes deux pièces qui réussirent à casser le monofil de six livres par leurs violents coups de queue.

Le plus difficile de l'affaire, c'était de les faire passer dans l'épuisette; nous n'étions pas trop de deux pour réussir l'opération. Je vois encore Gustave Vallée nous appelant à son aide, tandis que sa canne pliée en arc est secouée de soubresauts. Jean Boucher à plat ventre sur un rocher fortement incliné et me criant de le bien tenir afin qu'il puisse rejoindre le poisson sans danger de piquer une tête dans les rapides.

C'eût été plus facile si nos épuisettes eussent été à longs manches, mais nous avions compté sans ces « crans » (rochers) qui deviennent dangereusement glissants quand ils sont arrosés par les vagues du ressac.

Les pièces capturées n'étaient point aussi grosses que la veille. Elles allaient de trois à quatre livres. Ce fut cependant l'une des séances de pêche les plus mouvementées de toute notre vie de pêcheurs.

Nous nous proposons bien de retourner l'an prochain dans ce pays de la ouananiche. Nous avons trouvé là un poisson fait sur mesure pour le lancer léger et surtout des gens dont l'aimable hospitalité n'est dépassée nulle part en cette province.

Aussi pouvions-nous dire à M. Omer Bernier, alors président de la Fédération des Associations de Chasse et de Pêche de la province de Québec et le grand apôtre de la conservation au Lac Saint-Jean, que sa région méritait sûrement le nom de paradis.

## LES TRUITES DU CLUB INIOUK

Sainte-Thècle, le 7 août 195...

Chers lecteurs,

Je vous écris du club de pêche Iniouk où je suis présentement l'invité de M. Charles Stenson, sportif bien connu de Sherbrooke et grand pêcheur devant l'Eternel. Nous habitons un camp de bois rond. Il s'agrippe aux flancs d'une montagne granitique, couverte de grands merisiers aux branches tordues et d'épinettes longues et droites, dont la tête semble toujours chatouiller le dessous des nuages.

Le lac qui apparaît plus bas, tout au bout du sentier abrupt, est situé, paraît-il, à quelque deux mille pieds d'altitude. Je m'en étais bien douté, l'autre jour, quand, marchant dans le portage, le dos courbé sous la charge des provisions et de l'attirail de pêche, il nous a fallu grimper, grimper et grimper toujours, des côtes à pic, pendant qu'à côté de nous, un ruisseau, cascadant à grandes enjambées, de rocher en rocher, chantait dans le soleil.

Mais que nous importe maintenant la rude montée? Nous sommes depuis quelques jours tout fin

seuls, à vingt milles de tout voisin. Partout autour de nous, le grand silence de la forêt nous enveloppe et nous détend.

Il est dix heures du soir. Nous sommes justement de retour du lac des Iles, où nous avons vécu tout à l'heure des heures merveilleuses. Imaginez-vous que la grosse truite, qui n'avait pas donné signe de vie depuis notre arrivée, s'est soudainement réveillée à l'heure du crépuscule; nous en avons bien capturé une douzaine, dont les plus petites dépassent la livre.

A notre réveil ce matin, il pleuvait sur les montagnes, sur les lacs et sur le toit de notre camp. La pluie a duré jusqu'à deux heures de l'après-midi. Ne pouvant aller à la pêche, nous avons « fait des pâtisseries », afin de varier un peu notre menu et en même temps faire durer nos provisions. Nous avons mangé tout à l'heure un excellent pâté au poulet, dû aux talents culinaires combinés de M. Stenson et de votre serviteur (je suis l'artisan de la croûte). Ne nous en demandez pas la recette: nous avons totalement oublié de noter tous les ingrédients dont le mélange a donné ce plat succulent que nous aurait envié un Brillat-Savarin.

Revenons à la pêche. Partis vers cinq heures, alors que la pluie menaçait encore, nous avons d'abord traversé le Lac des Baies, sur les bords duquel

s'élève le camp, pour aborder tout au bout, là où commence le portage qui nous conduit, en grimpant toujours, jusqu'au lac des Iles, le plus beau qu'il m'ait encore été donné de contempler.

Il s'étale en forme d'une étoile à cinq pointes inégales, qui déchirent la montagne comme autant de dents, pour former une espèce de cratère. Les bords s'élèvent à pic vers le ciel, où les nuages frôlent continuellement les cimes des grands résineux qui garnissent les crêtes. Au milieu de l'étoile deux îles ont été jetées au hasard; l'une s'orne d'un grand pin solitaire, qui semble monter la garde dans la mystérieuse tranquillité du soir.

Pendant que notre canot glisse lentement sur l'eau, transparente comme du cristal, nous nous délectons de cette beauté sauvage et nous parlons à voix basse, un peu émus par tant de majesté paisible.

Un craquement soudain: nos quatre yeux fouillent la berge, les feuilles et les arbres, à notre gauche. Un second craquement suivi d'un autre plus sourd: c'est sûrement un orignal qui marche au flanc de la montagne... Descendra-t-il au lac?... nous l'espérons fortement, pendant que nos [illegible]rons dessinent de petits sillages dans l'onde ver[illegible].

Nous fixons surtout une pointe couverte de broussailles, où nous espérons le voir apparaître à tout instant. Mais il nous a probablement sentis et, pour

éviter une rencontre, il a remonté tout en haut et continué sa route sur terre.

Quelle émotion quand même! Pendant que les avirons se reprennent à remuer l'eau, nous attendons d'avoir dépassé les îles avant de parler, alors qu'un huard solitaire, le cou en avant et battant l'air de son vol lourd et lentement cadencé, disparaît au fond d'une baie en lançant sa tyrolienne sonore.

Nos lignes sont à l'eau, mais rien n'a encore mordu pendant la traversée jusqu'à la pointe Est. C'est là, paraît-il que les plus grosses truites s'assemblent, dans un grand bassin tout près des frayères sablonneuses.

Le canot s'immobilise. Pendant que M. Stenson prépare mouches et *leaders,* j'effectue quelques lancers vers la berge. Rien ne mord. Je laisse traîner une petite cuiller; mon compagnon, qui a maintenant trois mouches sur son *leader,* exécute lancer sur lancer à la surface de cette eau qui reste désespérément calme.

Les truites vont-elles sauter ce soir, bien que nous soyons maintenant aux derniers jours de juillet? Pourtant, il fait humide et chaud. Nous apercevons bien ici et là, sur l'eau tranquille, de gros éphémères, offrant à l'appétit des truites un long corps juteux et de grandes ailes transparentes. Mais les truites

ne se montrent encore nulle part. Pendant que M. Stenson se repose d'avoir fouetté vainement la surface du lac, je lance ma cuiller vers le large, décidé cette fois à jouer un tour à ces grosses truites paresseuses. Je laisse la cuiller s'enfoncer pendant vingt bonnes secondes, puis je tourne lentement la manivelle de mon moulinet à lancer léger, comptant bien que cette technique va réussir.

Et bien! oui! le truc a réussi. Je sens maintenant une légère touche, une deuxième... Je ferre et quelque chose de très lourd s'agite au bout de ma ligne. « J'en ai une grosse »! criai-je à mon compagnon. Surpris (il doute encore de l'efficacité de mes petits leurres), il jette un coup d'œil dans l'eau, l'aperçoit avant moi et s'écrie tout joyeux: « Elle va bien peser trois livres! »

« Et moi qui ai oublié mon Ciné! continue-t-il. Ne l'approche pas trop du canot. Nous n'avons pas d'épuisette et ces truites doivent être bien noyées; elle sont d'une puissance extraordinaire. Tiens-lui la tête à demi hors de l'eau, si tu le peux. »

Je suis ces instructions à la lettre, car je sais que M. Stenson les connait, les truites du Lac des Iles! D'ailleurs, c'est lui qui a ensemencé ce lac, qui était complètement dépourvu de tout poisson lors de son arrivée dans ce territoire.

Cette truite est superbe, que je tiens au bout de ma ligne. Je ne peux me rappeler en avoir vu de si

belles! Vu la transparence de l'eau, je distingue nettement la ligne blanche, satinée, qui borde, comme un ourlet, les premiers rayons de ses larges nageoires.

Elle tourne en rond, monte à la surface, se débat comme une forcenée, puis repart et s'enforce de nouveau pour disparaître. Le frein de mon moulinet donne du fil et ma canne de verre décrit un arc de plus en plus accentué. Elle revient, ses mouvements sont maintenant plus lourds et plus lents. Je m'efforce de lui faire avaler le plus d'eau possible en lui maintenant la gueule ouverte. Elle repart encore une fois; je sens que ses forces diminuent. Elle remonte, je l'approche du canot et me prépare à lui glisser un doigt sous l'ouïe, comme me le conseille mon hôte; j'y parviens après deux ou trois essais. J'ai alors le très grand plaisir de voir ma capture étendue au fond du canot, plus belle et plus brillante que jamais avec ses flancs pailletés d'or et d'argent, son ventre jaune pâle presque blanc et les grosses mouchetures rondes, oranges et rouges cerclées de bleu, qui couvrent partout son corps lisse.

L'atmosphère et le décor aidant, jamais je n'ai éprouvé tant de joie à pêcher une truite. Je la trouvais énorme au fond du canot et répétais qu'elle devait bien peser entre quatre et cinq livres. J'aurais probablement conservé cette illusion, si mon

compagnon n'avait tiré de son sac une petite balance à ressort. La belle truite pesait réellement tout près de trois livres. Ça m'a bien désappointé un peu; j'aurais tant aimé qu'elle en pesât cinq! Mais elle était si belle que je ne lui en voulais pas du tout de cette diminution de poids apparent. Les émotions maintenant passées, je m'apprêtai à en tirer une deuxième au moyen du même truc.

Il était bien huit heures et quart, quand la première truite sauta à notre gauche. Je saisis l'aviron, car mon compagnon pêchant à la mouche, n'était pas en position. D'ailleurs, c'était maintenant son tour de tenter ces truites. Malheureusement, son *Streamer Mickey Finn* n'était pas à leur goût. Pendant qu'il changeait sa mouche en queue, je faisais passer ma petite cuiller à l'endroit même où la truite venait de sauter...

Bingo!... une autre truite!... et vive celle-là, se démenant en diable et me donnant une autre illusion... celle d'avoir attrapé une truite de six livres! Sa résistance fut cependant de courte durée et elle ne marqua qu'une livre et demie à la romaine. Mais une truite d'une livre, c'est quand même une belle truite! Vraiment, tout marchait à merveille.

Elles continuaient de sauter. L'une d'elles poussa même l'audace jusqu'à saisir, à deux pouces du canot, une mouche « Black Gnat » qui pendait au bas de la ligne sur laquelle mon compagnon venait

de fixer un gros *streamer* blanc, pour imiter les éphémères dont les truites se régalaient.

Cette mouche lui permit de reprendre bientôt le terrain perdu. J'assistai alors à la plus savante démonstration de pêche à la mouche que j'aie encore vue.

Une truite brisait-elle la surface du lac?... Vite, un coup de mon aviron plaçait mon copain en position de lancer et le grand *streamer* allait choir à l'endroit exact où la truite était montée. Il se produisait alors un remous,... la truite était ferrée. Le moulinet automatique, manié très habilement, bandait aussitôt la soie; c'était la bataille jusqu'à épuisement de la truite. Le même manège recommençait, le pêcheur à la mouche apportant une précision remarquable à ses lancers et exécutant des ferrages parfaits.

Ce n'était pas du méné... mais des truites d'une livre, de deux livres... Cependant, aucune des siennes ne dépassait ma première capture. J'en éprouvais une certaine joie, bien légitime.

Vers huit heures quarante-cinq, les truites cessèrent soudainement de sauter; on n'entendait plus rien, dans l'obscurité qui arrivait, quand, l'instant d'avant, ce n'était que « plocs » après « plocs » en bordure des nénuphars. La pêche était finie; les

truites avaient sans doute décidé d'aller se coucher tout au fond du lac...

C'est ce que nous ferons d'ailleurs nous-mêmes très bientôt... Pendant que les petites souris des bois, qui ont l'air si drôle avec leurs grandes oreilles rondes, ravauderont dans le papier ciré et la cellophane des boîtes de biscuits; pendant qu'elles se faufileront entre les boîtes de conserve ou escaladeront les tablettes du garde-manger ouvert, nous rêverons aux grosses truites du Lac des Iles. Demain soir, sans doute, elles sauteront encore en de gros « plocs » mouillés, pour attraper les grands éphémères aux ailes diaphanes.

Nous serons réveillés, aux petites heures du matin, par les écureuils qui viendront voler les biscuits laissés sur la table et ronger, ici et là, partout où ils percevront une odeur de *peanuts*. Mais nous nous rendormirons, confiants que nos ronflements sonores empêcheront ces gentilles bêtes de nous passer leur éventail dans la figure; nous continuerons de rêver de lacs perdus tout au creux des montagnes, pendant que les plongeons à colliers (huards), de leurs nids de roseaux, salueront le soleil par de longs rires stridents et nostalgiques.

## J'AI PÊCHÉ DES « GRAYLINGS »

> La truite, dit-on, est reine et le saumon empereur de nos rivières; entre les deux, il reste une place: celle du roi. Je la revendique pour l'ombre (*grayling*), il la mérite . . .
>
> Tony Burnand.

« Je gage que vous n'avez jamais vu ce poisson? », nous dit M. Vianney Legendre, biologiste en chef à l'Office provincial de biologie.

Nous nous étions arrêtés à l'Université de Montréal, en route vers la station biologique du Mont-Tremblant, en compagnie de M. Louis-Roch Séguin, directeur de la Station piscicole des Cantons de l'Est.

Je jetai un coup d'œil sur le bocal et, apercevant le poisson qu'il contenait, je risquai un nom... *Grayling !*

« Vous avez deviné juste », répliqua en souriant M. Legendre. « Comme vous vous rendez au Mont-Tremblant, faudrait bien que vous alliez pêcher au Lac Mallard. Nous l'avons ensemencé l'an dernier; le soir surtout, les *graylings* sautent partout dans ce lac. Ils ne sont pas très gros, six pouces tout au plus; mais nous aimerions beaucoup que vous ten-

tiez l'expérience, pour nous en apporter les résultats.»

Nous avions à peine salué M. Albert Courtemanche, le directeur de la Station biologique du Mont-Tremblant, qu'il fut question des fameux *graylings*. « Si vous réussissez à les prendre à la ligne, vous pourrez vous vanter d'avoir été le premier à accomplir cet exploit dans toute la province de Québec. Nous en avons capturé trois il y a une semaine, au filet, pour procéder à des examens en laboratoire. Il nous en faudrait encore cinq au six; nous comptons sur vous pour nous les procurer ».

Par un après-midi ensoleillé, après avoir assisté à l'empoissonnement d'un lac par avion, M. Louis-Roch Séguin, Larry Wilson, publiciste à l'Office de biologie, et G. Boucher, nous gravissions le sentier qui mène au lac Mallard, au parc de la montagne Tremblante.

On nous avait dit que « ça sautait », surtout près de l'embouchure d'un ruisseau qui se déversait dans le lac; mais, dès que nous y arrivâmes, je vis tout de suite que partout de petits cercles brisaient la surface calme.

« Je vais d'abord pêcher ici, » dis-je à mes compagnons. A l'aide de mes *waders*, il va m'être facile d'avancer assez loin pour lancer la mouche où « ça saute ». Je me mis en train de monter une canne à lancer léger.

Mon camarade Séguin, tout biologiste qu'il est, voulait partager avec moi l'honneur d'inaugurer dans la province la pêche au *grayling*.

Après quelques mots d'instruction, il lançait la première ligne et le premier leurre aux ombres (*graylings*) du lac Mallard. Je me préparais à y lancer la première mouche, quand j'entendis mon compagnon dire: « J'en ai un! » Malheureusement, le poisson, mal piqué, réussit à reprendre sa liberté avant que mon ami Séguin pût le saisir.

A mon tour, je lançai une petite mouche no 14, une *Ann Greenaway*, en qui je mis toutes mes espérances de pêcheur. J'avais lu, dans les revues françaises et américaines, qu'il n'était pas facile de ferrer des ombres, que leur bouche, très petite et de forme carrée, empêchait tout simplement l'hameçon de pénétrer à l'intérieur, que parfois elles attrapaient la mouche à l'insu du pêcheur pour la rejeter. Mais, toujours optimiste, je croyais fermement que de tous ces poissons qui sautaient autour de moi, il y en aurait un au moins qui se piquerait solidement.

Dès que ma mouche eut touché l'eau, je vis qu'on s'en occupait; la ligne s'agitait par saccades; je ferrais aussi rapidement que possible, mais je n'accrochais rien. Je changeai alors de tactique et laissai les petits ombres mordre à leur goût. Puis, quand je vis la ligne partir, entraînée cette fois avec beau-

coup de rapidité, je ferrai doucement et je piquai pour de bon l'un de ces fameux *graylings*. Enfin, j'en tenais un!

Je n'avais pas d'épuisette et le petit poisson livrait une bataille surprenante pour sa taille, sautant en dehors de l'eau, entraînant la ligne à droite, puis à gauche. J'étais debout sur une roche à quelque trente pieds du rivage. Je tirai le petit ombre hors de l'eau, malgré son agitation, puis, le saisissant à pleines mains, je réussis à le tenir.

Le petit hameçon avait piqué la lèvre supérieure. Tout à la joie de ma capture, j'examinai: le dos verdâtre laissait voir ici et là des mouchetures noires et surtout une superbe nageoire dorsale, caractéristique de l'espèce, en même temps qu'une queue fourchue et une petite nageoire adipeuse, signe évident qui le classe dans la famille des salmonidés.

Je n'étais pas au bout de mes difficultés. A peine avais-je arraché le petit hameçon de la gueule du *grayling* que ce dernier me glissait dans les doigts et retombait dans le lac Mallard. Imaginez ma déconvenue! Je ne pouvais me vanter que d'une chose; d'avoir été le deuxième, dans la province de Québec, à avoir piqué un *grayling*.

Je n'avais donc qu'une chose à faire, me reprendre. Je continuai de lancer ma mouche, pendant que tout autour les ombres s'amusaient à sauter sur les

petites mouches, sortaient hors de l'eau, lancés en l'air comme autant de traits d'argent, et retombaient en une courbe gracieuse sur la proie choisie.

A la fin d'un de ces bonds, le ferrai un deuxième ombre. Cette fois, je ne voulus pas courir de chance. Dès que je pus le saisir, je le glissai dans la pochette de mes *waders,* avant de retirer l'hameçon. Ce petit truc me permit de tenir mon premier *grayling* ou ombre arctique. Je pouvais me vanter maintenant de mon exploit. Je criai à Séguin, mais il était si loin qu'il ne m'entendit pas. Seul M. Wilson en fut témoin.

J'attrapai deux autres ombres, quelques minutes après, et décidai ensuite d'essayer le lancer léger. Je montai donc une canne avec fil de quatre livres, le plus petit que j'avais en main. J'y attachai une « Mepps » no O. Dès le premier lancer, les ombres vinrent mordre au *spinner,* mais ils ne se piquaient pas. J'augmentai alors la vitesse du leurre et je réussis ainsi à piquer deux *graylings,* qui allèrent rejoindre les trois autres.

Je crus cependant plus sportif de revenir à la mouche, de peur de blesser inutilement les petits poissons. Je continuai ainsi de m'amuser jusqu'au retour de mon ami Séguin, qui, malgré la meilleure volonté du monde n'avait pu piquer un autre *grayling.* « Ce n'était pas de la faute des poissons », me déclara-t-il, aucun de mes lancers ne les laissait

indifférents ». J'examinai sa cuiller et compris tout de suite la raison de son insuccès; les hameçons étaient beaucoup trop gros pour la petite bouche de messieurs les ombres.

De retour à la station, je fus très fier d'exhiber ma pêche, qui prit le chemin du laboratoire. Les pincettes du Frère Robert, c.s.v., l'un de nos entomologistes canadiens les plus distingués, découvrirent le menu quotidien de nos prises. Enthousiasmés par l'avidité avec laquelle les ombres du lac Mallard avaient mordu à la mouche ainsi que par l'ardeur avec laquelle ils s'étaient défendus, nous félicitâmes les biologistes de leur initiative.

Nous espérons bien qu'un jour, chers lecteurs et lectrices, vous pourrez pêcher des *graylings* ou des ombres arctiques dans un lac des Cantons de l'Est, pas des poissons de six ou sept pouces cette fois, mais des pièces d'une ou de deux livres. Puissent-ils ne pas se lasser de mordre à vos mouches et de raidir vos soies! Leurs batailles éperdues vous feront goûter les joies les plus raffinées de la pêche à la ligne.

## LES SAUMONS DE LA MATANE

> Je faisais de mon mieux, mais c'était le saumon qui menait la danse.
>
> A. J. Cronin,
> *Les Clefs du Royaume.*

Il est trois heures du matin. C'est à peine si on distingue la rivière. Pourtant, nous sommes quatre au bord de la Matane, au Tomogadie, le fameux *pool* où notre camarade Gustave Vallée a pris un saumon de dix-sept livres, il y a trois semaines. Il fait trop noir pour pêcher; mais nous avons voulu sacrifier plusieurs heures de sommeil, dont nous aurions bien besoin après la randonnée Sherbrooke-Matane (près de 400 milles) pour être les premiers arrivés. C'est dimanche et des pêcheurs, rencontrés hier soir, nous ont dit qu'ils arriveraient à deux heures au même endroit.

Au camp, hier soir, nous avons tiré au sort, le major Greenaway, Jean Boucher, Gustave Vallée et moi-même, pour savoir qui occuperait le meilleur poste, en face de l'embouchure du ruisseau. C'est Gustave Vallée qui a gagné; à Jean Boucher est échue la pointe du rocher, plus en amont. Il avait été entendu, sur l'avis du major Greenaway, un soi-disant expert dans la pêche au saumon, que les deux

autres ne pêcheraient qu'après les deux premiers et non en même temps.

Les plans sont modifiés, ce matin. Deux autres pêcheurs sont arrivés tout à l'heure, qui, sans respect pour le droit du premier occupant, ont pris place entre nous quatre. Ce désagrément, nous le savons bien, va rendre la capture d'un saumon fort problématique. Nous espérons quand même que ces pêcheurs vont reculer devant notre détermination et qu'ils partiront bientôt pour aller tenter fortune ailleurs.

Je regarde ma montre; il est maintenant quatre heures, il fait toujours trop noir pour pêcher. Deux autres pêcheurs arrivent... mais non, ce sont les gardes-pêche qui viennent vérifier les permis de trois dollars que nous avons achetés hier soir. Comme tout est en ordre, ils nous quittent en nous souhaitant bonne chance.

Je suis maintenant dans l'eau jusqu'aux chevilles; j'y laisse tremper mouche et *leader*. Ce matin, nous avons des *leaders* spéciaux en « gut » que nous a passés le major. Je tiens aussi sa canne à saumons, une superbe canne en bambou refendu, qui pèse tout près de dix onces, et avec laquelle j'espère bien batailler un gros saumon de la Matane.

Quatre heures quinze: nous attendons toujours un peu de lumière pour lancer nos mouches an-

glaises toutes neuves. Les « brûlots », qui ne nous ont laissé aucun répit durant les quelques heures que nous avons dormi, me tiennent réveillé; j'ai oublié de me graisser la figure. Je ne veux pas quitter mon poste, cependant, de peur que l'un des pêcheurs arrivés tout à l'heure ne me l'enlève.

Quatre heures trente... Zim!... Zim!... Zoum!... C'est le bruit de la soie qui fend l'air; quelqu'un a commencé à moucher. Alors tous se mettent de la partie. C'est à peine si nous distinguons l'autre rive; j'ai vraiment peur que les soies s'entremêlent. Mais non, Zim... Zoum... les mouches voyagent dans l'air, retombent dans l'eau, tour à tour poussées et tirées par le bambou magique, flexible et puissant.

Après une demi-heure de cette pêche à l'aveuglette, je m'arrête un instant pour examiner ma mouche, une « Thunder and Lighting » que m'a passée hier soir le major Greenaway. La pointe est cassée; il va falloir la remplacer. A peine suis-je sur la terre ferme que mon voisin de gauche, dont j'ignore le nom et qui mouche comme un enragé, vient s'installer à ma place sans aucun souci de l'étiquette sportive. Je me rends donc jusqu'auprès de Gustave, qui me passe des mouches, dont une « Ann Greenaway ».

Je l'attache avec beaucoup d'application. M'étant trouvé un coin libre en aval du dernier pêcheur, je continue de lancer, sans plus de résultats: tant

de plumes leur arrivent de tous les côtés que les saumons doivent se méfier. Il y a maintenant deux autres pêcheurs de l'autre côté de la rivière, qui eux aussi lancent à tour de bras.

Comme ils en repartent en maugréant, je m'essaie à traverser et j'y réussis. La rivière Matane, qui est bien la plus belle que je connaisse, se franchit à gué en plusieurs endroits, pourvu qu'on ait le pied sûr et de solides bottes. Mes *waders Seal-Dri* me servent très bien. J'arrive à mon tour de l'autre côté, bien sec. Je me poste vis-à-vis mes compagnons juste au débouché du Tomagadie.

Je lance dans le courant, juste en face de moi, et laisse ma mouche dériver lentement. Une touche enfin! Mais je n'en suis pas tout à fait sûr et ne dis mot ni ne ferre tout de suite. C'en est bien une véritable pourtant! La ligne est entraînée lentement vers le fond. Alors je lève ma canne qui se plie en arc. Un beau poisson vient briser la surface... Je tiens mon saumon.

La joie dans le cœur, je crie à mes compagnons qui s'informent « Est-ce un gros? » « Je n'en sais rien », que je leur réponds, pendant que le moulinet se dévide à toute allure et que le saumon fait un superbe *somersault* au milieu du *pool*. « Hold your rod high », me crie le major Greenaway. La canne qui travaille merveilleusement bien, se plie et se redresse, amortissant les vigoureux élans de

Salmo Salar. Je fais de mon mieux pour l'empêcher de s'éloigner; car, de l'autre côté, l'un des pêcheurs étrangers a crié qu'il en avait un. Mes compagnons lancent des pierres au soi-disant saumon, pour le déloger de la cachette où il semble arrêté, pour enfin découvrir que le pêcheur qui s'énerve a accroché sa mouche au fond de la rivière.

J'ai donc le *pool* à moi seul maintenant, pour batailler avec mon saumon qui se dirige vers un petit rapide plus bas. Je réussis pourtant à le ramener près d'une pointe de sable où j'espère le tirer à terre; mais ma personne ne lui plaît guère; il fuit dès que je m'approche et tout est à recommencer.

Finalement, Gustave, qui a traversé la rivière plus bas, arrive à mon secours avec sa gaffe. Il réussit enfin à piquer solidement ma prise et la tire sur la berge. C'est vraiment une belle pièce que ce saumon de huit livres qui se tord sur le sable. Je lui plante la lame de mon couteau dans la nuque et ses soubresauts cessent.

On me félicite de toutes parts pendant que je me remets à pêcher, pas pour longtemps cependant. Il est maintenant huit heures, nous avons faim et c'est dimanche. Puis il faut aller prendre le guide Raoul Vaillancourt, qui passera la journée avec nous. Nous prenons des photos et repartons pour St-René, avec un saumon à l'arrière de la Buick de Jean Boucher. La journée commence bien pour moi.

A onze heures, reposés et nos estomacs plus que satisfaits par les excellents steaks que nous a servis Mme Gosselin, à son restaurant de St-René, nous repartons à la conquête des saumons, avec M. Vaillancourt, cette fois, qui devait nous apprendre bien des secrets sur les habitudes de *Salmo Salar*.

Nous retournons au Tomagadie. Rien à faire; les saumons ne veulent pas mordre. Gustave et moi décidons alors de descendre plus bas, là où se succèdent une série de *pools*. Le major et Jean Boucher iront en explorer d'autres avec le guide, dont celui du Cap-Chêne situé sur les limites des « Price Brothers.. »

La pêche continue... Selon les conseils du guide, nous pêchons un petit *pool* en queue d'un rapide qui pourtant, à nos yeux, n'a l'air de rien du tout. Finalement, je vois la canne de Gustave se courber et j'entends le grincement du moulinet. A son tour, il tient un saumon.

Un bond en surface, puis la lutte se continue sous l'eau. Nous n'avons qu'une épuisette à manche court, de profondeur moyenne. Il va falloir y faire entrer le saumon tête première, si nous ne voulons pas le perdre. Mais ce n'est pas une mince affaire de convaincre le gros poisson d'entrer dans la gueule du filet!

Dans l'eau jusqu'aux genoux, je suis ses mouvements. Enfin, il est tout près et ne bouge plus; mais

il repart et il faut attendre. Il s'arrête encore, s'approche, guidé par la canne qui ne cesse de lui tirer dessus; cette fois, je pousse l'épuisette dans l'eau et la soulève avec le saumon plié au fond. Je cours vers le rivage pendant que mon compagnon me suit et soutient l'épuisette. Un autre saumon de huit livres est à nous.

Nous l'examinons de près; il porte près de la queue une cicatrice profonde due au coup de gaffe d'un pêcheur maladroit, probablement.

Nous continuons de fouetter *pool* après *pool*, dans les calmes et les courants, jusqu'à huit heures du soir, sans succès. Il pleut souvent; mais nous n'y prenons garde, bien équipés que nous sommes. Nos *waders* et nos gilets *Seal-Dri nous* tiennent bien au sec, malgré les « bonhommes » que forment partout sur la rivière les gouttes de pluie, en frappant l'eau.

Jean Boucher et le major Greenaway nous arrivent avec le guide. Ils ont vu des saumons, mais pas un n'a voulu mordre. C'est alors que nous nous sentons très fatigués de la journée. (Nous nous sommes levés à deux heures et quinze); en route donc vers les steaks de Mme G... Nous reviendrons voir les saumons demain...

« Venez-vous à la pêche, les gars? » C'est Gustave Vallée et Jean Boucher qui s'encadrent dans la porte habillés de pied en cap.

— Quelle heure est-il?

— Six heures et demie!

— Arrivez-vous de la pêche?

— Nous avons essayé le *pool* en arrière de l'hôtel, mais ça n'a pas mordu.

Une douleur dans la main droite me réveille tout à fait. J'essaie de la fermer, impossible. Comment pourrai-je pêcher aujourd'hui alors? Je pense à la grosse canne du major. J'ai tellement lancé hier qu'il ne faut pas m'étonner si cette main est enflée et toute raide. Je la frotte vivement contre l'autre et j'ai tout à coup la joyeuse sensation que tout est redevenu normal dans ma main droite, la main qui pêche.

Arrêt au restaurant; deux verres de lait, un petit gâteau et le déjeûner est avalé. Comme nous voulons des fraises pour le dîner, nous arrêterons chez la mère de Mme Gosselin pour en prendre de toutes fraîches. Elles sont si juteuses et si sucrées que nous en faisons tous nos desserts.

En route pour le Tomagadie et ses gros saumons, avec nos nouveaux permis pour la journée! Le ciel est encore sombre et une pluie fine nous arrive qui s'arrêtera et recommencera à intervalles irréguliers jusqu'à ce soir. Nous ne verrons que très rarement le soleil aujourd'hui. Ce sera meilleur pour la pêche.

Une déception nous attendait; un pêcheur est là, qui mouche à l'embouchure du ruisseau depuis le matin; il n'a pas encore de saumons. Ses compagnons ne viendront le prendre qu'à midi. Nous tenons rapidement conseil; Jean Boucher et le major Greenaway, qui n'ont pas encore capturé de saumons, iront au Cap Chêne où Jean en a vu sauter hier pendant que Gustave et moi ferons les *pools* que nous a indiqués le guide hier.

Il est maintenant huit heures trente; nous attaquons le *pool* où Gustave a pris son saumon. « Lancez votre mouche là où l'eau devient lisse », nous a dit le guide Vaillancourt. Suivant ce conseil, nous lançons loin nos mouches, deux « Jock Scott » neuves, un peu en amont et laissons le courant les entraîner en dérive.

Nos lignes s'étant croisées, je retire vivement la mienne pour éviter un accrochage quand je sens une touche. Je vois à dix pas devant moi, qui émerge lentement de l'eau calme, un énorme saumon. Surpris je regarde un instant Gustave, qui est à côté de moi; le gros poisson se décroche sans une secousse et disparaît.

« Celui-là en faisait trois comme celui d'hier », me dit gravement mon compagnon.

Je lance de nouveau à l'endroit où il est apparu, espérant bien le voir revenir... mais non! Il a sans

doute deviné qu'on ne lui voulait pas de bien; la mouche ne l'intéresse plus.

J'ai l'impression d'avoir rêvé et je dis à Gustave: « As-tu déjà vu une bête pareille? » Et de penser que je l'ai tenue quelques secondes au bout de ma ligne me rend presque malade. Je m'asseois pendant trois minutes, pour reprendre mon souffle, comme après un grand effort. Gustave continue de pêcher, sans plus de succès.

Nos deux copains reviennent du Cap Chêne. A Gustave, qui leur raconte ma mésaventure avec force gestes, le major réplique: « Si vous avez besoin d'appâts pour prendre vos saumons, nous pouvons vous en fournir. » Et ouvrant le compartiment arrière de la Buick, il nous fait voir un gros saumon que vient de capturer Jean Boucher.

Le major Greenaway est le seul maintenant à ne pas avoir de saumon. Gustave lui indique, en queue d'un rapide, l'endroit exact où un gros saumon a sauté hier. Le major saisit sa canne et descend immédiatement à la rivière. Comme Jean et Gustave veulent retourner au Tomagadie, je reste avec le major et me mets à pêcher directement en tête du *pool*. Plusieurs lancers en diagonale ne me rapportent aucune touche. Je les allonge maintenant pour atteindre l'autre côté de la rivière où l'eau plus tranquille me semble plus propice.

Trois lancers, au point stratégique où le rapide frôle l'eau calme: mon fil se raidit. J'ai sûrement accroché quelque chose! Je ferre vivement cette fois: un magnifique poisson surgit en bordure du rapide, mais de l'autre côté.

Arqué vers le bas, le corps rougeâtre retombe. Je tiens ma canne en position verticale; le saumon bondit de nouveau à plus de quatre pieds dans les airs, en se tordant. J'ai cependant pleine confiance dans ma canne en fibre de verre, qui résiste bien. Elle plie sur toute sa longueur.

Ce saumon a vraiment le diable au corps! Je m'attends à un fougueux démarrage, mais il continue ses acrobaties aériennes: il vient de sauter hors de l'eau pour la huitième fois. Je tiens toujours la canne solidement et profite d'un moment de répit pour resserrer le frein de mon moulinet, en prévision de ce que j'attends.

Je ne m'étais point trompé; fatigué de batailler dans les airs, mon saumon a décidé de descendre le rapide. Il part comme une flèche; il descend, descend, pendant que le moulinet grince sans arrêt. « Dois-je l'arrêter? » que je crie au major, devant qui le saumon vient de passer.

Je n'attends pas sa réponse; je viens d'apercevoir, tout en bas du rapide à moins de mille pieds, une clôture en barbelé qui traverse la rivière. Si le sau-

mon s'y rend, c'est la casse pour sûr. Pressant alors le fil sur la canne, j'essaie de modérer son allure. Ma canne plie... plie tellement qu'elle a la forme d'un U renversé et le saumon ne s'est pas arrêté.

Mais son allure a modéré quand arrivent sur la scène Jean et Gustave.

« Sortez la grande épuisette, que je leur crie; J'en tiens un gros! »

Mon poisson, maintenant arrêté, j'essaie de reprendre du fil. Impossible de le faire bouger. Je dois marcher vers lui, si je veux tourner mon moulinet. J'ai bien récupéré plus de cent pieds de fil maintenant; mais mon poisson pressent sûrement quelque chose, car cet endiablé de saumon reprend sa course en descendant toujours.

Un bond... deux bonds: il s'arrête de nouveau; je reprends lentement mon fil. A ma grande joie, j'aperçois le gros saumon qui, près de la surface maintenant, montre son ventre argenté. Enfin, que je me dis, le voilà fatigué! Mais cinq longues minutes devaient s'écouler avant que Gustave et Jean ne réussissent à faire entrer dans la grande épuisette ce saumon de douze livres qui m'a livré une bataille que je ne suis pas près d'oublier.

Après le dîner, Gustave et votre serviteur décidons de pêcher de nouveau le *pool* où le gros s'est montré ce matin. Nous étions là depuis dix minutes

à peine, quand nous apercevons, au Tomagadie, un pêcheur qui tient un saumon. « C'est Jean Boucher » que me dit Gustave. Nous traversons la rivière pour aller lui prêter main-forte.

Quand nous arrivons, le major, de l'eau au-dessus des genoux, se prépare à gaffer le poisson; mais il n'a pas la partie facile, le premier essai est manqué. Le saumon, mal piqué, s'échappe; il va continuer la bataille au milieu du *pool,* pendant que Jean le suit en courant sur la grève. Quand le poisson revient en position, le major l'empale littéralement et le tire sur les roches du rivage. La joie de Jean est quelque peu amoindrie, quand il aperçoit le trou qu'a fait le premier coup de gaffe dans la chair rouge.

Pendant qu'il transporte le saumon en lieu sûr, je lance dans le rapide en queue du *pool.* Une fois, deux fois, trois fois; je pique un saumon à mon tour. J'essaie un truc lu quelque part, « Stunning a fish »; Je fais tout en mon pouvoir pour l'empêcher de démarrer. Tenant solidement canne et soie, j'y réussis. Et le saumon se met à tourner en rond, ne s'éloignant pas à plus de trente pieds. Au bout de dix minutes, il est prêt pour l'atterrissage.

C'est Jean qui le saisit à deux mains derrière les branchies et le tire jusqu'au rivage. Dans sa peur de manquer le « bestiau », il a tellement serré que ses doigts ont marqué le poisson, qui n'est sûrement jamais passé par semblable expérience. Je remercie

vivement mon camarade Jean. Nous venons de capturer deux saumons qui dépassent les dix livres. Il ne nous reste plus qu'à capturer un autre saumon chacun, pour atteindre notre limite. Chaque pêcheur a droit à trois saumons par jour sur la Matane.

Je devais capturer mon troisième saumon par un coup extrêmement chanceux. Gustave qui m'accompagnait encore, avait travaillé ce dernier *pool* sur les trois quarts de sa longueur et se reposait. Je repris la pêche à dix pieds de l'endroit où il s'était arrêté. Dès le premier lancer, ma mouche tente un beau saumon qui entrait dans l'épuisette dix minutes après, pendant que mon camarade se répétait: « Pourquoi me suis-je arrêté là tout à l'heure. »

Ce fut la dernière capture de la journée et du voyage. Nous en avions maintenant sept en tout, ce qui n'est pas si mal pour des débutants. Nous sommes revenus tous les quatre enchantés de la Matane et nous parlons déjà d'y retourner. Nous ne souhaitons qu'une chose: c'est que le ministère de la chasse et des pêcheries continue cette politique de restauration de nos rivières à saumons, pour qu'un plus grand nombre de pêcheurs à revenus modestes puissent goûter aux joies sans pareilles de ce sport vraiment royal: la pêche du saumon à la ligne.

## ADIEUX À LA NATURE... SEPTEMBRE

Nos lacs, nos rivières et nos ruisseaux, tout l'été durant, ont vu courir et barboter sur leurs bords, pêcher dans leurs eaux, flâner au gré de leurs méandres ou de leurs contours, glisser sur leurs vagues irisées, des milliers de jeunes garçons et filles: pêcheurs à la gaule, pêcheurs à la canne d'acier ou à la ligne à main, pêcheurs de ménés ou pêcheurs de grenouilles, pêcheurs de carpes, pêcheurs de crapets et de perchaudes, pêcheurs de truites et d'achigans, ont été témoins, en ces derniers jours, de scènes bien touchantes.

Ces jeunes amants de la nature disaient adieu à toutes ces choses aimées; coins de rivières baignés de soleil ou enfouis à l'ombre des noyers et des ormes, lacs calmes ou agités, grèves grouillantes de baigneurs, îles solitaires où le vent chante, le soir, dans les grands pins, rochers brûlants, frais tapis de mousse qui bordent les ruisseaux, tentes, abris, cabanes et chalets, vrais châteaux de légende, où l'on dormait par les nuits de clair de lune, en rêvant de pêches et de chasses excitantes.

Plusieurs larmes silencieuses ont coulé sur des joues brûlées de vent et de soleil, à la pensée qu'il

fallait quitter cette nature si sympathique, prodigue de verdure, de chants, de solitude et surtout de liberté.

Aujourd'hui, demain, toute la semaine, l'esprit distrait, des yeux nostalgiques regarderont, des fenêtres de leurs classes sentant la lessive, les feuilles qui commencent à jaunir, annonçant l'arrivée prochaine de l'automne.

Ecoliers et écolières revivront ces belles journées où, pieds nus, ils sautaient de roche en roche le long de la petite rivière, pour essayer de surprendre les truites peureuses ou les carpes endormies. Les captures de barbottes, de perchaudes, de gros brochets, d'achigans, ils ne pourront les oublier; leur mémoire les rangera dans le casier des souvenirs qui ne s'effacent pas, qu'on raconte à la façon de hauts faits d'armes ou d'actes héroiques.

Il leur faudra maintenant attendre dix longs mois avant de se retrouver aussi souvent dans le plus beau, le plus sain et le mieux organisé de tous les terrains de jeu au monde, la merveilleuse nature des lacs, des montagnes, des forêts, des rivières et des ruisseaux. Puissent-ils la revoir, aussi belle, aussi riche, aussi remplie de l'odeur de la terre et des arbres, du doux bruit de l'eau, de la compagnie de toutes ces petites bêtes du Bon Dieu, qui nous font y vivre comme dans un véritable paradis.

## TABLE DES MATIÈRES


Pages

Préface ..... 11

**AUTOMNE**

Matin d'ouverture ..... 15
Visa le noir ... tua le blanc ..... 17
Au royaume des oies sauvages ..... 25
Une chasse à la perdrix ..... 39
Tentations ..... 51
Une chasse qui n'a duré que cinq minutes ..... 55
Le chevreuil qui ne voulait pas mourir ..... 61

**HIVER**

La paix est revenue dans les bois ..... 69
La pêche aux « canadiennes » ..... 73
Pour prendre des lièvres au « collet » ..... 79
Rêverie d'un chasseur ..... 85
Mon premier lièvre ..... 89
Histoire du « grand siffleux » ..... 99
Les poissons des chenaux ..... 111

**PRINTEMPS**

Venez à la pêche... dans les Cantons de l'Est ..... 123
Les streamers sauvent la journée ..... 131
Les truites de la Bécancour ..... 137
Introduction au spinning ..... 147
Premières truites ..... 159
Les huards ..... 165

**ÉTÉ**

Stratégie qui paie... ? ..... 177
En pêchant la ouananiche ..... 183
Les truites du club Iniouk ..... 191
J'ai pêché des « graylings » ..... 201
Les saumons de la Matane ..... 207
Adieux à la nature... Septembre ..... 221


BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Imprimé au Canada
*Printed in Canada*

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

BNQ
000 226 680